











CÉCILE SANDECKA

„MON MÉMOIRE”

„44”

„APOCALYPSE”



POLOGNE — VARSOVIE 1929









A Son Excellence  
Monsieur Jules Laroche  
Ambassadeur de France  
à Varsovie.

l'auteur  
Cecylja Landecká.

Pologne - Varsovie  
le 19 mai 1929  
le jour de la descente  
du Saint-Esprit.



CÉCILE SANDECKA

„MON MÉMOIRE”

„44”

„APOCALYPSE”



INSTYTUT  
BADAŃ LITERACKICH PAN  
BIBLIOTEKA

00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 75  
Tel. 26-68-63

POLOGNE — VARSOVIE 1929



Les Souverains du monde ont le droit de publier ce livre dans la langue natale de leur pays, mais en gardant l'orthographe polonaise des noms propres.

---

„Drukarnia Literacka“, Warszawa, Nowy Świat 22. Tel. 281-85

9827  
<http://rcin.org.pl>



## *Aux Souverains du monde.*

*Je vous offre, Souverains du monde, ce livre, dans lequel outre le mémoire bien réel de ma vie il y a le „44“ prédit par Mickiewicz, le plus grand poète Polonais et*

*„Apocalypse“, c'est à dire la Révélation de Saint Jean Evangéliste. Cette Révélation, écrite au premier siècle de l'ère chrétienne et jusqu' à présent incompréhensible, m'est par la Grâce de Dieu expliquée et par moi présentée au monde entier pour l'utilité des tous les hommes et pour accélérer l'union des peuples en une seule Humanité.*

*L'auteur.*





## Première prière d'un enfant.

En couchant une enfant d'environ trois ans, on se mettait habituellement à lui raconter des contes de fées, mais un soir au lieu de fables on lui parla des anges chassés du paradis pour leurs péchés, on lui dit qu'on ne les appelait plus anges, mais diables. Enfin on éteignit la lumière, et le calme régna autour du lit de l'enfant.

Mais la petite ne dormait pas ; sa tête était pleine de soucis : pauvres diables, se disait le petit cœur, combien ils doivent souffrir ! être loin de Dieu, des lumières célestes, quel malheur !

Que de fois ne lui avait on pas dit que le bon Dieu est la bonté suprême, qu'il faut Le prier bien sincèrement, de tout son cœur, et qu'Il exauce nos prières.

Oui, il faut prier, se dit l'enfant et, ferme dans sa résolution elle se glissa de son lit. L'obscurité ne l'effrayait pas ; elle s'agenouilla, joignit ses petites mains et dit : „Mon Dieu, qui êtes aux cieux, pardonnez aux diables, qu'ils deviennent meilleurs pour retourner au paradis.

Cette enfant, c'était moi.

Pour comprendre les pensées d'un enfant il faut connaître son entourage et surtout son père et sa mère.

Mon père, né en Galicie, dans la province de Sandec, appartenait à la petite noblesse. Orphelin dès son enfance, il fut mis en apprentissage chez un tailleur. L'école primaire fut la base de son instruction. Après avoir fini son apprentissage, il fit selon l'usage de ce temps-là un voyage à pied à Vienne, où il

resta plusieurs années, ensuite il alla à Budapest. Le séjour dans ces deux villes avait élargi l'horizon de ses pensées.

Voir Varsovie et ensuite d'autres capitales de l'Europe fut son désir le plus ardent. Mais à peine eut-il mis les pieds dans la capitale de la Pologne qu'il rencontra ma mère et sa tournée fut terminée.

Ils se marièrent, mon père travaillait avec zèle en qualité de compagnon chez un tailleur pour fournir le nécessaire à l'existence de sa femme à laquelle il ne permettait plus de travailler et des enfants qui arrivaient au monde; ils étaient au nombre de trois. Une chambre et une cuisine composaient tout logement au Faubourg de Cracovie Nr. 35. Dans la même maison se trouvait un grand magasin de drap. L'habile et laborieux artisan attira l'attention du propriétaire de ce magasin et il proposa à mon père de travailler chez lui pour son propre compte en lui promettant de lui fournir des clients.

A cette époque je devais venir au monde.

Ma mère me disait souvent que lorsqu'on vient de se piquer avec une épingle on ressent une petite douleur, mais qu'au moment de ma naissance elle n'avait pas ressenti même ce minime de douleur.

Il va sans dire que l'apparition d'un nouveau bébé devait causer de l'embarras dans un petit logement et bientôt après ma naissance je fus envoyée en nourrice non loin de Jeziorna aux environs de Varsovie.

Une maison rustique fut mon premier asile, et de simples cultivateurs furent mes premiers éducateurs. Ce n'est qu'à l'âge de deux ans qu'on me ramena au foyer paternel.

L'existence de mes parents s'était améliorée, ils avaient changé de logement, mais ce changement ne rendit pas plus heureuse l'enfant qui resta triste et silencieuse.

Un jour la servante me prit dans les bras allant au marché où les paysans venaient avec leurs produits. Je me rappelle qu'en apercevant de loin un paysan vêtu d'une de ces capotes blanches qu'on porte dans la région où j'avais été élevée, je tendis vers lui mes petites mains, et le cri de „papa, papa” s'échappa de ma poitrine.

Il est possible que le récit des anges déchus m'ait rappelé ma nourrice et mon prétendu papa et comme le chagrin de ma



première séparation était encore poignant, je comparai mon exil à celui des anges déchus et c'est de ma propre douleur que jaillit une prière pleine de compassion pour les autres exilés.

Cette première prière était bien sentie, car je la répétais tous les jours matin et soir jusqu'à ma seizième année.

## Ma Mère.

Par une belle journée d'été 1849 Ignace Zaleski employé de la fabrique de papier de Jeziorna alla à l'église à Słomczyn avec sa femme Sophie et sa fille Catherine âgée de 10 ans. Au retour Catherine s'éloigna pour cueillir des fleurs.

Tout à coup une femme de haute taille, vêtue de blanc et ayant un paquet blanc sur son dos et quelques plantes dans la main s'approcha de l'enfant qui tenait un gros bouquet et lui dit : „Je vois que tu cueilles des fleurs, moi j'en ai aussi, prends cette plante, car dans quinze jours à partir d'aujourd'hui le choléra va éclater ici, mais celui qui boira ces feuilles ne mourra pas.

A ces mots elle donna à l'enfant une plante à petites feuilles et continua son chemin dans la direction de Varsovie.

La petite se hâta de rentrer à la maison et de raconter sa rencontre.

Voilà une sotte femme qui raconte des balivernes à un enfant dit la mère de Catherine. Elle posa la plante sur la fenêtre et n'y pensa plus.

Hélas, juste au bout de quinze jours le lundi matin le village Jeziorna fut bouleversé par la mort d'une jeune paysanne qui travaillait dans le champ.

Ma grand'mère se rappela les paroles de la femme inconnue, elle voulut infuser les feuilles mises sur la fenêtre, mais elles avaient disparu ; elle chercha dans les champs la plante miraculeuse, mais n'en trouva pas.

Le choléra se répandit dans les environs et dans les villes éloignées. Il était si violent que dans les campagnes tous les travaux étaient interrompus et les hommes ne faisaient que des cercueils et mouraient souvent sans les avoir terminés.

Des villages entiers devenaient victimes de cette épidémie et les portes des chaumières fermées par des clavettes de bois présentaient un spectacle terrible.

Cette maladie emporta la mère de Catherine qui mourut le 31 août 1849. Elle fut déposée dans un cercueil et transportée au cimetière de Słomczyn. La petite fille fit ce trajet assise sur un chariot, car la pauvrette épuisée par les larmes ne pouvait plus marcher. Au moment où le cortège funèbre s'approcha du cimetière, et que les cloches commencèrent à sonner, Catherine perdit connaissance et tomba du chariot; il fallut du temps pour la ranimer. On enterra la mère sans que l'enfant fut présente.

Elle fut inconsolable après la perte de sa mère.

Tout a sa fin; l'épidémie cessa; les rires des enfants du village recommencèrent à égayer les habitants qui survécurent, mais la petite Catherine restait toujours inerte comme engourdie.

Un jour elle s'approcha du confessionnal de l'église de Słomczyn. Pendant la confession le prêtre Budziszewski ouvrit le confessionnal, prit la petite sur les genoux et longtemps, longtemps s'entretint avec elle.

Quelle enfant pécheresse, murmuraient les gens!

Et cependant la petite Catherine avouait au prêtre, qu'elle voulait se noyer, car elle ne pouvait vivre et qu'elle voulait rejoindre sa maman.

Le prêtre Budziszewski qui connaissait bien les parents de Catherine car c'était lui qui les avait mariés, et qui avait baptisé l'enfant, la persuadait de son mieux, mais l'enfant ne se laissait pas persuader. Alors une idée lumineuse vint à l'esprit de cet excellent homme et il dit: „chère enfant, penses-tu que ta feuve mère ait été ta véritable mère? ta mère c'est la Sainte Vierge et la défunte était seulement une simple femme à laquelle la Sainte Vierge t'avait confiée. Tu appartiens à la Mère de Dieu, c'est elle qui aura soin de toi, tu n'avais plus besoin de cette femme et celle-ci est partie.

L'enfant protestait encore et le prêtre assis dans le confessionnal discutait longtemps avec la petite placée sur ses genoux.

Enfin le prêtre l'emporta.

Pour distraire la petite, on l'emmena chez des amis dans un autre village. Le père de l'enfant mourut bientôt de chagrin et la petite Catherine resta seule au monde.

Mais elle n'était pas seule. La foi profonde que le prêtre avait fait germer dans le coeur de l'enfant ne l'abandonna jamais. Etant à Varsovie, elle apprit à broder, et quand vint son père a jeune orpheline gagnait sa vie comme habile brodeuse.



## Mes premières larmes.

Mon père qui avait fait fortune et possédait même une maison, affirmait que les jeunes filles riches n'ont pas besoin d'instruction comme les garçons. Ma mère, au contraire, voulait que tous les enfants fussent traités également. L'opinion de ma mère prit le dessus, et tous les enfants firent leurs études aux gymnases.

J'aimais beaucoup mes études, mon école, et surtout la maîtresse de classe Marie Petrowna Pleskowa, qui était très bonne et ne faisait aucune différence entre les Polonaises et les Russes.

Mais je n'étais pas forte de santé.

Étant à la campagne j'avais gagné le ver solitaire. À l'âge de 4 ans on m'en avait retiré 5 mètres de longueur. L'eau des puits à la campagne n'était pas contrôlée à cette époque, et était la cause de ma maladie. La médecine ne connaît pas encore de remèdes efficaces pour la combattre, et c'est seulement dans ma vingtième année que je fus délivrée de ce ver, qui empêchait mon développement physique.

Dans ma seizième année un ver moral commença à ronger mon cœur.

Ma soeur aînée venait de se marier. Après sa noce ma mère m'expliqua l'organisation du corps de la femme et les détails de la naissance d'un enfant. Alors je lui dis : quand j'avais sept ans des apprentis logeaient dans notre atelier et l'un d'eux m'a déflorée. Je souffrais et je pleurais, et il m'implora de ne rien dire à mes parents.

À ces mots maman resta muette de consternation. Cette nouvelle fut pour elle un coup de foudre inattendu ; orpheline, n'étant que sous la protection de la Sainte Vierge, lui un malheur pareil avait été épargné, et sa fille... Quelle fatalité !

Les parents tout tristes restaient silencieux, moi je pleurais.

Mon frère cadet qui avait alors dix-neuf ans, me consola autant qu'il put. Ce frère était un grand idéaliste. Il avait comme ma mère le culte de la Sainte Vierge, dont il cherchait l'image dans les femmes.

Pauvre soeur, me dit-il, je ne t'abandonnerai jamais, tu seras toujours avec moi, et quand j'irai comme notre frère à l'université, je te prendrai avec moi. Mais sache que tu ne pourras jamais te marier, tu dois rester vieille fille.

Ces mots furent pour moi un coup terrible. Comment, je dois rester vieille fille et n'avoir pas d'enfants? moi qui les aimait tellement, et qui étant petite voyais un enfant dans chaque poupée. Le silence de mes parents fut terrible, mais les paroles de mon frère furent pour moi un vrai coup de foudre. Je pleurais nuit et jour, des semaines entières, des mois entiers.

On m'envoya à confesse. Je dis au prêtre mon chagrin, en pleurant amèrement. Le prêtre essaya de me persuader que l'opinion de mon frère était fausse, mais je restais inébranlable.

Une fois je vus Jésus Christ en rêve. Il était assis, et moi je tenais à la main une robe blanche ayant un accroc. Je m'approchai de Lui et Lui motrai cette robe. Alors Jésus Christ la toucha de sa main, et la robe fut raccomodée. Mais ce rêve n'eut pas d'influence sur l'état de mon âme. Je cessai de prier la Sainte Vierge. Je lui portais envie d'avoir un enfant et étant à l'église et regardant les images représentant la Mère de Dieu je lui disais: Sainte Mère, tu avais un enfant, et où est le mien?

Que de fois je m'arrêtais à la vue d'une mendiante tenant dans ses bras un bébé. Je lui enviais son trésor.

A l'âge, où les fillettes pensent à la parure et à la coquetterie, j'étouffais en moi tous mes désirs les plus sacrés.

## Apuchtin.

Un jour les élèves de notre gymnase furent bouleversées par la nouvelle que le persécuteur des Polonais, le curateur Apuchtin allait visiter notre école. En effet, le même jour il entra dans ma classe, je pus le contempler à loisir, et ce qui me frappa, c'est que son méchant visage portait les traits d'un animal.

Son apparition me fit réfléchir sur certains types des Russes et je conclus qu'on pouvait les diviser en deux groupes: les uns bons, hospitaliers comme les Slaves le sont en général, les autres brutaux, féroces, vindicatifs, comme de vrais barbares.

Alors je me rappelai que la Russie avait été pendant deux cents ans sous la domination des barbares, que les Russes se mariaient, se familiarisaient avec eux, adoptant leurs coutumes, leurs caractères. Cette empreinte barbare est restée chez les Russes, qui n'ont pas su garder la pureté de leur race.

Ensuite je passai en revue les maîtres et les maîtresses de mon école et je m'aperçus que le nombre des Russes purement slaves l'emportait.

Dans mon gymnase les fautes enfantines n'étaient pas sévèrement punies, les notes étaient assez justes et le chagrin causé à l'enfant était adouci par une manière d'être amicale.

Un des maîtres avait un jour porté plainte contre moi à l'inspecteur Ryszkow. La plainte n'était pas méritée et quand l'inspecteur, qui était en même temps notre professeur de langue russe, me répéta ce de quoi on m'avait accusée et que je protestais les larmes aux yeux, il me dit : „Ne pleurez pas, ce n'est pas un vice. Ces mots il les prononça d'un ton si doux, si sincères qu'ils sonnèrent bien longtemps à mes oreilles. Jusqu'à la fin de mon cours au gymnase il fut bon pour moi, et j'aurais été ingrate, si le souvenir de Marie Petrowna Pleskowa, de l'inspecteur Ryszkow et d'autres bons maîtres russes ne reveillaient point en moi de la reconnaissance.

A présent il y a aussi en Russie deux partis opposés : les vrais Russes slaves et les descendants des barbares, des Apughtins. Mais j'espère que bientôt les Russes slaves l'emporteront sur les barbares, comme le bien doit vaincre le mal, et les aspirations vers le vrai et le noble doivent l'emporter sur les mauvais instincts.

## Il le faut.

Un cordonnier de Varsovie, après s'être installé en Russie, notamment à Jelec gouvernement d'Orłow engagea mes parents à se fixer dans cette ville.

Mes parents suivirent son conseil et, me laissant chez des amis, ils allèrent se fixer avec ma soeur cadette et mon frère dans la ville en question.

Mais, hélas, là où un cordonnier aurait pu faire fortune, un maître tailleur pouvait mourir de faim, car les habitants de cette ville ne portaient que des blouses, des kaftans et des pelisses en peau de mouton.

Au bout de quatre mois mes parents durent revenir à Varsovie, mais ce changement malecontreux les ruina, et quand j'eus mon diplôme, je dus chercher une situation pour ne pas être à charge à mes parents.



Je reçus une place à la campagne, au gouvernement de Kowno, dans la propriété de M. Pieczkowski.

Cette séparation de ma famille fut bien douloureuse pour moi, mais je me disais : „Il le faut”. Le voyage fut long, il dura deux jours. Je partais avec le sentiment d'un fait indispensable. „Il le faut”.

M. Pieczkowski et sa femme, née Szukszta, étaient pleins de bonté pour moi, ils me présentaient comme leur fille à tous leurs cousins et amis. Ils avaient quatre enfants de 9, 7, 3 et 1 ans, je ne m'occupais que des deux aînés, mais mon affection pour les enfants se portait sur tous les quatre.

La riche nature de la Lithuanie, les rapports des paysans avec les propriétaires, les nombreuses croix et chapelles le long des routes, la prospérité du pays, les relations agréables avec des voisins, tout mes faisait croire que je me trouvais dans un pays enchanté. Et, lorsque je reçus du père de M-me Pieczkowska un livre de Kraszewski (écrivain polonais), qui décrivait les belles coutumes de la Lithuanie païenne, mes transports n'eurent plus de bornes.

Cependant, quand au bout d'un an j'obtins un congé de deux mois pour passer les vacances à la maison et que j'aperçus à la gare mes parents et ma soeur une telle joie me saisit que je perdis la parole et que j'éclatai en d'immense sanglot.

Pendant une demi-heure je pleurai, sans pouvoir prononcer un mot. Quand je me fus calmée, on prit mes bagages et nous partîmes à la maison.

Les vacances suivantes ma soeur les passa avec moi chez M. Pieczkowski.

Oh, terre enchanteresse, où notre poète Mickiewicz, étant professeur à Kowno, avait créé son „Ode à la jeunesse (Ode do młodości)”, que je voudrais te revoir, mais portant les emblèmes de ton amitié pour la Pologne, comme cela avait lieu jadis.

## Les concours.

Les concours sont à la mode. Il y a des concours de boxe, de balles et d'autres. Tous les peuples s'y adonnent et toutes les classes de la société y prennent part. Et moi aussi je me présentai un jour à un concours, mais il s'agissait du prestige exercé sur un enfant.

Au bout d'un an après mon retour de Lithuanie il fallut de nouveau chercher à gagner mon pain. Je pris mon diplôme et j'allai au premier bureau de placement. On m'introduisit dans un salon et une belle jeune dame m'adressa ces paroles : Je suis riche, mon mari est docteur, nous habitons notre propriété et nous avons une fille unique de dix ans, pour laquelle je voudrais vous engager. Mais je vous prévions, que la fillette est très gâtée, qu'elle ne veut apprendre ni avec moi, ni avec mon mari. Et dans un moment d'emportement elle est capable de vous jeter à la tête tout ce qui se trouve à sa portée : couteau, encrier, assiette. C'est ce qu'elle fait avec nous. Consentez — vous à venir avec moi ?

Je me dis : peut-être serait-il bien de mettre mes forces à l'épreuve et je partis. J'avais alors 21 ans.

Le docteur Buckiewicz et sa femme Polonais et catholiques demeuraient non loin de Ciechanów, dans le gouvernement de Płock. Leur fille Marie, jolie et bien faite, se présenta à moi comme une personne pleine de tempérament.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter le jardin, laissant à une domestique le soin de faire ma chambre et de la ranger pour ma leçon avec la fillette.

Au bout de quelque temps je rentre et je trouve mon élève étendue sur la table, les livres et les cahiers auprès d'elle. Je lui dis : commençons notre leçon. — Commençons la, répond — elle. — Resteras — tu couchée pendant la leçon ? — Oui, car je ne veux pas la prendre autrement. — Alors bien, soit.

Je m'assieds. Je la fais lire, mais un moment après je lui demande : Avez-vous des vaches ? — Nous en avons beaucoup. — Avez-vous des moutons ? — Nous en avons aussi beaucoup. — Avez-vous des bergers ? — Naturellement, plus d'un. — Les as-tu vus couchés pendant leur besogne comme toi pendant ta leçon ? Pour toute réponse ses yeux furieux lancent des étincelles. Mais j'aime beaucoup ta position, elle me rappelle les bergers au pâturage.

Ma petite commence lentement à se soulever, je fais semblant de ne rien remarquer, je continue à lui parler du sujet de notre leçon, et bientôt je vois Marie assise convenablement de l'autre côté de la table.

La leçon se termina tranquillement, et je compris que l'enfant était ambitieuse et que son amour propre pourrait contribuer à lui faire changer de caractère.



Après le dîner nous allâmes à la promenade. Ayant cueilli un grand bouquet de fleurs de champs nous prîmes le chemin de la maison, et Marie me demanda de lui confier les fleurs. Je les lui donnai, et elle les porta, mais au moment où nous passions près de l'étang, d'un élan elle jeta le bouquet dans l'eau en me regardant d'un oeil scrutateur.

Merci d'avoir fait ce que j'allais faire. — Pourquoi? — Car aujourd'hui l'heure est trop avancée, et demain j'en veux faire un bouquet en forme de pyramide pour que tu l'offres à tes parents qui en orneront le salon. — Et comment ferez-vous pour le retirer de l'eau, les fleurs sont bien loin du rivage. — C'est vrai, lui répondis-je, l'eau n'est pas courante, mais je veux te montrer comment cela se fait. La dessus je pris un bâton, je remuai l'eau dans ma direction et bientôt les fleurs approchèrent du bord.

L'enfant en fut stupéfaite, alors je lui dis: tu vois que tu ne m'as fait aucun tort, mais tu avais de mauvaises intentions et je ne ferai plus ce bouquet.

Ces genres de faits se répétaient souvent, mais l'enfant ne vit jamais mon mécontentement. Au bout de deux mois elle devint la meilleure, la plus obéissante enfant, elle faisait de bonnes études était sage et docile.

Cependant son attachement pour moi commençait à déplaire à ses parents; ils étaient jaloux de moi et au bout d'un an je quittai leur maison.

Ils changèrent trois fois d'institutrices; la petite me réclamait toujours (sa première maîtresse, c'est à dire moi), mais mes parents s'opposèrent à mon retour chez Buckiewicz, et on fut obligé d'amener la petite à Varsovie et de la placer à l'institut de l'impératrice Marie. Le petite y consentit dans l'espoir de me voir souvent.

Une chenille avant sa métamorphose en papillon fait sortir de son corps un filament pour en faire un cocon; de même quand on sait trouver le meilleur trait de caractère d'un enfant, sa qualité principale et qu'on sait l'envelopper, cet enfant se sentira comme une chenille dans son précieux cocon et au bout de quelque temps en sortira meilleur qu'il n'a été autrefois.

J'ai souvent appliqué cette méthode dans mes relations avec les enfants et les grandes personnes, car: trouver le bon côté de chaque personne que j'ai rencontrée, fut toujours mon but.

## Le calme avant la tempête.

J'ai passé les années suivantes à la maison en donnant des leçons particulières aux enfants, j'ai séjourné quelque temps à Vienne où je suis allée apprendre le métier de modiste. On croyait que ce moyen de gagner ma vie seraient plus avantageux pour moi, mais on s'aperçut bientôt que cet espoir n'était fondé sur rien, car les enfants m'attiraient plus que l'ouvrage manuel. Lorsque j'eus 27 ans mon père me dit : mes affaires ne vont pas bien, je gagne peu et j'en suis bien affligé. Cette plainte me rappela mon métier de modiste, j'abandonnai mes leçons pour m'engager dans une fabrique de chapeaux. Les propriétaires de cette fabrique Cukier et Sumensohn étaient des Juifs qui ne manquaient ni de tact ni de délicatesse ; ma rétribution était grande, je pouvais aider mon père, et notre vie était calme et paisible.

Un jour de cette période de ma vie s'est gravé dans mon souvenir.

Un des serviteurs de la fabrique se sentant blessé par un de ses supérieurs porta plainte contre lui. Tout le personnel de la fabrique cherchait à le détourner de cette démarche. Peine perdue ! Alors je le fis venir et lui dis : Vous désirez porter plainte ? — Oui, répondit-il. — Vous avez raison, c'est ainsi qu'on le fait généralement. Le front de l'homme devint radieux, mais je continuai : Avez-vous des enfants ? — Oui. — Faites-vous quelquefois une prière avec eux ? — Oui. — Alors quand vous vous agenouillez devant l'image sainte, dites à haute voix : „Jésus-Christ, vous nous avez appris à dire : pardonnez-nous nos fautes, comme nous les pardonnons à nos offenseurs, mais moi je veux aujourd'hui prier autrement : vengez-vous de moi, car je me venge aussi, ne me pardonnez pas mes fautes, car moi je ne les pardonne pas non plus.

A ces mots l'homme devint verdâtre et se sauva.

Cependant une heure ne s'était pas écoulée qu'il revint et me dit à voix basse : Mademoiselle je ne me vengerai plus. Le lendemain je lui apportai un joli livre de messe, comme souvenir de cette journée.

Mon travail manuel me permettait de m'adonner aux réflexions. Quelquefois je pensais à l'état de mon cœur. Tant d'années se sont écoulées dans ma vie et je n'ai pas encore aimé. Je savais que je ne me marierai jamais, je ne cherchais pas à plaire aux hommes, c'était plutôt aux enfants. Les chapeaux

que je faisais n'éveillaient pas ma coquetterie et je sentais un vide dans mon coeur.

Alors j'aspirais à me rapprocher de Dieu et ayant conclu que le mensonge éloigne le plus l'homme du Créateur, je résolus de vaincre ce vice, je pris un carnet, où je notais chaque mensonge commis et je m'aperçus que moins je mentais, plus je me rapprochais de Dieu.

Je passai mon congé d'été à faire un recueil de prières en vers des auteurs polonais de tous les temps.

En 1898 je travaillais encore dans la même fabrique.

Rien ne venait déranger mon calme intérieur; je commençais à aller à l'église de Piars où le prêtre Jean Gralewski prêchait une fois par mois. C'était un homme connu non seulement par ses sermons, mais aussi par son activité sociale. Trois fois il fut mon confesseur.

Je me rendis un jour à l'église pour lui demander à m'expliquer quelques questions dans le domaine des affaires sociales, mais au moment où j'allais m'approcher de lui, je me sentis comme clouée au parquet, de sorte que je n'étais pas en état de bouger. Cet événement fut une surprise pour moi et je le considérais comme une défense de Dieu de jamais m'approcher de ce prêtre.

Depuis ce temps je me concentrai en moi-même, ne songeant qu'à Dieu et à lui plaire, et quand j'avais une question à résoudre je disais à Dieu: Vous m'avez interdit de m'approcher du prêtre Gralewski, à qui pourrais-je m'adresser pour demander un conseil? C'est vous qui devez m'inspirer maintenant de bonnes pensées. Ma prêtre durait jusqu'à ce que je reçusse une réponse qui me satisfit. Quand j'éprouvais des ennuis, je me disais: l'homme commet des péchés, toujours suivis d'une punition. J'accepte la punition, afin que Dieu me préserve du péché et par conséquent je remerciais Dieu de chaque chagrin qu'il m'envoyait.

Tel était l'état de mon âme au moment où la tempête se déchaîna dans mon coeur.

## La tempête.

Le premier dimanche de mars 1898 j'assistai au sermon de l'abbé Gralewski. Il parla des efforts de l'homme, pour ennoblir sa propre nature et il acheva son discours par les paroles



suivantes : „Aimez ce qui est beau, ce qui est bon”. Le mot „aimez” resta gravé dans mon âme, et je me mis à l’analyser en retournant à la maison. La langue polonaise possède des termes presque identiques, mais le mot „aimer” (kochać) sert à désigner le plus haut degré d’amour ; il définit un sentiment qui unit deux êtres.

En raisonnant de la sorte dans mon fort intérieur il me vint à l’idée que si j’eusse été capable d’aimer quelqu’un, ce n’aurait pu être que l’abbé Gralewski, qui est à mes yeux supérieur à tous les hommes. „Je l’aime donc”, me dis-je, et un sentiment de satisfaction intime s’empara de moi. Je me demandai ensuite : „Qu’en adviendra-t-il plus tard” ? La réponse ne tarda guère : „C’est un prêtre voué au célibat ; je ne songe pas non plus au mariage ; je suivrai donc mon chemin, je l’éviterai ; mais dans des moments de découragement j’entrerai dans son église, et à ma vue il comprendra que j’ai besoin de ses prières, de sa bénédiction.

J’étais fière de ce que mon cœur eût fait un choix pareil. Je n’aurai jamais lieu de désavouer mon sentiment, me disais-je. Après cette analyse mon bonheur s’accrût et atteignit une force surhumaine. Il ne s’agissait plus que d’en informer l’abbé.

Je me confessai à lui : „Lorsque vous avez prononcé la phrase : „Aimez ce qui est beau, ce qui est bon”, lui dis-je, elle m’a fait frissonner et je ne me suis calmée qu’en me disant que je vous aimais comme on aime la religion. Je vous prie de bénir mon sentiment, le premier que j’aie éprouvé de ma vie, afin qu’il soit le dernier”.

L’abbé répondit : „Je vous bénirai, mais ce n’était pas l’amour au sens propre de ce terme que j’avais en vue”.

Je lui demandai encore de fixer un jour pour ma confession générale de ma vie entière. Il m’indiqua le 25 mars jour de l’Annonciation de la Sainte Vierge.

Cependant quelques jours après il me vint à l’esprit que les preuves de bienveillance dont il me comblait n’étaient que simple monnaie courante, qu’il n’éprouvait à mon égard aucun sentiment profond et qu’il en aimait peut être une autre. Je me répondis aussitôt : „Pourquoi a-t-il prononcé de la chaire ce grand mot „aimer”, qui eût pu prendre racine sur un sol prêt à le recevoir ? D’ailleurs, moi qui n’ai eu ni petite enfance pareille à celle des autres, ni douce adolescence, pourquoi serais-je condamnée à ne jamais éprouver de réciprocité aux élans de mon cœur ?



Par ces paroles je m'administrai à moi-même une dose de poison. Je continuai à travailler, mais je perdis le sommeil et l'appétit.

A cette époque mes frères vinrent nous voir. La maison s'emplit de bruit et de gaieté. Je m'isolai un jour dans ma chambre j'appuyai la tête contre l'oreiller et je m'assoupis. Soudain un coup retentit, et je m'éveillai en sursaut avec un cri perçant. Ma tête et mes mains tremblaient comme mues par des ressorts.

Nous demeurions alors rue Niccała, et c'est aussi là qu'habitait le docteur S. On l'envoya chercher. Il vint, me regarda, puis se mit à arpenter la chambre à grands pas. Enfin il dit : „Il faudrait ici un baume que les pharmacies ne vendent pas”. Il proscrivit un narcotique mais je ne dormis point.

Le lendemain je me levai non pour me mettre à l'ouvrage, mais pour écrire chez nos amis Marie et Georges Galiński ma confession générale, que je voulais les prier de remettre à l'abbé, car je n'espérais pas vivre jusqu'au 25 mars.

J'écrivis presque toute la nuit. Ayant fini je me consolai moi-même : „Il y a, me disais-je, au monde tant de prêtres, tant de religieuses qui ont probablement aimé et qui n'en vivent pas moins.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Un grand barbet blanc s'était placé à côté de moi dans mon fauteuil et se pressait contre moi comme s'il eût voulu me réchauffer.

Dans la rue un vieillard se tenait sous notre fenêtre du rez-de-chaussée et chantait :

„Celui qui invoque la protection du Seigneur. . . . .”. Sur le bureau il y avait différents journaux, car en qualité de journaliste, M. Galiński était abonné à une grande quantité. Je pris à la main le Courrier de Varsovie et je lus ces mots dans le feuilleton : „Le pape Innocent XI (ou XIII) a eu trois cents enfants”.

C'en était trop pour mes faibles forces. Je me levai et m'étendis sur le sofa. Le sang reflua de mon coeur à ma tête; je perdis haleine; mes mains devinrent raides, la peau brune.

Qu'il m'était pénible de voir de mon vivant mes mains devenir brunes moi qui aime tellement la couleur blanche. J'appelai : „Marie, Marie! Madame Galińska entra et me demanda ce que je voulais. „Couvre-moi, car j'ai horriblement froid”. Elle me recouvrit de la fourrure de son mari, éteignit la lampe et revenue dans la chambre à coucher elle dit à son mari : „Demain nous aurons un enterrement”.

Elle n'en eut pas cependant, car le lendemain, lui ayant confié ma confession en la priant de ne la remettre à l'abbé que le 25 mars, je me traînai à la maison après être entrée chez le docteur S.

Je me mis au lit et le docteur S. vint me voir le lendemain, accompagné du docteur Lange.

Je leur dis que mes nerfs surexcités me faisaient sentir les vibrations des cœurs humains. Je voyais, par exemple que le docteur Lange était heureux en famille, et que le docteur S. était malheureux. Ce dernier tressaillit et changea de couleur. Ils tinrent conseil et me prescrivirent un narcotique, mais je ne pouvais ni dormir ni manger.

Maman fit venir le docteur Kornitowicz.

Minuit sonnait quand il entra. J'étais assise sur le sofa et j'écrivais mes dernières volontés. Le déjeuner était resté intact sur la table depuis le matin. Je répétais ce que j'avais dit aux autres médecins — que je me mourais d'amour.

Excitée par les paroles, je toussotai, et le docteur Kornitowicz me dit: „En ce moment vous avez expectoré la mort”.

— Pourquoi l'avez-vous permis? murmurai-je avec colère. — „Pour que vous viviez pour le bonheur de vos prochains”, répondit-il”. — Mais que me restera-t-il à moi? — Vous aurez votre part d'amour, répliqua-t-il avec force.

Il fit réchauffer le déjeuner, et moi qui n'avais pas été en état d'avalier de toute la journée le jus d'une orange, je lui obéis et pus faire un repas que je n'avais pas fait depuis longtemps. Ensuite il m'ordonna de me mettre au lit et me voyant couchée il dit: „A présent il faut dormir. L'amour viendra”. Je dormis cette nuit. Le docteur Kornitowicz s'absenta et le docteur S. revint accompagné du docteur Wizel.

Mais ce dernier ne réussit pas à m'endormir. D'autres pensées tourbillonnaient dans ma tête. En écrivant ma confession et en fouillant dans ma conscience pour y découvrir mes péchés, je me mis à penser à ceux qui, placés très en vue, devraient éclairer les hommes de leur exemple, c'est à dire aux papes.

A cette époque les journaux annoncèrent que l'empereur d'Autriche François Joseph avait signé l'autorisation aux Hongrois d'embrasser le judaïsme.

Cette nouvelle me porta un coup terrible. L'empereur François Joseph qui avait reçu du pape le titre de Majesté Apostolique, trouvait légal de trahir le Christ et d'adopter la

religion juive! Un autre empereur eût pu accorder cette autorisation, mais non celui qui avait été distingué parmi les autres souverains.

Et le pape, lui a-t-il enlevé le titre de Majesté Apostolique? Il n'en a rien fait. Pourquoi n'a-t-il pas prononcé un énergique „Veto!”

Cette insulte faite au Christ me causa une cruelle douleur. L'empereur de Russie lui-même n'eut point signé une pareille autorisation. Il fallait écrire à l'abbé Gralewski de protester du moins du haut de la chaire contre cet acte. Malheureusement le docteur Wizel ne me permettait de rien écrire. Maman pleurait, parce que je refusais de prendre son narcotique. Touchée par les larmes de maman je me mets au lit je prends son médicament.

C'était du trional, remède si fort qu'avant d'avoir eu le temps de poser le verre sur la table, je m'endormis déjà. Je dormis une demi-heure, ensuite je me reveillai avec un si fort mal de tête que je criai: „De la glace sur la tête”.

Quoique ce fut le samedi saint, on en trouva bientôt et on me l'appliqua toute la nuit. Je ne dormais pas. Mon père se tenait à mon chevet et changeait la glace dans une serviette. Maman était assise à mes pieds, et tous deux croyaient que je ne vivrais pas jusqu'au matin.

A l'aurore j'entendis le gazouillement des moineaux au jardin de Saxe et au loin, dans le petit jardin de l'église des Reformateurs le chant de Pâques, en souvenir de la Résurrection du Christ.

Ces deux chants me touchèrent profondément et je fondis en larmes. C'étaient les premières depuis que j'étais amoureuse.

Je me levai ensuite, j'écrivis ma protestation contre la manière d'agir du pape et je l'envoyais par mon père à l'abbé Gralewski.

Après une bonne nuit je demandai le lundi de Pâques de me mener en fiacre au Łazienki mon jardin de prédilection, ancienne résidence royale.

Ma convalescence avançait très lentement. Je pouvais marcher mais j'étais très faible. Un jour je crus entendre une voix qui me disait: de l'eau! Que veut dire cela? me demandai-je. Dois-je me noyer?

La voix répétait toujours: de l'eau, de l'eau! Je m'échappai furtivement de la maison, j'allai au bord de la Vistule



et m'approchai de la balustrade près du pont. J'éprouvai un sentiment fort original: il me semblait qu'un aimant sortait de ma poitrine en feu et un autre pareil sorti du fleuve, venait vers moi. Ces deux aimants allaient à la rencontre l'un de l'autre.

La force en était si grande que si j'avais été au bord d'une rivière sans balustrade, cette force m'aurait entraînée dans l'eau.

M'arrachant de la balustrade par un grand effort de volonté, je m'en éloignai, je fis le signe de la croix et revins lentement dans mon lit. Après cela je demandai qu'on me menât chez le docteur Kornitowicz et je lui racontai cet épisode.

Dans le cabinet de travail de ce médecin je vis accroché au mur, un grand tableau à l'huile représentant Jésus-Christ guérissant les malades. Le docteur aimait à placer les malades qu'il examinait en face de ce tableau. C'est ce qu'il fit quand je vins.

Le Christ, dit-il saura cicatriser toutes les plaies. Il me prescrivit un traitement d'eau tiède sous forme d'un bain quotidien de dix minutes.

Les journées étaient devenues plus chaudes. Je me dis un jour: „Pourquoi ces dépenses pour mon traitement? Pourquoi tous ces soins? Si je suis malade, c'est le bon Dieu qui l'a voulu. Je n'ai rien à me reprocher: ma conduite à l'égard de l'abbé a été pure, irréprochable. Que le bon Dieu me guérisse Lui-même sans dépenses pour mes parents.

Je me proscrivis le matin, au lieu de mon bain chaud une douche froide suivie d'une promenade d'une heure au jardin de Saxe et je renonçai à tout médicament.

J'entendis un jour pendant ma promenade matinale une voix qui me disait à deux reprises: „Va chez le docteur S. va chez le docteur S.” Je regardai ma montre, il n'était que sept heures. „Mais il doit encore dormir” me dis-je. Et voilà que la voix répète: Va chez le docteur S. J'y vais donc.

J'entre dans son cabinet de travail sans frapper. Dès que le docteur me vit, il me dit: „Vous avez bien fait de venir: je vais vous montrer où est l'argent préparé pour mes funérailles. Il ouvre son bureau, compte 50 roubles et les remet dans le tiroir.

Je ne réponds rien et continue à me tenir immobile comme une statue. Il me montre où sont ses documents, puis il se met à arpenter le cabinet en m'expliquant pourquoi il est



obligé de se tuer. Il parle durant une heure en marchant toujours, et moi je l'écoute debout.

Enfin épuisé il se tait, et je lui demande: „Etes-vous marié — Qui. — Avez vous des enfants? — Ce n'est pas la marmaille qui me manque. — Vous aller donc abandonner tout ce petit monde à son triste sort!”

Je me mets alors à parler de la nécessité de supporter avec courage les déboires de la vie. Après m'avoir écoutée, il me dit: „Vous m'avez trouvé dans un moment de faiblesse. C'est fini, je ne me tuerai plus”.

Je vins encore plusieurs jours de suite verser à l'aide de sa vieille fidèle domestique, le baume de la consolation dans son pauvre coeur endolori.

Je compris alors que j'avais raison de lui dire autrefois qu'il était malheureux.

En général, mon état était alors bien étrange: Je ressentais non seulement, et cela bien vivement, les malheurs d'autrui, mais encore les péchés des hommes, et quand un méchant m'approchait, j'éprouvais dans tout le corps une singulière douleur. Cela me rendait bien malheureuse.

Un jour que j'allais au jardin avec maman, je vis une fillette de douze ans qui approchait et je sentis jaillir d'elle tant de méchanceté qu'au moment où elle allait passer à côté de moi, je descendis vivement sur la chaussée avec un sentiment bizarre de douleur physique. Il ne pouvait être question de mensonge en ma présence, car je protestais aussitôt.

Je n'aurais plus voulu éprouver cette sensation...

Ma soeur aînée m'emmena à la campagne pour les vacances. Ensuite mon frère aîné me fit venir en Russie où il vivait avec sa famille. Huit mois après j'allai à la campagne en Ukraine, chez mon frère cadet. Ce n'est que là, au sein de la nature, que je revins complètement à moi. Mon absence de deux ans avait effacé de ma mémoire les souffrances endurées à Varsovie.

En Russie j'eus un rêve bien original: Je rêvais que je passais par différentes chambres, où les hommes souffraient, mais dans chaque chambre demeuraient des souffrances de plus en plus fortes.

Je devais passer par toutes les chambres et je ressentais toutes les souffrances humaines.

Il y avait des endroits où il me semblait qu'on ne pourrait souffrir davantage: hélas, ce n'était pas vrai, je passais

plus loin et je supportais des souffrances plus atroces comme les supportaient ceux qui se trouvaient dans la chambre donnée.

Et il y avait une telle chambre où les hommes à cause de leurs souffrances morales devenaient comme engourdis et avaient l'air d'être en gutta-percha.

Lorsque j'entrai chez eux ils s'effrayèrent à ma vue regrettant qu'une personne encore devrait supporter d'aussi fortes douleurs que les leurs. Ils restèrent et moi j'arrivais enfin à un compartiment où il n'y avait que moi.

Au moment où je me tordais de douleur morale, je vis entrer Dieu le Père sous les traits d'un vieillard.

Je me prosternai à Ses pieds, et mes lèvres murmurèrent la prière que nous enseigna Le Christ Lui-même: „Notre père qui êtes aux cieux"... Alors le Seigneur me dit: „Prends cette boîte et porte-la toute ta vie". Je répondis: „J'ai peur, car je ne sais ce que c'est". C'est le deuil de ton coeur. Prends-la, car c'est le talisman de ton bonheur". A ces mots Il me tendit une boîte blanche encadrée de noir.

Je ressentis une douleur si vive, que je criai de toutes mes forces. Tout le monde accourut vers moi. Je me mis sur mon séant et retombai couchée, puis je me soulevai de nouveau pour retomber encore inerte; il me semblait toujours tenir cette terrible boîte.

Ma belle-soeur, à laquelle je racontai mon rêve, me dit: „Calme-toi, le deuil de ton coeur te portera bonheur". Je lui répondis: „Mon coeur souffre trop pour que je puisse songer à un bonheur quelconque, mais une chose me console — c'est la pensée que cette douleur doit être la plus grande souffrance de ma vie et que, si j'en crois mon rêve, je n'en aurai pas de plus grande.

Je puis affirmer aujourd'hui que j'ai dit vrai, car à partir de ce temps toutes mes souffrances physiques et morales et tous mes soucis ont été insignifiants comparés au chargin auquel j'ai survécu — celui de mon amour déçu.

## Après la tempête.

Le mouvement intellectuel des artisans étrangers en comparaison avec la vie dormante de ceux de Varsovie du temps du joug russe, suggéra à mon père l'idée d'instituer pour les



tailleurs un journal de tailleur „Gazeta Krawiecka” et comme pour la réalisation de ce plan il avait besoin d'aide, il fit venir à Varsovie mon frère et moi.

Dans ce temps — là nous recevions des journaux de tailleurs de France d'Allemagne et de Bohême et je peux affirmer que le journal „Gazeta Krawiecka” ne leur cédaient en rien, car il était rédigé bien soigneusement et avec le savoir de chose. Le rédacteur-tailleur fut accueilli avec bienveillance des autres rédacteurs. Hélas, l'indifférence des collègues-tailleurs mit fin à cette bonne innovation et après trois ans „Gazeta Krawiecka” dut être fermée.

Mais ce journal „Gazeta Krawiecka” immortalisa la mémoire de mon père car c'est lui qui fut le premier qui eut l'idée d'introduire le vocable polonais dans le domaine des métiers.

Mon père qui connaissait bien la langue allemande et qui connaissait bien son métier pouvait entreprendre cette oeuvre et les mots trouvés par lui étaient soumis à l'approbation du professeur Jean Karłowicz, relativement à un changement.

La question de ce vocable polonais intéressa la société. Je peux citer sur ce sujet une belle lettre envoyée à la „Gazeta Krawiecka” et, imprimée le 18 mai 1901. La voici :

Monsieur le Rédacteur.

Toute la presse de Galicie a écrit largement sur un article de „Gazeta Krawiecka”. Intrigué je demandai à la Bibliothèque d'Ossolińskich ce que c'était que ce journal et à mon grand étonnement le bibliothécaire me remit tous les numéros qui étaient parus jusqu'à présent.

Ce qui me frappa le plus c'était l'introduction du vocabulaire dans les colonnes du journal; c'était une jolie idée.

J'espère que suivant l'exemple de „Gazeta Krawiecka”, ira le vocabulaire commercial, mécanique, des sciences naturelles etc.

Quant au changement des noms je propose de prendre en considération la nomenclature employée par le peuple. Il serait bien peut être d'imiter la tradition d'Oskar Kolberg, de Wójcicki: ainsi par exemple les montagnards des Tatra appellent chaque vêtement de dessus „Wierzchnica”. Au lieu de gilet ne sonne-t-il pas mieux à l'oreille „Napierśnik”.

Veillez recevoir des mots d'encouragement sincères.

*K. Z. de Léopol.*



J'ignore comment l'ouvrage du Vocabulaire Polonais s'avance. Il est vrai qu'après la mort de mon père, un monsieur vint chez nous et pria de lui donner le Vocabulaire de papa pour l'insérer dans le Vocabulaire Polonais qu'on imprimait. Je le lui ai donné mais je n'ai pas la moindre idée s'il l'a employé et en quelle forme? Mais je m'étonne beaucoup que si sous la direction de Jean Karłowicz „Gazeta Krawiecka” le 1-er janvier 1901 a imprimé de tels changements:

Księgowanie, Księgowy,  
Spaniec lub Wygodnik,  
Nastopki —  
                                  au lieu de:  
Buchalterja, Buchalter,  
Szlaifrok,  
Getry                            etc.

et malgré cela jusqu'à présent ces nomenclatures résonnent partout.

Il serait à désirer que le travail de mon père et les paroles de Léopoldo d'il y a 30 ans, pénètrent et émeuvent les coeurs polonais des spécialistes et des successeurs de Jean Karłowicz pour purifier la langue polonaise de locutions étrangères.

Mais je reviens à moi-même.

Moi qui m'étais occupée de la partie administrative du journal, je retournai à mes leçons. J'évitais soigneusement tous les endroits où je pouvais rencontrer l'abbé Gralewski. Cependant lorsque arriva l'an 1905, l'an de la révolution, j'ai laissé de côté mes principes à ce sujet comme par exemple après la procession de Fête-Dieu.

La procession au Faubourg de Cracovie ne s'annonçait pas tranquillement ce qui n'empêcha pas que ceux qui y assistaient d'ordinaire d'y prendre part.

Au début tout allait normalement mais au moment où l'archevêque Popiel portant le Saint Sacrement se trouvait au pied de la statue de la Sainte Vierge à un kilomètre environs de la cathédrale, quelqu'un donna le signal de troubles. Il en résulta une grande panique, et les assistants se mirent en fuite. Quant à moi, voyant ce qui se passait, je courus à perdre haleine du côté de l'archevêque Popiel à l'endroit où s'étaient groupées les jeunes filles vêtues de blanc. Quand je m'approchai d'elles je m'aperçus que ma présence était nécessaire car toutes les dames qui accompagnaient la jeunesse s'étaient



sauvées en quittant les enfants qui sanglofaient. Je calmait les enfants en leur montrant le Saint Sacrement et, en les assurant que le bon Dieu ne les abandonnerait pas.

Tout en m'occupant des enfants j'aperçus deux prêtres pas jeunes qui ayant enlevé leurs aubes s'en allaient furtivement. Tout se calma bientôt et la procession continua. Je pris les plus petites filles sous ma protection et je ne les quittai plus.

Le lendemain je lus dans mon journal que l'archevêque Popiel faisait partir du séminaire trois clercs dont les noms m'étaient inconnus, et cela pour avoir quitté leur poste pendant cette procession.

J'en fus indignée. Tout le monde ne peut pas garder sa présence d'esprit pendant le danger et la fuite des prêtres âgés pendant le danger peut en servir de preuve. J'écrivis un article pour protester contre cette mesure trop sévère à mon avis et je terminai par ces mots: „Je prends la liberté de demander si c'est ainsi que Jésus-Christ a agi à l'égard de Saint Pierre qui non seulement a pris la fuite mais a renié Jésus-Christ; a-t-on le droit de briser l'avenir de ces jeunes clercs?" Ma protestation a été publiée par Stanislas Libicki, rédacteur du journal „Courrier Quotidien" de la plus grande renommée. Puis ce journal à la main, je suis allée au Chapitre demander justice pour les proscrits.

J'étais curieuse de savoir ce que pensait de tout cela l'abbé Gralewski qui avait l'habitude d'examiner dans ses sermons les affaires sociales. Alors le dimanche suivant je suis allée à l'église et je me suis placée en face de la chaire.

Dans son sermon il lava clair et net ma conduite et ajouta que j'avais le droit de défendre les outrages.

Sans doute bien des fois ce prêtre s'exposa au mécontentement de ses supérieurs et par conséquent il mourut simple prêtre sans devenir évêque ou un autre dignitaire de l'église.

Une fois dans ma vie je lui ai écrit une lettre pour la cause suivante.

La mère d'un de mes élèves m'avait priée d'aller avec elle pour écouter le sermon de ce prêtre. Je ne pouvais lui refuser et nous y sommes allées ensemble. L'abbé Gralewski parlait des cloîtres, qui grâce à la tolérance religieuse ne trouvaient pas d'obstacles à se constituer. Il persuadait son auditoire d'y entrer, promettant pour cette gêne volontaire et pour le dévouement la grâce divine et le bonheur.

Comme j'étais assise selon mon habitude en face de la chaire, je secouais la tête en signe de protestation.

Il ne cessait de promettre et moi je ne cessais de protester par les mouvements négatifs de ma tête.

Après mon retour à la maison je lui ai écrit une grande lettre dans laquelle je lui ai rappelé ce qu'est l'homme et ce qu'est le cloître.

L'homme à peine commence-t-il à marcher qu'il donne sans cesse des preuves de posséder le plus grand don de Dieu c'est à dire Volonté.

Chacun possède ce don. Il est vrai que l'employé travaille selon les indications données par son chef; il est vrai que la servante doit être toujours disponible aux ordres de sa maîtresse, mais l'employé ainsi que la servante ont leurs loisirs et font ce qu'ils veulent, tandis que le cloître enlève à jamais cette volonté.

Ensuite, j'ai ajouté, que les personnes qui embrassent la vie des monastères malgré qu'elles prononcent des voeux pour la pauvreté volontaire, elles sont sûres qu'il y a quelqu'un qui pensera à faire passer l'argent des poches des gens dans le trésor du couvent.

Je finis ma lettre en ces termes: „Et toi, qui aimes tant à voyager dans le monde et qui jouit de ce plaisir, pourquoi promets-tu le bonheur entre les murs d'un couvent au lieu de la liberté, au sein de la nature, à la clarté du soleil, à côté d'un ami?

Pourquoi prêches-tu autrement que tu agis?

Cette lettre je lui ai remise moi-même et j'attendais la réponse dans son sermon suivant.

Oh, miracle! il prêcha selon mes idées et assurait que la femme est la plus heureuse quand elle a un enfant à côté d'elle.

Je regrette beaucoup d'avoir si peu de relations avec cet homme; moi-même je l'évitais toujours et je peux supposer qu'il m'était bienveillant, car appelé par ma mère à mon chevet il pleura beaucoup en s'en allant; il pleurerait aussi à l'église où je suis allée pour recevoir la Sainte Communion, qui m'était due après ma confession générale par écrit.

Bien des années se sont écoulées depuis ce temps et jusqu'à présent je n'ai pas changé mon opinion sur les cloîtres.

Récemment j'ai lu, que des ingénieurs anglais ont inventé une machine qui mue par la force électrique pourrait exécuter des travaux dans des fabriques, dans des champs etc.

Je m'irritais que cette invention eût la forme humaine et s'appelât Ruhr. Mais si la forme humaine est la plus convenable pour cette machine, qu'on donne aussi le nom le plus juste, à savoir: „Moine” et non Ruhr. Un moine est un mannequin sans volonté et mû par la force, qui s'appelle le Pape.

Moine — mannequin c'est la parodie de l'homme libre qui fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

## La rade.

Premier fait dans cette année révolutionnaire c'était la démolition de toutes les maisons de débauche et l'action de mettre sur le pavé toutes les prostituées, qui s'y trouvaient. Après ce fait je suis allée écouter le sermon de l'abbé Gralewski, car je savais qu'il ne passerait sous silence ce fait.

Je ne m'étais pas trompée, il le blâmait, mais non au point de vue que ces maisons sont nécessaires pour l'humanité, mais que le public s'est fait un amusement de cette action.

L'abbé Gralewski a raison me suis-je dit, car parmi les habitantes de ces maisons devaient être aussi des orphelines malheureuses poussées là par le manque de capacité de moyens pour vivre.

Le même jour j'eus l'idée d'organiser un asile pour celles résolues à corriger leur conduite, je fis une quête parmi mes connaissances pour installer cet asile, je rédigeai un appel à la société et j'envoyai l'argent et le plan de mon idée dès le lendemain chez le prêtre Gralewski.

A mon appel l'argent pleuvait et sous l'influence du prêtre plusieurs dames riches et charitables apparurent et consacrèrent leur temps au besoin de la nouvelle institution nommée „La Rade”.

Mais à l'approche des vacances les grandes dames partirent, alors je me suis entièrement consacrée à m'occuper de ces filles pendant deux mois. Il est vrai que quelques dames venaient tous les jours pour une heure pour leur apprendre à lire et à écrire; quant à moi je ne quittais l'Etablissement que pour la nuit et pour l'heure du diner.

Mon devoir était de rendre morales nos pupiles et de les préparer pour la confession. Le prêtre Gralewski qui savait que là où j'étais il ne pouvait pas être m'avait donné pour confesseur un jeune prêtre très noble dans sa conduite.



Mes pupiles ne me repugnaient pas et j'avais pris la certitude que mes suppositions étaient justes, car il y avait à l'Établissement des orphelines et l'une d'elles âgée de 14 ans était même enceinte.

J'ai appris qu'il y en avait qui étaient amoureuses de leurs séducteurs et ensuite se sentant abandonnées elles quittaient la maison paternelle et s'adonnaient à la honte ne sachant que faire. Ce qui était le plus triste c'était que ces filles étaient abordées par des prêtres catholiques.

O! madame, disaient-elles toutes, si la journée était commencée avec un prêtre, toute la journée était manquée, on n'avait pas de chance, on ne gagnait rien et alors lorsqu'un prêtre s'approchait de nous le matin on le fuyait.

Comme cette nouvelle m'avait bouleversée! ce pape qui avait 300 enfants se reproduisait dans ses subalternes.

Et puis j'ai appris que chaque prêtre avait le droit de fréquenter une femme une fois par mois; puis j'ai vu des curés qui vivaient avec leur ménagère et élevaient leurs propres enfants.

Le docteur Jean Alapin disait quelques fois dans ses conférences que lorsque les évêques de toutes les parties du monde étaient partis pour le Concile en même temps 1500 prostituées de toutes les parties du monde s'y rendirent aussi.

Et à quoi bon tout cela? Est-ce que saint Pierre le premier des apôtres n'était pas marié? Est-ce que Jésus-Christ ne venait pas chez la belle mère de saint Pierre? Pourquoi donc simuler le célibat si hypocrite et si affreux?

Si les gouvernements de tous les pays avaient défendu aux prêtres d'avoir des ménagères et un service féminin quelconque ils auraient sûrement renoncé à leur célibat.

## Troisième Ordre.

La même année en été j'ai eu un rêve très drôle. Vers le matin je me vis morte et au pied de mon lit un faire part, qui m'annonçait ma mort.

Après avoir raconté ce rêve à ma famille j'ai ajouté: Je suis curieuse de ce qui arrivera aujourd'hui qui soit digne de ce rêve.



À peine habillée un commissionnaire vint avec une lettre de la comtesse Moriconi, que je ne connaissais par et qui m'invitait chez elle pour une affaire importante. Je m'y rendis.

La comtesse me dit en ces termes: „j'ai entendu parler avec quel zèle vous avez su vous occuper de l'affaire sociale „La Rade”, ne voudriez-vous pas entrer dans notre organisation?

Là-dessus elle se mit à m'en dire toutes les conditions, tous les avantages etc. et elle ajouta que si je voulais être des leurs qu'on me donnerait un hôtel pour les arrivés sous ma propre direction. Pour le coup je répondis, oui. Cette organisation, poursuivit-elle, dépend directement du Pape et a à Varsovie trois généraux: la comtesse Moriconi, la comtesse Cécile Plater et il me semble M-me Wołowska. A cette organisation appartiennent non seulement un grand nombre de domestiques, mais aussi les gens de toutes les classes, des hommes, des femmes, mariés et non mariés. Celui qui entre doit prêter serment de fidélité et d'obéissance au pape (tout à fait comme les Jésuites). La comtesse Cécile Plater allait une fois par an à Rome pour les instructions.

Ayant eu l'occasion de faire connaissance avec quelques-uns de ces membres, j'ai fini par croire que ce sont de bonnes gens mais seulement pour ceux auxquels le clergé est favorable, dans le cas contraire ce sont des ennemis inexorables.

Après mûres réflexions et vu mon rêve j'ai renoncé à entrer chez eux.

Le Troisième Ordre ainsi que l'Organisation des Jésuites a le même but: l'obéissance aveugle aux Papes. Ce sont les deux armées du Vatican qui diffèrent par cela que les membres du Troisième Ordre sont une armée cachée.

Au XVIII siècle les cours européennes ont exigé du Pape la suppression de l'Ordre des Jésuites et le Pape Clément XIV a supprimé cet Ordre le 21 juillet 1773. Alors à Rome parut une devineresse Beruzzi qui proclamait que le siège de l'Apôtre sera bientôt vacant.

Le Pape, sans peur, dit: Il est possible que le fanatisme puisse réaliser cette prédiction sur ma personne au moyen d'un fer ou d'un poison, mais je n'ai pas à racheter ma vie contre ma conscience”. Bientôt on apprit que Ricci, le général des Jésuites se voyait avec cette devineresse chez l'avocat Achilli à Rome.

Le saint Pape Clément XIV fut empoisonné par les Jésuites ce qui attesta le cardinal Bernis. Que cette mort sans peur soit un avertissement à ceux qui croient aux sentiments purs de l'entourage du Vatican.

Grâce aux Allemands les Jésuites ont survécu des siècles critiques pour eux, mais maintenant ils commencent à s'établir de nouveau, mais ils n'atteindront peut être plus leur puissance d'autrefois c'est pourquoi on a établi le Troisième Ordre c. à. d. l'armée cachée.

## Le duel.

Le journal „Goniec Polski” fit savoir que le 5 décembre 1928 le duel eut lieu avec M. le docteur Alexandre Ostoja Zawadzki vice-directeur de la Banque du Crédit Général avec M. Stanislas Strumpf-Wojtkiewicz collaborateur de la rédaction du Courrier de Varsovie. On se servit de pistolets. Après le coup monsieur Zawadzki chancela et tomba atteint dans la tempe. Les témoins le transportèrent à l'hôpital Ujazdowski où sans avoir recouvré la connaissance d'esprit il mourut. Il laissa une femme et deux petits enfants.

C'était tout ce que disait le journal „Goniec Polski”.

Je comprends bien ce qu'est l'outrage à l'honneur, mais je ne comprends pas ce que c'est que le duel.

Après les vacances passées à enseigner les principes de morale à „la Rade”, j'ai pris une place d'institutrice au pensionnat de M-elle Taczanowska. La révolution durait encore et laissait sa lugubre empreinte sur l'esprit de certains enfants.

Dans la sixième classe à cette époque, la supérieure, il y avait une Juive nommée Baumberg. C'était le type d'une vraie communiste, qui étant la plus capable dans la classe pouvait exercer son influence sur ses compagnes plus faibles.

Moi, étant maîtresse de la 5-ième classe, je tâchais de persuader les fillettes que du moment où l'école a acquis la langue polonaise comme langue d'enseignement, il ne reste plus rien à faire à la jeunesse qu'à étudier. Point d'agitation, point de grève, point de révolte contre les maîtres.

Baumberg voulait affaiblir mon autorité et elle avait persuadé une chrétienne de me donner un soufflet en sa présence et en présence de toute ma classe.

Dieu a retenu la main de la fillette et ce n'est qu'avec un doigt qu'elle s'approcha de moi. Je lui demandai ce que cela voulait dire. — „C'est un soufflet pour vous, fut la réponse”. — Et pourquoi, demandai-je? — „Car vous avez dit cela et cela”. — Je répondis de nouveau: — mais donc mes paroles ont été proferées en présence de toute ma classe et étaient tout à fait autres que cela et cela, ce qui signifie que je suis innocente. Mais continuai-je: puisque ma religion enseigne l'amour et le pardon je vous pardonne cette action et puisque votre religion vous enseigne la méchanceté et la vengeance vous ferez des choses pires.

Ma classe se mit à pleurer, les représentantes de méchanceté sortirent comme le professeur entra dans la classe.

Je me mis à la fenêtre pour me calmer de mon bouleversement, je sentis quelque chose de vague dans mon coeur, je sortis de la classe et je perdis connaissance, on me transporta tout évanouie dans mon lit.

Mon père fut averti de ma maladie et vint au pensionnat me voir; je le priai beaucoup de me reprendre tout de suite à la maison.

En même temps M-elle Taczanowska alla demander conseil à un avocat qui lui dit: „Si M-elle Sandecka quitte le pensionnat, l'école sera fermée.” Quand les autres institutrices me répétèrent cela je consentis à rester à mon poste.

Quinze jours après cet événement on m'appela chez la supérieure où je trouvai un jeune homme d'une vingtaine d'années frère de Baumberg.

En présence de la supérieure il me dit que sa soeur se désespère, qu'elle ne veut pas mon pardon seulement un duel entre mon frère et le sien.

A ce discours je dis au jeune homme l'indigne conduite de sa soeur comment elle dépravait l'école et j'ai ajouté: „puisque nous sommes au temps de la révolution, que les meurtres s'accomplissent souvent, alors elle aussi peut me tuer, je lui pardonne d'avance, car je ne comprends pas la vengeance ni le duel.

Le jeune Baumberg prit congé tout ému.

Je défendis au pensionnat et à tout le monde de mentionner le nom de la fillette qui avait atteint mon visage, afin d'éviter la rancune, d'ailleurs je savais qu'elle agissait sous l'influence de l'esprit révolutionnaire qui agit mal sur les unités faibles.



Baumberg était une mauvaise fille, une mauvaise soeur et un ou deux ans plus tard elle finit en se brûlant la cervelle. Et moi, jusqu'à aujourd'hui je ne comprends pas les chrétiens. Cependant Jésus-Christ souffleté n'a pas rendu le soufflet ni ne s'est battu en duel, pourquoi alors la chrétienté n'imité-t-elle pas Jésus-Christ ; pourquoi ne donne-t-elle pas un bon exemple aux païens et ne cherche-t-elle pas satisfaction par une autre voie ?

## L'Amitié et la Tentation.

Quel doux mot „amitié”. Je l'éprouvai tout de suite après ma sortie du pensionnat. M. et M-me Ostrowscy m'avaient engagée chez eux encore en hiver pour les mois d'été. Je les connaissais car j'avais déjà passé des vacances chez eux. Alors cette année-là malgré que M-me Ostrowska mourut avant l'été, je me considérai comme engagée par elle et je n'ai pas repris ma parole. Deux garçons de 13 et 14 ans et la fillette de 9 ans étaient mes pupiles.

M. Ostrowski fit venir sa tante, personne plus âgée ; la mère de la défunte venait souvent et tout allait bien.

Mais M. Ostrowski ainsi que sa famille m'avaient reçue non comme institutrice, mais comme mère future des enfants et maîtresse de maison.

Mon Dieu, comme je me sentais heureuse chez lui, toutes les fibres blessées de mon âme se fermèrent.

J'avais tant de sympathie, de confiance en lui que j'aurais pu m'endormir tranquillement la tête sur son épaule. J'étais nécessaire pour lui, car la fillette capricieuse et fantasque avait besoin de ma tutelle, mais je ne pouvais être sa femme.

S'il m'avait engagée pour une dizaine d'années comme institutrice j'aurais été chez lui avec un grand plaisir, mais je ne pouvais être la femme de personne, alors tout doucement, mais fermement je lui fis comprendre mon refus.

En jetant un coup d'oeil retrospectif sur ma vie je vois que quelques fois on a tâché de me plaire pour m'épouser, mais moi, sans blesser les sentiments d'autrui, je faisais comprendre mon désir de n'épouser personne.

Après ces belles vacances j'ai pris un engagement d'institutrice à Varsovie chez un négociant M. Charles M.

Il avait trois fils dont le cadet âgé de 13 ans et la fillette de 9 ans étaient mes élèves. L'aîné aidait son père. Il était joli, brave, fort et sûr de lui-même. Il disait par exemple qu'il avait une telle force que toutes les filles auxquelles il pensait devenaient amoureuses de lui. Je riaais beaucoup de ses louanges, et il me dit que je ressentirais sur moi-même la vérité de ses paroles.

Je lui répondis tranquillement : „Il est possible, vous êtes riche, jeune et ayant peut être quelque grande expérience, quant à moi j'ai seulement l'appui de Dieu et la prière ; sachant que les guets-apens des hommes peuvent être terribles, alors ne me fiant pas à moi, être faible, je demanderai le secours de Dieu et nous verrons qui sortira vainqueur.

Cet entretien eut lieu en présence de nombreux témoins.

Le jeune M. faisait tout pour me mettre hors de mon calme, il ne se gênait pas devant ses parents et sa famille ! il n'obtient rien. Au contraire je sentais, que je prenais de l'influence sur lui, que les sentiments nobles prenaient racine dans son âme ; il y avait un temps où il voulut se marier avec moi, mais naturellement ce n'était pas mon désir et je le menais comme une mère mène son enfant.

Une fois seulement il se mit à genoux devant moi et demanda la permission de baiser ma main, ce que je lui accordai et une fois le voyant dans un état étrange je m'approchai de lui et appuyant mon front sur son front je priai Dieu avec ferveur de lui transmettre mes pensées et de tourner ses sentiments dans une autre direction, afin que sa vie ne soit pas brisée.

Quant à lui, il resta comme changé en pierre, sans doute son âme pressentait le changement qui devait s'accomplir et mon élévation vers Dieu qui a exaucé ma prière.

J'étais satisfaite car le jeune M. rencontra sur son chemin une jeune fille bien pauvre, luthérienne comme lui ; il se mit à l'instruire, à la protéger et se maria avec elle.

Le père du jeune M. représentait un autre genre de tentation. C'était un homme robuste, d'une volonté ferme, ayant une femme silencieuse et tranquille, qui l'aimait beaucoup. Mais en outre il possédait plus d'une entretenue.

Celui-ci voyant la lutte entre moi et son fils plutôt mon influence sur lui, se mit aussi quelque chose en tête envers moi.

Une nuit une voix me reveilla en disant : „Reveille-toi car le diable vient, reveille-toi car le diable vient”. J'ouvris les yeux

et derrière le poêle j'entendis un craquement étrange. Tout à coup j'aperçois que le loquet s'agite, que la porte s'ouvre tout doucement et que M. M. s'approche furtivement de moi.

Je m'assieds sur mon lit et je dis: „que faites vous ici?”

L'hôte nocturne s'agenouille près de mon lit, m'embrasse sur les mains, me promet de me couvrir d'or, de léguer sur mon nom de grandes sommes pourvu que je sois à lui ne fusse qu'une fois. Je lui répondis tranquillement que des personnes comme moi ne s'achètent par rien, mais que s'il ne sort pas immédiatement de ma chambre je ferai du bruit, et que non seulement sa femme, son fils et tous les domestiques accourront, mais encore les veilleurs de la fabrique. Il s'en alla.

Le lendemain je lui écrivis une lettre, dans laquelle je disais que comme les Luthériens n'ont pas de culte pour la Mère de Dieu, ils n'ont pas aussi d'estime pour les femmes. Vous, par exemple vous vous essayez à table à la place d'honneur, on commence les plats par vous, votre femme chez vous est un personnage secondaire.

Puisque vous êtes en Pologne, votre devoir est de traiter votre femme d'après les usages polonais, rehausser votre femme au-dessus de vous et la faire reine de la maison et ne pas la trahir à ses côtés.

Après lui avoir remis cette lettre, j'emballai mes affaires et je me mis tranquillement à la leçon.

Ma lettre dut faire une sensation énorme, car il s'agitait, il courait comme un fou dans toute la maison, à la fin il entra chez moi et en présence de sa fille il me tendit la main et me dit: „Je vous remercie, madame”.

Sa voix et l'étreinte de sa main furent si cordiales que j'ai déballé mes affaires.

Naturellement je n'ai dit à personne cet incident, mais à partir de ce jour sa femme à son grand étonnement était toujours assise à la première place. On ne manquait pas de respect dans cette maison et quand un moment dur vint, car un incendie fit faire de grandes pertes M. M. tomba malade d'une maladie de nerfs, alors ma présence était pour lui comme un baume bien-faisant. Il ne me permettait pas d'avoir de leçons avec les enfants, il voulait que je reste sans cesse auprès de lui. En ma présence il se sentait mieux, avait meilleur appetit, dormait mieux.

Je comprenais l'état de son âme, mais je craignais aussi les gens et la médisance, alors la caissière de son bureau M-me Chomiczewska me dit, lorsque je lui révélai ma crainte: „vous



mangez son pain honnêtement et si votre présence lui apporte un soulagement vous ne devez pas le fuir.

Je suivis le conseil de cette dame.

Toutes les personnes de son établissement l'aimaient et l'estimaient beaucoup et toutes observaient avec angoisse les progrès de sa maladie.

Enfin il voulut que je restasse auprès de lui les nuits; je protestais, alors il criait de toute sa force: „sainte Cécile, viens chez moi, sainte Cécile, viens chez moi”. Et je fus forcée de veiller auprès de lui.

Comme louange je peux dire que sa femme ne m'a fait aucune scène de jalousie à cause de cela; elle s'éloignait le jour et la nuit elle dormait dans la chambre voisine.

Naturellement, que moi la nuit je ne fermais pas l'oeil et que je veillais sur lui et sur moi-même, et Dieu veillait sur nous deux.

Quand M. M. devint plus fort et qu'on l'emmena au Sud, moi je restai chez eux encore pour la troisième année sans avoir éprouvé de M-me M. le moindre désagrement.

## Le premier baiser.

Il y a trente ans que j'ai écrit ma première nouvelle intitulée „Rien”.

„Rien” c'était moi-même, et le sujet de cette nouvelle était le suivant: „Moi, „Rien” je suis allée à l'église des Carmélites au Faubourg de Cracovie et je me suis agenouillée devant la statue de Jésus Christ au tombeau. Mes yeux contemplaient son visage, mon coeur endolori se révoltait contre le sort affreux. Alors la figure de Jésus-Christ commença à revivre, les poumons à respirer et le démon me soufflait tout bas: „Eh, toi „Rien” que veux-tu, peut être désires-tu un baiser du monde? baisse-toi contre le visage du Christ et mets sur ses lèvres les flammes de ton sein, les flammes de ton âme”. Il n'y avait personne dans la chapelle. Rapidement je me suis élancée et mes lèvres se posèrent sur les lèvres du Sauveur.

Une alarme se fit dans le ciel qu'une créature nommée „Rien” eut l'audace de baiser la bouche du Seigneur qui est à droite du Père Tout Puissant; la fin du monde se produisit,

et moi je me trouvai devant Dieu. Mais je n'étais pas nue, car les bonnes gens m'avaient habillée dans les fleurs de l'amour que j'enseignais, étant dans le monde, et Dieu voyant ces fleurs qui me paraient me pardonna et me dit : „Reviens sur la terre et attends jusqu'à la fin du monde et que ta mère veille sur toi”.

C'était une nouvelle, ma première nouvelle. Il nous était quand nous étions petits extrêmement défendu d'embrasser une image sur la bouche, et pas un de nous n'osait le faire étant devenu grand.

Mais dix ans après, c'est à dire la même année où j'avais quitté la maison du négociant M. et lorsque je me suis trouvée seule dans notre logement un incident pareil arriva.

J'avais à la maison un grand tableau à l'huile reproduction de Guido Reni représentant la tête du Christ avec la couronne d'épines. J'avais donné le cadre de cette peinture à redorer et le tableau était placé sur un fauteuil.

Ce jour-là je pensais au Christ non comme à Dieu mais comme à un homme, comment Il avait vécu, ce qu'Il accomplissait, comme Il avait aimé l'humanité et comme Il pardonnait, combien peu de reconnaissance les apôtres Lui montrèrent et comment ils L'ont traité au moment de Sa plus grande douleur, et mon cœur s'enflamma d'un tel amour, d'un tel sentiment que je me suis approchée de l'image et j'ai posé mes lèvres ardentes sur Sa bouche entr'ouverte.

Puis je me suis souvenue de ma nouvelle, mais le fait s'était accompli.

Est-ce que bientôt viendrait la fin du monde pour notre famille? Hélas, ma crainte se réalisa, car deux mois après mourut mon père et la mort du chef de notre famille fut un vrai cataclysme dans la famille.

Au moment de la mort de mon père j'étais seule à Varsovie avec ma mère, qui devait me garder jusqu'à l'autre époque, jusqu'à la nouvelle époque qui arrive à présent.

Mais Jésus-Christ ne resta pas en dette envers moi, car dix ans après je rêvai que j'étais dans un lit tout blanc et que Jésus-Christ priait dans ma chambre, non loin de moi, puis Il s'approcha de moi et m'embrassa sur la bouche.

Je sautai sur les pieds et je sentis l'ardeur de son baiser toute la journée.

## Le passage de mon Père à l'Eternité.

Quand j'étais dans la maison de l'industriel M. une nuit je fus bouleversée par un rêve qui annonçait la mort prochaine de mon Père. Mon Père n'avait jamais été malade. Pleine d'anxiété j'allai à l'Eglise et je demandai ardemment au bon Dieu, si ce malheur était inévitable, de me donner le temps de m'occuper des affaires de la maison.

Pour les vacances mes parents et ma soeur allèrent en Galicie voir des cousins, alors je quittai ma place et je me mis à renouveler le logement.

Un jour que j'étais seule l'huissier arriva et apposa les scelles sur nos meubles. C'est alors que j'appris que le gouvernement Russe avait fait don de toutes les lettres de change périmées depuis 30 ans à un misérable escroc. Au nombre de ces billets de change se trouvait aussi celle de mon Père. Le montant de ce billet s'était accru depuis 30 ans et avait atteint une somme considérable. Mon Père n'était pas fautif que la banque russe perdit ce billet, car il pouvait le couvrir à temps. L'huissier Skalski et sa femme qui étaient Polonais et de très honnêtes gens me conseillèrent de faire toutes les démarches possibles pour défendre ma cause, car le possesseur de ce billet ne nous laisserait rien, il vendrait aux enchères même les cadres des portraits et les objets les plus futiles et qu'il distribuerait même les chemises et les cuillères et s'il était venu chez nous et s'il avait trouvé le logement fermé, il en aurait fait ouvrir la porte en présence du concierge et au bout de huit jour on aurait fait une vente générale.

Ensuite l'huissier Skalski me conseilla de faire coucher mon Père ailleurs et de porter le logement à mon nom; sur ce conseil Papa changea de logement. Hélas, au bout de cinq jours il mourut subitement par suite d'un accident d'automobile guidé par un chauffeur ivre.

Après l'enterrement je fis faire une vente fictive de nos meubles au profit du propriétaire de la maison. Nos meubles d'acajou sont fort beaux et avaient pu être achetés grâce au travail assidu de notre Père et grâce au bon goût de Maman, qui savait faire des économies et acheter des choses de prix.

C'est ainsi que tout notre bien fut sauvé.

La mort de mon Père fut pour notre famille une fin de monde partielle. Plus d'une fois j'avais parlé avec mon Père de ce moment je savais qu'il était toujours préparé pour ce



moment suprême. C'était un homme qui sans cesse ennoblissait son âme, ne faisait tort à personne et lorsqu'il était riche il offrit quelque mille roubles pour établir une coopérative de tailleur. C'était il y a environ 50 ans quand on ne comprenait pas encore toute l'étendu de ce projet et naturellement il perdit son argent.. Mon Père pardonnait à tout le monde, c'est ainsi quand on m'amena vers le Père mort, tout ensanglanté que mes premières paroles furent: „Qu'il est heureux!" Et quand je me suis trouvée près de sa tombe ouverte, je fermais les yeux de jalousie de savoir mon Père déjà près de Dieu, tandis que moi j'étais encore sur la terre. Et après sa mort je rêvais sans cesse de lui, il me donnait des conseils comment me défendre de la cupidité moscovite.

Puis je continuai à être institutrice mais ma pensée principale c'était ma Mère, je vivais seulement pour elle, je faisais tout ce qu'elle voulait et mon unique soucis était de la rendre heureuse et cela dura jusqu'à l'an 1915 où Dieu m'a appelé pour accomplir une autre tâche.

## Ma culpabilité.

C'était dans les premiers jours du mois de Juin 1915, dans une période de ma vie, où j'allais tous les jours à 6 heures à la messe du matin dans ma paroisse c'est à dire à l'église de saint Alexandre. L'abbé Sękowskii monta en chaire et se mit à parler de saint Pierre, de sa vie et de sa mort et qui fut mis sur la croix la tête en bas selon son propre désir; longtemps il ne pouvait mourir, enfin les soldats impatientés lui coupèrent la tête. Sa tête fit 3 bonds et fut enterrée à l'église de saint Jean l'Evangeliste aux environs de Rome, tandis que seulement, le tronc se trouve dans la Basilique. Il finit son sermon en ces termes: „Il n'est pas juste d'appeler apôtre un autre homme en dehors de ceux qui marchaient avec Jésus Christ et qui dit autrement qu'il en demande pardon et on lui pardonnera.

Moi, j'étais comme toujours en face de la chaire et en l'écoutant parler de saint Pierre, de son désaveu, de sa fuite, de sa tête qui bondissait, je levai les yeux bien haut vers la voûte et y apercevant une croix d'or, j'ai murmuré: „Jésus Christ n'y a-t-il pas un homme qu'ici sur la terre ne te désavoue et ne t'a pas quitté? Une voix intérieure m'a répondu: Qui,

Jean Baptiste, Jean l'Évangéliste et cette même voix intérieure m'a fait souvenir de tous les faits de la vie de ces grands Jean. J'ai pensé ensuite au mot „apôtre”. Quoique saint Paul ne connaissait pas Jésus Christ il est nommé aussi apôtre et mis en égalité avec saint Pierre.

C'est moi qui ai nommé le rédacteur du journal „la Pensée Indépendante” André Niemojewski apôtre national pour sa suprême lecture sur la „Dignité Nationale”. Le conférencier atteignit dans ce moment le plus haut sommet de son discours soulevant ceux qui l'écoutaient. Le rédacteur du journal „Dwa Grosze” Antoine Sadzewicz qui a imprimé ma mention du conférencier, a avoué dans son article en tête du journal que pour analyser une lecture pareille la plume est trop faible.

Dans l'expression „apôtre” et „apôtre national” il y a une grande différence. Aujourd'hui après 13 ans je peux dire fermement que c'était une faute infime que de nommer apôtre national l'homme qui au moment où les Légionistes versaient leur sang pour la dignité de la Pologne, voulait montrer à ses compatriotes son culte pour la dignité nationale. Plus grande culpabilité c'était la conduite du plus grand dignitaire de l'église le cardinal Kakowski, qui dans ce même temps écrivait une lettre pleine de soumission et de fidélité au tzar russe, maltraité par le peuple polonais.

Néanmoins voulant alors montrer ma docilité envers le Pouvoir de l'Eglise j'abordai l'abbé Sękowski et je lui dis: „C'est moi qui ai nommé Niemojewski apôtre national, est-ce un péché? „Je n'en sais rien, allez chez les dirigeants de l'église, fut la réponse”. — Si vous ne savez rien, pourquoi alors les tourmenter de ma personne? — Vous devez y aller, répondit — il tout court.

Les dirigeants de ma paroisse étaient alors l'abbé Kasiński et l'abbé Brzeziewicz. Je choisis l'abbé Kasiński et en me confessant j'avouai ma faute et je reçus le pardon.

## Le Miracle.

La voix intérieure ne cessait de me parler; tous les jours dès la pointe du jour elle me reveillait et m'entretenait sur différents sujets: soit de la bénédiction nuptiale, soit de la mort, soit de l'éducation de la jeunesse etc. et jusqu'au moment où

il fallait me lever et aller à l'école. Cela dura ainsi jusqu'à 24 juin. Le jour de la saint Jean je commençai à écrire les avis reçus et j'avais terminé le jour de la St. Pierre et St. Paul. Mais de ce doux langage mon cœur était tellement rempli que j'ai pu à peine porter ce manuscrit pas copié, pas corrigé chez la femme du rédacteur Niemojewski, la priant pour que son mari s'occupe de lui en cas où je mourrais, mais que si au bout de dix jours je recouvrais la force, je viendrais le chercher et j'en ferais l'usage qu'il conviendrait. Dans le délai de ces dix jours vint me voir le vicaire de ma paroisse mon confesseur l'abbé Józwik et il me persuada que mon malaise était momentané et que je guérirais vite.

En vérité au bout de 10 jours je repris mon manuscrit et selon l'ordre de cette même voix je suis allée chez le cardinal Kakowski demandant une audience. Le secrétaire du Chapitre abbé Ryster me dit que pour voir le cardinal Kakowski il faut d'abord par écrit présenter la cause de l'audience.

J'ai écrit alors qu'une voix inconnue m'avait dicté beaucoup de pensées, beaucoup d'idées pour moi inconnues, alors je les ai écrites et que je les apporte pour les lui présenter comme au plus grand pouvoir de l'Église, qu'il daigne les lire et qu'il les juge, si elles sont bonnes qu'il les bénisse et me les rende, car je n'ai pas de copie, si elles sont mauvaises qu'il m'explique pourquoi, et moi, fidèle fille de l'Église, je me soumettrai à sa décision.

J'ai reçu en réponse que son Eminence Kakowski ne pouvait personnellement me recevoir, mais que sur la parole du prêtre ce manuscrit sera sans être lu remis au cardinal et que je le confie à l'abbé Ryster. Je le donnai le jeudi matin le 15 juillet 1915 et une semaine après je devais venir pour recevoir la réponse.

Le dimanche suivant c'est à dire le 18 juillet lorsque selon mon habitude je me suis mise en face de la chaire ce même abbé Sękowski après un sermon bien étrange a récité un fragment de ma lettre écrite uniquement au cardinal Kakowski et a fini ainsi: „Et je te dis, que tous les malheurs, toutes les défaites qui tombent sur notre pays sont à cause de toi, et que tu auras beau être en croix sur la terre, tu auras beau être prosternée couverte de poussière, tu n'éviteras pas l'enfer”.

J'avais sur moi de l'argent et des médailles à bénir, alors, avant que l'abbé Sękowski ne revienne dans la sacristie j'ai donné pour une Messe à l'intention de Conrad mon défunt père et à l'intention de Cécile c'est à dire „moi”, car je pensais que



je ne survivrais pas à un coup pareil. Quand l'abbé Sękowski entra je me suis approchée de lui en le priant de bénir les médailles lesquelles je voulais donner à mon frère qui partait sur le théâtre de la guerre, mais l'abbé ne m'a rien répondu il m'a seulement tourné le dos.

Le même jour le bruit courut qu'à Praga (Varsovie situé de l'autre côté de la Vistule) la statue de la Mère de Dieu pleurait des larmes de sang et que même un abbé y était allé en carrosse et avait constaté le miracle. Les gens venaient en foule et seul le rédacteur Antoine Sadzewicz exigea dans son journal „Dwa Grosze” que le gouvernement mette fin à cet attroupement, car seuls les voleurs en tiraient profit. Il en résulta alors, que ces larmes de sang n'étaient autre chose que de la simple couleur rouge et le miracle cessa.

## L'empoisonnement.

Le jeudi suivant c'est à dire le 22 juillet j'allai chercher la réponse. L'abbé Ryster me dit ainsi: „Hier il y avait la réunion des curés, on a lu votre manuscrit et on a dit, que vos pensées sont belles et que vous avez le droit de les publier en les imprimant naturellement après la guerre”.

Le même jour j'ai apporté au cardinal la lettre dans laquelle je disais que mon devoir était seulement de lui présenter ce qu'une voix inconnue m'avait dictée, mais que dans les questions de religion seul le clergé décide et agit, moi je ne veux me mêler de rien et je déchirerai et je brûlerai mon manuscrit ce que j'ai fait. Je voulais beaucoup voir l'abbé Kasiński, mais je ne le pouvais pas, ce que je regrettais beaucoup, car on ne m'a pas laissé le voir.

Le 25 juillet qui était un dimanche à 11 heures du matin étant seule dans le logement j'étais debout près du balcon fermé, je regardais l'église et les larmes me venaient aux yeux. A ce moment je sentis la présence de Dieu le Père à côté de moi, et qui me dit en moi-même: „Pourquoi pleures-tu?” Je n'osais pas bouger seulement je répondis d'une voix basse: Dieu, d'où viens-tu ici? Dieu répondit là-dessus: „Tu apprends le catéchisme aux enfants et tu ne sais pas que Dieu est partout; vous seulement ne sentent pas la présence de Dieu”. Puis Dieu se mit à me consoler disant qu'Il me protège et Il me ra-

conta qu'Il me protégeait lorsque comme nourrisson j'étais seule dans la chaumière du paysan et que la Mère de Dieu souvent me gardait.

A partir de ce moment je savais quelle était cette voix qui me parlait et de ce temps-là commença pour moi une période de vrai bonheur sur la terre; mon corps ressentait la présence de Dieu et peut être sans cette Grâce immense il n'aurait pu supporter le coup qui devait bientôt s'abattre sur moi.

Le 27 juillet j'ai été empoisonnée de la façon suivante. Nos voisines, deux sœurs Marie et Léonie Michel étaient fondatrices et directrices de l'asile „Sainte Sophie” établissement qui était sous la protection du clergé de cette paroisse. Nous prenions d'elles d'après la permission du clergé des diners depuis un an. Ce jour-là ma mère avait mangé seule, moi plus tard aussi seule, et tout de suite après mon dîner se manifestèrent de terribles signes d'empoisonnement. Je n'accusais pas les directrices, car je connaissais leur probité et je continuais mes relations avec elles; plus tard j'ai appris, que les fillettes au nombre de 50 et qui allaient aussi à la première messe savaient d'avance ce que l'abbé Sękowski me dirait de la chaire, puis j'ai appris que les prêtres les appelaient chez eux sous prétexte d'éplucher des pommes de terre mais en vérité pour leur apprendre à me faire du mal; puisque c'étaient elles qui m'apportaient les diners, alors sans que les directrices le sachent, elles pouvaient facilement mettre dans mon assiette un cachet donné par les prêtres.

La portion était grande, la doctoresse Budzińska-Tylicka insistait sans cesse pour que je lui dise, ce que j'avais mangé de si dangereux. Je ne sais pas, répondais-je à cette forte insistance; elle vint pour la deuxième fois et, après avoir appris que je n'avais pas digéré ses cachets, elle ne voulut plus venir chez moi, malgré que j'en priais et que pour ses visites je lui payais en monnaie d'argent, rare à ce moment. J'envoyai chercher le docteur Rzętkowski. Celui-ci approuva l'opium prescrit par la doctoresse Tylicka et ordonna de le prendre chaque 2 heures. Les douleurs étaient atroces et peut être seulement pour cette raison je les supportais, car après les premiers symptômes j'ai entendu la voix du défunt docteur Kornitowicz qui m'a conseillé une cuvette avec de l'eau chaude. Ayant le gaz à la maison il n'était pas difficile d'avoir la bouillote et malgré que je me brûlais les doigts, l'eau étant assise ne me paraissait pas chaude. Sans doute l'eau aidait l'organisme à combattre l'élimination du poison; j'étais assise dans la cuvette jour et

nuit pendant une semaine. Je ne pouvais rien boire même une cuillerée de thé et de moi sortaient les membranes des intestins déchirés.

Lorsque l'opium, que je prenais souvent, eut pour ainsi dire fermé l'estomac, les restes du poison montèrent alors dans la gorge. Le palais, la langue, la gorge étaient blancs et comme criblés de trous, l'écume sortait de ma bouche, les restes de mes forces me quittaient. De nouveau j'envoyai chercher le docteur Rzętkowski et en même temps l'abbé Józwik. Le docteur R. voyant ce qui se passait me dit: „Si vous m'aviez appelé un peu plus tard je ne vous aurais pas sauvée” et c'était huit jours après l'empoisonnement c. à. d. après huit jours de cure.

Le cardinal Kakowski n'a pas regretté de poison, la portion fut grande.

L'abbé Józwik qui était chez moi avec Le Saint Viatique et qui avait vu mon agonie avait dû mentionner quelque chose à ses collègues car quelques jours après il fut envoyé à la campagne, malgré qu'il était depuis longtemps dans cette paroisse et qu'il était professeur chez les sourds-muets.

## Le désaveu.

L'année scolaire commençait j'étais alors à l'école secondaire dame de la 4-ième classe et maîtresse de la 1-ère et 2-me cl. chez M-me Gaczeńska-Szumowska, le soir j'allais au cours catéchétique. De mes propres affaires je ne parlais avec personne, mais le clergé devait penser à moi, car plus d'une fois je sentais à côté de moi la présence de Jésus-Christ, comme s'Il me gardait d'eux.

Au moi de décembre un fait se produisit dans ma vie paisible. Après avoir reçu d'une élève une petite somme d'argent pour la remettre à la supérieure, je la mis dans ma poche à cause du maître qui arrivait et, non seulement j'oubliai cet argent mais encore j'ai soutenu que je l'avais remis à la secrétaire scolaire. Quelques heures après en sortant le mouchoir de ma poche j'aperçus mon erreur et je me suis alarmée beaucoup, car si cet argent était tombé de ma poche et avait disparu, j'aurais accusé la secrétaire innocente. Longtemps je ne pouvais me tranquilliser et, toute désespérée, dans une prière fervente je tâchais de trouver l'explication de ce fait. A la fin l'idée me



vint que puisque l'abbé Sękowski m'avait menacée de l'enfer de la chaire et n'avait pas désavoué ces mots, alors que, peut être, ces mots pouvaient avoir une influence dans mon état d'âme. Je suis allée alors chez l'abbé Sękowski, je lui ai répété la réponse favorable du Chapitre et je l'ai prié de désavouer en chaire ses paroles, surtout que toutes les fillettes de l'Etablissement savaient, ce que cela signifiait que le sénéchal le savait ainsi que toute la commune, (selon le proverbe polonais).

L'abbé Sękowski m'a répondu ainsi : „Je ne peux pas désavouer cela, je fais ce qu'on m'ordonne, je suis simple prêtre; une chose pareille pourrait être faite par un chanoine ou un prélat.

L'abbé Czesław Sokołowski, mon professeur de cours catéchétique, à qui j'en ai parlé m'a dit que les paroles de l'abbé Ryster avaient nivelé les paroles de l'abbé Sękowski. Je ne le croyais pas beaucoup, car l'abbé Ryster disait cela près de son bureau, pas à l'église et pas en habit de cérémonie. A la fin j'ai confié ma peine à ma supérieure et celle-ci m'a envoyé chez le professeur de l'école l'abbé Kozłowski. L'abbé Kozłowski a tourné cette affaire en bagatelle et a affirmé que le désaveu à la confession est tout à fait suffisant, ce qui a eu lieu par lui-même après la Messe payée par moi et dite pour mon intention.

Un désaveu pareil me semblait étrange, mais que faire?

## La dernière Sainte Communion.

Quelques jours après ce désaveu c'était les derniers jours du moi de décembre, quand j'étais agenouillée à l'église, j'entendis intérieurement la voix de la Mère de Dieu qui me demandait pourquoi je ne priais pas pour le clergé. J'ai payé alors la première Messe pour le jour des Rois et dans le livre de l'église j'ai ordonné de faire la notice que cette Messe serait pour la bénédiction de Dieu sur tous le clergé polonais. J'ai prié aussi de faire l'annotation „avec la Sainte Communion” c. à. d. que je voulais pendant cette Messe recevoir la Sainte Communion à leur intention.

Le cinq janvier je voulais me confesser; à peine avait-on ouvert l'église que je me suis mise près d'un confessionnal, mais quand mon tour arriva le prêtre sortit; dans le deuxième confessionnal la même chose, le troisième, aussi. Enfin le sacristain

nous a informé, nous qui attendions, que l'abbé Sękowski va confesser dans la sacristie. Nous y allâmes, mais quand mon tour arriva et, j'étais agenouillée près de l'abbé Sękowski celui-ci me dit qu'il ne me connaissait pas. Comment, demandais-je, vous ne me connaissez pas? vous ne me connaissez pas? Je ne vous connais pas dit-il, il se leva, passa dans la nef et me montrant des confessionnaux dans le vide de l'église, il me dit que là je pouvais me confesser.

Le clergé découvrit sa visière. On ordonna à ce prêtre de mentir au moment où étant dans le confessionnal il remplaçait Jésus-Christ. Le pouvoir supérieur abaisse un simple prêtre, quelle chose abominable, quel crime! Pourquoi alors on ne m'a pas dit franchement qu'ils ne veulent avoir avec moi rien de commun? Ce n'est pas l'affront éprouvé, mais l'action de rendre lâche un, peut être, honnête abbé comme Sękowski, m'avait bouleversée tellement que j'allai vers la porte de l'église comme engourdie, je ne me suis pas agenouillée, car il me semblait que, dans une telle église où des choses pareilles se font, Dieu est absent.

Mais, au moment où je prenais le loquet, j'ai entendu la voix de Dieu, mais non cette voix intérieure, mais une voix puissante qui retentissait comme un clairon de la voûte et qui me criait: „Arrête-toi! arrête-toi! où vas-tu? portes-tu ton énervement chez ta vieille mère? tranquillise-toi ici”!

D'un mouvement automatique je revins sur mes pas et je m'assis sur le premier banc de l'entrée et Dieu me parla encore mais d'une voix douce et intérieure: „Tu veux me prier demain pour la bénédiction du clergé polonais, tu veux beaucoup et que me donneras-tu? Je me mis à réfléchir et Dieu parla de nouveau: „Pardonne-leur tous les maux et seulement après je les bénirai”.

Je me suis agenouillée et j'ai dit: Mon Dieu, je leur pardonne de tout mon coeur tout ce qu'ils m'ont fait de mal, ce qu'ils font et ce qu'ils feront”. En ce moment on sonna l'Angelus. C'était midi. La paix me revint et je retournai à la maison.

Le lendemain le jour des Rois, je suis allée écouter ma Messe et je me suis assise à la même place près de l'entrée mais, quand le prêtre recevait la Sainte Communion, j'ai dit: „Mon Dieu, le prêtre reçoit la Sainte Communion et qu'y a-t-il pour moi?” Au même moment je sentis dans la bouche le goût

du pain-béni et en me baissant j'ai remercié Dieu pour cette Sainte Communion et j'ai désiré au fond de mon âme d'en recevoir une pareille au moment de mon trépas.

C'était ma dernière Sainte Communion.

## Le prêtre Ryniewicz.

Le jour des Cendres 19-6, j'ai essayé de m'approcher des prêtres pour n'avoir rien à me reprocher. Je suis donc allée à l'église de la Mère de Dieu de Częstochowa à la rue Myśliwiecka.

Dans la sacristie, j'ai parlé avec le clerc Sebastien Chorzewski qui, déguisé en civil, venait chez nous pour prendre le cuivre pour la cloche à cette église. Je lui ai demandé, pourrais-je me confesser à l'abbé Ryniewicz et il m'a répondu qu'il parlerait avec lui et qu'il me donnerait la réponse.

Le même jour avant le soir l'abbé Ryniewicz vint chez nous, il raconta les ennuis, qu'il avait pour la construction de l'église. Comme j'aurais voulu, disait-il faire consacrer les fondations au mois de mai, ne fusse que le dernier jour et tout va de travers. Je lui répondis: J'ai le désir d'aller à Jérusalem, alors je vous aiderai, car tout ce que je demande au bon Dieu, le bon Dieu m'exauce. Alors bien, dit le prêtre, demandez que la bénédiction soit au mois de mai et je vous faciliterai le voyage à Jerusalem.

Quant à la confession, j'aurai cette semaine d'après le désir du cardinal Kakowski les retraites de trois jours à la cathédrale, le soir; alors peut être vous viendrez. Je lui demande: et qui parlera encore? Littéralement personne. S'il en est ainsi j'irai.

Je suis sortie avec maman, mais tout de suite, bien près de la maison, j'ai aperçu un prêtre, dont le visage n'était pas polonais et qui rôda, sans cesse, autour de nous, jusqu'à la cathédrale. Nous l'avons vu rôder le 1-er, 2-me et 3-me jours. A l'église il n'y avait plus que 30 personnes et, naturellement, il faisait sombre. L'abbé Ryniewicz parlait joliment, mais, à ma grande surprise, après lui parla un jeune prêtre. Le troisième jour, lorsque l'abbé Ryniewicz quitta la chaire, après avoir dit, que le cardinal Kakowski lui-même va confesser, de nouveau monta en chaire ce jeune prêtre qui commença son discours par



ces paroles: „Qui ne tremblera pas à ce mot „enfer“! Une courte pause, puis il s'écria: „Qui ne tremblera pas à ce mot „enfer“! De nouveau une pause, enfin il s'écria de toute sa force: „Qui ne tremblera pas à ce mot „enfer“!

Moi, qui étais en face de la chaire, je me suis approchée de maman, qui était assise dans le banc, et, je lui dis de me reconduire momentanément de l'église, car mon cœur s'était serré, de voir, que l'église se servait d'effets si grossiers.

Naturellement, je ne suis pas allée me confesser. Quelques mois après j'ai vu l'abbé Ryniewicz. Il m'a raconté de la finesse de Sebastien Chorzewski en ces mots: „Si son père avait un second fils et qu'il me le donne, je n'aurais pas besoin d'avoir d'agents“. A vrai dire, je ne comprenais pas à quoi bon une finesse pareille pouvait être nécessaire à un prêtre, mais, j'ai répondu: „il ne vous manque pas non plus de finesse, le palais vaut bien le seigneur Pac et Pac vaut bien le palais. (Le proverbe polonais). L'abbé Ryniewicz rougit comme une betterave. Je ne l'ai pas revu de ce temps. La consécration des fondations de l'église de la Mère de Dieu de Czestochowa eut lieu au mois de mai.

## Jérusalem.

Les années 1915 et 1916 furent pour moi les plus miraculeuses, car non seulement j'entendais souvent la voix de Dieu, qui me parlait intérieurement mais, une fois le 5 janvier, mes oreilles ont entendu Dieu et encore plusieurs fois j'ai senti Dieu à côté de moi et c'est pour cela que je comprends de quelle mort mourut la Mère Divine et saint Jean l'Évangéliste.

Mais un jour l'idée me vint, que si j'avais été à Jérusalem, mes yeux auraient peut être vu Jésus-Christ. Le jour des Cendres 1916, je suis allée à l'église de la Mère de Dieu de Czestochowa pour demander la possibilité de partir à Jérusalem, le même jour l'abbé Ryniewicz s'offrit pour m'aider. Hélas, depuis ce jour la sensation de la présence de Dieu cessa tout à fait. Je pleurai beaucoup et je demandai pourquoi il en était ainsi; était-ce parce que je voulais aller à Jérusalem. Jésus-Christ m'a répondu: „Oui, tu avais ici Jérusalem, tu sentais ici Dieu à côté de toi: „J'ai perdu cette Grâce et sans doute sans retour.

## Le cadeau.

En été l'abbé Ryniewicz m'a envoyé, par Sebastien Chorzewski, deux abricots d'une grandeur énorme en disant que c'était de son arbre. En regardant ces abricots, je me suis souvenue du sermon de l'abbé Arciszewski ou un quelque autre jeune prêtre. Il faut, que je dise, que par égard pour maman, j'allais quelquefois avec elle dans notre paroisse à la grand' messe. Alors ce jeune prêtre dit ainsi: „Quelquefois apparaissent des gens qu'on peut appeler Fléau de Dieu — Attila. Mais comme Attila parut subitement et périt subitement, alors ces personnes, de même, comme elles parurent subitement, elles périront aussi subitement.

A mon retour à la maison je commençai à chercher de quelle mort périt Attila. Alors j'ai lu: lorsque Attila s'approchait de Rome, le pape récolta des habitants beaucoup d'or et beaucoup de choses précieuses, ensuite il alla au-devant d'Attila et lui offrit ces cadeaux, en ajoutant encore des fruits et un petit nain. Probablement le nain a joué le rôle de la fillette de l'Établissement de „Sainte Sophie”, car Attila après s'être éloigné de Rome mourut bientôt d'affreuses crampes d'estomac.

Puisque les abricots de l'abbé Ryniewicz ont été offerts après ce sermon, ils furent jetés tout simplement dans la braise du fourneau.

## L'abbé Kozłowski.

Pour la deuxième fois encore j'ai essayé de me rapprocher du clergé et c'était à la pension. Quand devaient être les retraites de l'école, j'ai dit à haute voix que j'irais me confesser avec les élèves. Après les retraites, Snitkiewiczówna fillette de quinze ans vint à moi et me demanda: „Dites-moi, madame, qu'est-ce que signifie ce que l'abbé Kozłowski a dit pendant les retraites: „C'est ton premier péché qui t'a chassé du confessionnal”. Va demander à la supérieure, elle est plus sage que moi lui répondis-je. Dans un moment vint la supérieure qui demanda est-ce que l'abbé a dit ainsi, car le confessionnal attire le péché et ne le chasse pas.

A ces retraites de toutes les institutrices c'était moi seule qui y assistait; j'ai dit que c'était vrai et que ce serait le mieux

de demander l'explication à lui-même. Juste l'abbé entra dans ma classe et interrogé par la supérieure il reprit : „Je ne me rappelle pas à quel sujet j'ai dit cela”.

Je ne voulais pas dire que c'était moi qu'on avait chassé du confessionnal, mais le fait est que toutes les retraites de l'abbé Kozłowski ont été dirigées contre ma personne ; on ne se gênait pas que les jeunes fillettes écoutaient. Par exemple l'abbé Fa-  
jęcki a dit : „Il n'y a pas de crime, de forfait que tu n'aies pas commis depuis ta dernière confession”.

Naturellement que cette fois-là, je n'étais pas allée à la confession et, je n'irai jamais.

## M o i.

Le matin du premier jour des retraites Dieu me dit : „Aujourd'hui tu auras des retraites au pensionnat et tu expliqueras aux enfants la résurrection de Lazare, la confession et tu leur expliquera ce que c'est que „Moi” et Dieu m'a expliqué ce mot que je ne comprenais pas auparavant. J'étais bien surprise pourquoi devais-je avoir des retraites, lorsque le pensionnat avait trois prêtres. Je suis allée au pensionnat. Les jeunes filles étaient divisées en deux groupes et attendaient. Enfin la supérieure s'approcha de moi et me dit que le prêtre Kozłowski était désolé, car il avait reçu un billet que son collègue avait un empêchement et ne pouvait venir ; après m'avoir dit cela la supérieure attendait comme si elle voulait de moi un conseil. Je lui répondis : „Que l'abbé Kozłowski s'occupe des classes supérieures, et moi j'aurai des retraites avec les classes inférieures, seulement dans ce cas je demanderai ma 4-me classe.

L'abbé Kozłowski fut très content que je l'aie débarrassé de ce soucis et moi, selon les indices Divins, je parlai aux élèves. Je ne mentionnerai pas ici la résurrection de Lazare, ni la confession, je me bornerai à expliquer ce que c'est que „Moi”. Le plus petit enfant deviendra triste s'il voit sa petite maman en larmes, ce qui signifie que pour le bonheur de l'enfant il faut que sa petite maman soit heureuse. L'enfant plus âgé pleure s'il voit que son frère ou sa coeur reçoivent des coups avec une baguette, ce qui signifie que pour que son „Moi” soit heureux il faut que ses frères et ses soeurs soient souriants. Un élève est content quand il peut dire avec orgueil : ma classe est aimée,



ma classe est louée, ce qui signifie que pour qu'un enfant soit heureux à l'école, il faut que ses compagnons et ses compagnes soient laborieux et se conduisent bien. Récemment j'ai entendu un garçon de la troisième classe dire avec orgueil que sa classe et la quatrième de son école étaient les plus sérieuses. Alors si pendant la leçon une compagne souffle à l'autre, elle fait du mal, car sa compagne comptant qu'on lui soufflera, n'étudiera pas, ne deviendra pas l'orgueil de sa classe, ce qui signifie que si la classe ne dit pas qui est l'auteur d'une mauvaise action, la coupable ne se corrigera pas. Au contraire il faut la dénoncer, mais en même temps il faut que toutes ensemble demandent à l'institutrice de lui pardonner et promettent que toutes travailleront à faire corriger la mauvaise élève et cela seulement s'appelle mettre la classe à un degré plus élevé, en valeur, et c'est en agissant seulement de cette façon qu'on peut espérer que la classe méritera l'opinion d'une bonne classe et fera honneur à chaque élève.

Ensuite je dis ainsi: chaque père et chaque mère est heureux lorsqu'il peut dire: j'ai de bons enfants; chaque employé est heureux s'il peut dire: j'ai de bons collègues, chaque citoyen d'un peuple quelconque est heureux lorsqu'il sait que ses compatriotes n'ont pas faim et qu'ils sont à un degré suffisant de moralité et chaque peuple sera heureux si les peuples voisins n'ont pas faim et qu'ils ne sont pas avilis.

Il en résulte, que pour satisfaire mon propre „Moi”, pour pouvoir dire: „je suis heureux”, j'ai besoin de voir heureux et honnête tout le monde c'est à dire tout l'univers. Dieu disait de Lui: „Je suis”. Dieu a voulu que chacun puisse le dire: „Je suis”. Dieu voulait du bonheur pour l'humanité et il a incarné l'Amour Divin dans la cendre humaine c'est à dire dans Jésus-Christ qui nous enseignait comment nous devons nous aimer.

Les jours suivants des retraites on groupa les fillettes dans une salle et un seul prêtre suffit.

## Jeudi Saint.

Dans ce même Carême Dieu m'a dit: „Laisse-toi flageller 5 fois en souvenir des 5 plaies du Sauveur”. J'ai répété ces mots à maman, qui ne voulait rien savoir, alors je n'y pensais plus. Quelques jours après Dieu de nouveau m'a dit: „Lorsque je te disais des choses aimables, tu m'écoutais, et lorsque je te

dis des choses désagréables tu fais la sourde oreille; une plus grande souffrance t'attend". J'ai soufflé comme à moi-même: je ne sais pas à qui m'adresser. Dieu m'a répondu: „Tu as donc des voisines”.

La voisine Léonie Michel venait chez nous tous les jours pour cette raison que j'avais donné une chambre à l'Etablissement pour les vivres; elle avait la clef du verrou et venait quand elle voulait.

Je me suis confiée à elle et celle-ci en sortant de dessous de sa robe des cordes avec des noeuds en me les montrant, me dit: „Ne vous gênez pas, madame, moi j'ordonne qu'on me fasse la même chose et l'abbé Brzeziewicz se flagelle et d'autres prêtres et beaucoup de femmes et de filles, et les sœurs de l'Ordre du Saint Sacrement se mettent toutes nues près d'un poteau trois fois par jour.

J'ai pensé que Dieu, c'était visible, voulait que je sache, ce qui se passait dans la religion chrétienne. Si les prêtres se flagellent, c'est leur bon vouloir, mais entraîner à cela des femmes et surtout des jeunes filles c'est cochonnerie sur cochonnerie.

Est-ce que la Mère de Dieu se prêtait à des massages pareils?

Chaque jeudi le soir, quand maman allait au lit, la voisine Léonie Michel venait avec ses cordes. La cinquième fois devait être le Jeudi Saint. Avant le soir, je sentis une inquiétude terrible et je demandai à Dieu ce que cela signifiait. Dieu me dit: „Ne laisse pas entrer aujourd'hui la voisine”. Immédiatement je vais chez elle et je dis, qu'aujourd'hui je ferme la porte à clef et à la chaîne; revenue chez moi, je demande à Dieu, ce qui devait être. — „La voisine devait laisser entrer un prêtre déguisé, qui devait te saisir, ensuite on voulait te flageller et te jeter dans une sale fosse, qui se trouve au bord de la Vistule”.

Cette nuit-là je ne dormis pas, seulement je commençai à écrire mon mémoire. Le lendemain, quand la voisine vint chercher ses provisions, je lui dis en la regardant bien fixement dans les yeux: j'ai rêvé, que vous deviez laisser entrer chez nous un prêtre déguisé, qui voulait m'enlever et me faire du mal. La voisine pâlit, chancela et s'appuyant contre le mur balbutia toute troublée: „Oui, oh! oui! gardez-vous madame, car ce qu'ils veulent faire avec vous cela dépasse l'imagination humaine. J'ai beaucoup combattu avec l'abbé Kasiński et l'abbé Brzeziewicz pour vous. Déjà depuis 18 ans je me confesse chez l'abbé Kasiński, mais maintenant comme il a changé affreusement, je ne le reconnais pas. Ils appellent nos fillettes chez

eux et leur apprennent la trahison envers vous; je vous dirais beaucoup plus, mais j'ai peur, car ils sont tuteurs de notre Etablissement, ah, ces tuteurs!" — Alors ne dites rien, madame, car, ce qu'il faut, je le sais quand même.

Les voisines étaient des bigottes et communiaient tous les jours, alors elles devaient aussi se confesser souvent.

Je portai mon mémoire chez le rédacteur du journal „Dwa Grosze”, M. Gołębiowski qui remplaçait le rédacteur Sadzewicz. Probablement le rédacteur a envoyé enquêter aux bords de la Vistule et sans doute on a trouvé une fosse, car peu de temps après, que j'avais remis mon manuscrit, je lus dans son journal: Il est nécessaire que le gouvernement ordonne de couvrir de terre cette sale fosse près de la Vistule, car il peut arriver un accident.

## Vendredi Saint.

Le soir du Vendredi Saint la crainte me saisit de nouveau. Notre logement était comme isolé des hommes. En face de notre porte à droite les voisines, qui étaient sous la mauvaise influence; à gauche de nous un grand logement inoccupé, au-dessous le dépôt des meubles inhabité, au-dessus le grenier, sur l'escalier des bouteilles vides d'eau-de-vie témoignaient des régal nocturnes, mais cette nuit je craignais que quelqu'un n'entrât pas par le balcon, surtout que la place n'était ni éclairée, ni gardée.

Quand j'eus mis maman dans la chambre qui donne sur la place, je posai dans l'autre chambre d'à côté qui avait ce balcon un grand crucifix sur une chaise près de la vitre, des deux côtés deux cierges allumés, moi-même, je m'assis à côté du balcon et je tendais seulement la main pour diminuer la mèche et ainsi en veillant et en priant j'ai passé la nuit. Je ne comprenais pas ma crainte, car en tout cas notre appartement était au deuxième étage.

Cependant un an plus tard il m'est arrivé que la porte d'entrée s'étant fermée, nous ne pouvions pas entrer. Léonie Michel m'ayant rencontrée un peu plus tard me dit: „Quel grand dommage, que vous ne vous soyez pas adressée à moi car nous avons une superbe échelle à l'aide de laquelle on peut facilement entrer chez vous”.



J'ai compris alors que ma crainte du Vendredi Saint était juste, c'est seulement grâce au crucifix et aux cierges allumés que nous n'eûmes pas d'hôte indésirable.

Le matin j'ai envoyé chercher le rédacteur Niemojewski et, après avoir lui raconté mon danger, je l'ai prié de modérer un peu le Pouvoir Ecclésiastique. Comment-a-t-il agi, je n'en sais rien, mais j'ai compris qu'il mettait en doute mes relations avec Dieu. Le destin l'a changé, car lorsque sous le gouvernement d'Ignace Paderewski ce rédacteur a été arrêté, alors il a écrit dans son journal l'appel suivant: „Je remercie mes collègues de plume, je remercie mes amis et mes connaissances et tous ceux qui m'avaient délaissé, car délaissé par tous, je me suis approché de Dieu”.

Ainsi comme lui qui, étant délaissé, se rapprocha de Dieu, moi en cherchant dans ma vie seulement Dieu, je pouvais être attirée par Lui.

## C a ĩ n.

Il était d'usage chez mes parents que le dimanche de Pâques toute la maison était allée à la résurrection, naturellement seulement en face de la porte principale pour voir l'intérieur de l'église et pour prendre part à la procession, qui avait lieu autour de l'église. Cet usage s'est transmis chez les enfants. Mais cette année-là j'eus peur d'aller avec maman dans la foule, j'ai garni alors le balcon et entre des fleurs et une quantité de lumière, je mis notre grand crucifix. Quand la procession sortit de l'église nous nous agenouillâmes avec maman.

Il ne pleuvait pas, mais le ciel était couvert de grands nuages et un crépuscule désagréable régnait sur toute la place. Quand pour la troisième fois la procession devait faire le tour de l'église, j'ai jeté un coup d'oeil vers l'Orient et je balbutiai: Dieu, Dieu est-ce que pour un moment si solennel Tu ne donneras pas un petit rayon de soleil? Et, immédiatement j'aperçus comme si quelqu'un écartait de la main les nuages, un rayon de soleil tombant sur notre balcon. Je regardai tout étonnée, ma mère et moi baignées de soleil et à côté du balcon, à droite et à gauche un lugubre, un bien lugubre crépuscule et toute la procession dans ce crépuscule était pareille à un cortège de spectres dans le cimetière. Quel contraste miraculeux.

Pour la grand'messe j'allai avec Maman à l'église de sainte Anne des Bernardins, à notre deuxième paroisse, car toutes les deux nous appartenions à la confrérie. La grand'messe était depuis 6 mois payée par moi pour la résurrection de la Patrie. Sur le maître autel brûlait le ciérge pascal, acheté par maman, et allumé ce jour de Pâques pour la première fois.

Le Caïn de la Bible monta en chaire, il avait un sermon de circonstance mais qui touchait souvent ma personne et il finit par ces paroles: „Tu donnes pour la Messe pour la Patrie, tu veux la ressusciter par la prière, mais ressuscite-toi avant tout, car malgré que le soleil t'a éclairée, malgré que Jésus-Christ t'a ressuscitée, mais cette résurrection est pour ta condamnation et non pour ton salut!" (Paroles rapportées littéralement).

Et moi, étant assise avec maman en face de la chaire, j'ai eu la sensation que Le Saint Esprit sous forme d'une colombe planait entre moi et la chaire et me couvrait de ses ailes, afin que les mots diaboliques de Caïn ne me touchassent pas. Et nous sortîmes de l'église après l'office d'une humeur angélique, heureuses transportées de joie.

Ce Caïn de Bible avait vu que le soleil m'avait éclairée car la voisine a prouvé cela; il savait qu'empoisonnée Jésus-Christ m'avait ressuscitée et il ne pouvait digérer cela. Abel a été tué par Caïn simplement parce qu'il avait eu une plus grande Grâce de Dieu. Que de fois les hommes voyant leur prochain élevé au-dessus d'eux s'efforcent de l'abattre de sa hauteur par des pierres!

Ce jour-là j'ai compris pourquoi Jésus-Christ après sa résurrection ne demeura pas avec sa Mère mais qu'Il erra de-ci et de-là.

Les Théosophes assurent que Jésus Christ après sa résurrection avait un corps astral non véritable. Cent fois non, ce n'est pas vrai, car quelques fois il a mangé avec les Apôtres et s'il ne demeurait pas avec sa Mère c'est que les prêtres juifs parlaient comme Caïn frère d'Abel „comme mon Caïn: „malgré que tu as la Grâce de Dieu tu périras" et Le persécutaient avec la plus grande ruse. Alors Jésus Christ devait rester de-ci et de-là afin qu'on ne Le touchât et ne Le souillât pas.

La voisine Léonie Michel disait que ce Caïn de l'église des Bernardins portait le nom Kaim. Quel étrange coïncidence de circonstance. L'abbé Kaim était Caïn.

Il était professeur de religion et professeur de chant dans le séminaire. Quelqu'un lui donna une auto en cadeau et lorsque pour la première fois il y monta pour aller à la promenade l'auto se renversa en tuant son propriétaire.

Qu'est-ce que l'abbé Kaim a chanté au Seigneur Le Plus Haut dans l'autre monde?

## Immaculée Conception (en polonais):

### NIEPOKALANE POCZĘCIE.

Le Carême de la même année Léonie Michel me demanda, où je dormais. Je lui ai répondu: „Dans la chambre dont la fenêtre donne sur la place dort maman, dans la chambre du balcon qui donne aussi sur la place c'est moi qui y dors”. — Et où tenez-vous la tête?—Je dors le visage tourné vers le balcon, j'ai répondu de nouveau sans soupçonner quoi que ce soit. Quelques jours après une affreuse lumière me reveilla et je vis sur les vitres du balcon une immense lettre N et en face de l'autre côté de la place coin de la rue Książęca au balcon du plus haut étage où pendant les élections 1928 l'Unité était illuminée là à ce balcon se trouvait la lampe qui jetait cette lumière insolite. Sa force était si grande que toute la nuit je tenais les yeux couverts et le jour suivant j'avais mal aux yeux. Il faut que j'ajoute que les arbres n'étaient pas si grands qu'à présent.

La lettre „N” masquait la puissance de la lumière et en même temps j'entendis la voix de la Mère de Dieu dire: „Niepokalane Poczęcie (Immaculée Conception) te protégera”.

## Le cortège du 3 mai.

L'abbé Sigismond Chełmicki faisait partie du Comité, qui arrangeait en 1916 le Cortège du 3 Mai. Les Allemands avaient donné la permission, d'arranger ce cortège, mais Dieu m'a défendu d'y aller, en disant que là, où je serais avec mes élèves on ferait un encombrement spécial et moi je serais enlevée; Dieu m'a défendu ensuite de me tenir à la fenêtre, car on tirerait sur la place, les hommes se sauveraient épouvantés, et alors quelqu'un



pourrait tirer sur nos fenêtres". Naturellement que je n'y suis pas allée. Le lendemain j'ai appris que le poste de notre pension était à la Vistule, que sur notre place on avait tué quelqu'un et que la foule courait dans la direction de notre maison. Mais ce qui était le plus caractéristique, c'est que j'appris par un journal, que pour ce cortège on avait préparé des civières en 36 endroits. L'abbé Chelmicki avait arrangé le cortège avec des civières.

La Supérieure mécontente de mon absence et inspirée par l'abbé Kozłowski me donna ma démission. Elle m'a néanmoins donné un très bon certificat en écrivant que les fillettes profitaient beaucoup, mais qu'elle ne pouvait me garder plus longtemps car j'avais une folie religieuse.

## La bénédiction de la Bourse.

Les vacances se terminaient, j'ai lu l'annonce de la supérieure M-me Jędryczkowska, j'ai pris mes papiers, mes certificats pour lui offrir mes services. Je lui racontai aussi pourquoi M-me Gaczeńska-Szumowska, qui était pour moi excessivement bonne, ne voulait ou ne pouvait m'avoir chez elle. La supérieure Jędryczkowska devait avoir dans son établissement un prêtre plus honnête que ne l'était l'abbé Kozłowski et, non seulement, ne craignait pas de m'engager chez elle, mais encore, un mois plus tard, à une assemblée des supérieures elle dit à haute voix qu'une éducatrice aussi bonne que M-me Cécile Sandecka elle m'avait encore jamais eue et qu'elle n'en aura plus. Hélas, on prit soin de me reprendre à une si bonne supérieure, car suivant le conseil d'une institutrice privée M-me Josephine Gażyńska, ma mère insista pour que je pose ma candidature à la Bourse d'Etat nouvellement ouverte, sous la direction du Conseil Général de Protection. Voulant satisfaire maman j'ai donné ma demande étant sûre que je ne serais pas admise, car parmi les nombreuses candidates il y en avait qui étaient recommandées par M. Adamowicz directeur de toutes les Bourses et une protégée par le prince Radziwiłł. Hélas, ma demande fut acceptée et j'ai quitté à mon grand regret La chère M-me Jędryczkowska.

La bénédiction de la Bourse eut lieu le 26 novembre 1910 et pour cette cérémonie beaucoup de convives arrivèrent et entre autres le rédacteur du journal „Dwa Grosze” M. Gołębiowski, invité par Conseil Général de Protection.

L'abbé Trepkowski patron de la Bourse, après les cérémonies usuelles souhaita aux élèves de sortir de cette Bourse comme de vaillantes citoyennes de la Pologne renaissante. Puis parlèrent d'autres personnages, puis les élèves, sous la direction de M. Babicki, se mirent à déclamer en chœur et à la fin une fillette de 10 ans dit les mots que Dieu m'avait dictés.

„Honorables tutrices et honorables tuteurs. Dieu a mis les hommes au paradis, qu'ils ont perdu par le péché. Les gens languissent après le paradis, ils en ressentent la perte; les savants tâchent de découvrir où peut se trouver ce paradis perdu. Seul l'enfant ne ressent pas la perte du paradis. Sous la tutelle du père, au sein de la mère il a son paradis sur la terre. Les désastres causés par la guerre avaient détruit les paradis enfantins; des milliers d'enfants sont restés sans le gagne pain paternel sans le coeur maternel. Une chose affreuse est arrivée, quelque chose d'inouï, les enfants ont perdu le paradis. Mais la Mère-Patrie a des baumes pour toutes les plaies, car voilà les Anges de la terre, en personnes des protecteurs et des protectrices, ont étendu les ailes sur les enfants affligés. Ce sont eux qui ont fondé les Bourses, ces paradis enfantins où le pain paternel les nourrira où un coeur de mère les apaisera et les mènera sur la bonne voie de la vie. Oh, nos anges, vous, qui exposez votre santé et vos forces, vous nous avez créé un nouveau paradis, vivez pour notre bonheur! Etant fatigués et accablés pour notre existence et pour notre bonheur, souvenez-vous, que nous comprendrons votre coeur maternel et vos ailes protectrices. Nous tâcherons que vous ne soyez pas forcés de nous chasser du paradis et nous mettons dès aujourd'hui nos coeurs à vos pieds, enseignez-nous, dirigez-nous que nous sachions aller sur vos traces et que nous devenions des Polonaises braves, aimables à Dieu et à la Patrie et consolatrices aux pauvres et aux affligés. Vivez! Le chœur a répété: Vivez”!

La petite Victoria ne s'était pas trompée, elle parlait clairement et avec un grand sentiment. On ne lui ménagea pas d'applaudissements, mais le lendemain arriva M. Babicki, inspecteur de toutes les Bourses et, il me fit des reproches pour cette „antienne” comme il l'a nommée. Il persuadait qu'il ne fallait pas parler aux enfants d'une reconnaissance quelconque, car les enfants ont droit à la tutelle sans compter quelle que soit la reconnaissance de leur part. Je lui ai répondu ainsi:

Chaque père et chaque mère doit compter sur la reconnaissance de ses enfants. Futils sont les enfants qui oublient leurs devoirs envers leurs parents. Quelles grandes sommes vont pour

les étudiants pauvres, et il arrive très rarement qu'ils ressentent et rendent cette dette de reconnaissance. Les enfants des établissements bienfaisants devraient se souvenir que, comme on ne peut pas prendre de la terre et ne pas la féconder, de même, on ne doit pas seulement prendre de la société et ne lui rien donner. Il faut éveiller dès le plus bas âge le sentiment de reconnaissance.. Je lui prouvais la justice de mon raisonnement et, l'inspecteur, après avoir quitté ma chambre, avoua qu'il avait été persuadé par moi.

Deux ans après il m'était agréable d'apprendre que Ziembińska âgée de 17 ans, lorsque les affaires de sa mère s'améliorèrent prit pour les vacances une pauvre boursière et la rendait heureuse par ses bons soins, pour prouver sa reconnaissance de son séjour momentané dans la même Bourse.

## L'organisation de la Jeunesse.

Au commencement du XIX siècle la jeunesse polonaise avec Mickiewicz et Zan à la tête, croyant que le peuple qui est honnête ne peut périr, créa une Corporation dont la devise: Patrie-Science-Vertu et ainsi, sans s'occuper de politique, se forma la Société de „*Filaretów*” — Amis des vertus.

Filar — signifie pilier).

Voici un fragment de la poésie de „*Filaretów*”.

Witaj promienna młodzi, przychodzisz z odwagą  
Mówić i słuchać prawdy i widzieć ją naga...

Résumé.

Vive la jeunesse rayonnante, tu viens avec courage, dire et écouter la vérité et la voir toute nue.

Le 2 février, j'ai organisé à la Bourse un cercle, nommé „*Filarетки*”, en me basant sur les points essentiels de cette ancienne et sublime Corporation et aussi sur le Saint Evangile, puisque le modèle à imiter pour chaque femme est la Mère de Dieu.

Née d'une famille royale, elle ne méprisait pas les plus gros ouvrages. Recevant les honneurs des rois de l'Orient lointain, elle ne s'enorgueillissait pas. Vivant en Dieu et pour



Dieu Elle ne négligeait pas ses devoirs envers ses parents éloignés, car nous La voyons qui quitte son mari pour servir d'aide, durant 3 mois, à sa tante pendant la naissance de son fils saint Jean Baptiste. Elle ne s'enfermait pas dans un cloître, mais elle vivait avec les gens et partageait avec eux leurs joies et leurs tristesses, La douleur, la plus affreuse, n'a pas tué son âme, puisque après la mort de son Fils Divin, Elle vécut encore 25 ans.

## Les Statuts des Filarettes.

1. Se lever à 6 heures.
2. Ne pas manger sans avoir fait la prière.
3. Conserver la propreté du corps.
4. Tâcher d'avoir la bouche propre c. à. d. ne mentir jamais, en se rappelant les mots de Jésus Christ: „Dieu est La Vérité et La Vérité est Dieu.”
5. Tenir l'ordre dans ses vêtements ainsi qu'à la maison.
6. Passer le temps utilement, car nous sommes un sol duquel la Patrie a le droit d'exiger des fruits.
7. Tâcher d'être maîtresse de soi-même, savoir: se suffire et ne pas compter sur les services des autres et être aussi maîtresse de soi-même pour ses désirs, ses humeurs et ses goûts.
8. Respecter les traditions nationales.
9. Etre obéissante envers ses supérieurs.
10. Au moment d'hésitation se poser la question: Qu'est-ce que Jésus-Christ aurait dit là-dessus.
11. Baser le jugement sur l'amour de son prochain, ce qui signifie: persuader la coupable si longtemps qu'elle finit par demander aide pour se corriger et se punir elle-même.
12. Se souvenir de la prière de Jésus Christ qui se trouve dans l'Evangile de saint Jean, chap. XVII: „afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous.”

La vie à la Bourse était réglée d'après le Statut. L'ordre modèle. Chaque élève plus âgée avait sous sa tutelle une petite à la promenade, à table, pendant l'étude. Deux tiers des fillettes ont désappris le mensonge.

Le paragraphe X dit: Aux moments d'hésitation se poser la question: „Qu'est-ce que Jésus Christ aurait dit à cela? Pour cette raison l'homme devait s'en rapporter à Jésus Christ car dans l'enseignement du Christ on peut trouver une réponse à toutes les questions contestables et nul autre que Lui n'a aussi bien enseigné et d'une manière aussi sublime.

Le jugement se base sur la punition infligée par soi-même. Qui observe les enfants voit avec quel plaisir ils donnent des tapes; un petit bébé encore au berceau déjà tape de sa main la tête de sa nourrice; visiblement c'est un mouvement involontaire, inné à l'homme. Tous, plus ou moins, aiment à punir, mais personne ne veut être puni et, nos livres de messe ne sont que gémissements: Dieu pardonne, grâce, retient ta main, détourne ton épée etc. Nulle part il n'est dit: Dieu, punis moi, mais donne-moi la persévérance dans la punition et que je me retienne dans ma faute. Donner des tapes c'était aussi mon défaut, mais j'ai désappris cette manière bête et, à la Bourse je veillais attentivement à ce que ces mouvements des mains ne soient pas en usage parmi les enfants.

Il existe dans les écoles le jugement c. à. d. la jeunesse prononce des arrêts, mais selon moi ce n'est pas un usage chrétien, car il est plus noble d'apprendre à la jeunesse à se donner une pénitence soi-même. Les camarades doivent seulement veiller à ce que la punition soit convenable et juste. L'enfant habitué ainsi n'aura pas peur de la mort, car, dans sa vie, il tâchera de se défaire de toutes les mauvaises actions, qu'il aura accomplies en être faible.

Mes Filarettes se punissaient elles-mêmes, le jugement des camarades approuvait ou rejetait l'arrêt et moi, je guidais leur conscience à toutes.

Le dernier paragraphe disait que l'amour règne parmi les Filarettes, que cet amour se répand sur les Concitoyens et toute l'Humanité, car nous sommes tous les enfants d'un seul Père qui est aux cieux.

En agissant selon ces préceptes, la Bourse était l'exemple du foyer familial, ce qui se voyait pour quiconque qui venait voir notre Etablissement. Scout a fait ce qu'il devait faire. Aujourd'hui le gouvernement et les écoles pensent au develop-

pement physique de la jeunesse et la jeunesse sur ce sujet n'a rien à méditer. La jeunesse doit s'imposer le devoir de s'ennoblir mutuellement, de désapprendre le mensonge, d'acquiescer des vertus.

Patrie — Science — Vertu c'est la devise de la jeunesse.

## Directeur des Bourses.

Notre Bourse avait son Journal c. à. d. un gros cahier où les fillettes inscrivait alternativement les événements les plus importants de notre Etablissement. Dans ce mémoire s'inscrivait aussi les garçons de la Bourse des garçons.

Avant le Jour de l'An, une délégation de ces garçons était venue, en me priant que je laisse aller mes fillettes chez eux pour des amusements. Je leur répondis: très volontiers, mais que l'usage polonais exige que les messieurs viennent d'abord présenter leur respect aux femmes. Le 1-er janvier, dès le matin, vint me voir M. Adamowicz directeur de la Bourse, puis l'un des éducateurs et, après le dîner les garçons vinrent chez mes pupiles. Moi, j'étais assise dans le cabinet et chacun d'eux devait s'inscrire en ma présence dans notre mémorandum. Ensuite ils entrèrent dans la salle mais ils entrèrent avec faste et une grande assurance d'eux-mêmes; ils étaient une trentaine et l'un d'eux se fit entendre: „Nous dispercerons cette Bourse.” Ils arrangèrent le jeu du secrétaire et, moi, j'allai dans ma chambre. Après une heure de ce jeu, je revins près d'eux pour écouter leurs bons mots; à mon grand étonnement j'appris qu'ils s'amusaient à „la poste française”, que les garçons et les filles écrivaient ce qu'ils voulaient et, sans avoir lu la correspondance à haute voix, ils la déchiraient en pièces et toute la chambre en était encombrée. De la manière la plus polie, je leur fis remarquer, que les Polonais ont leur poste et que pour la française, je ne peux consentir. Je leur appris ce jeu et pour commencer je leur ai permis de m'écrire à moi, en promettant de leur donner le réponse.

J'ai reçu 17 lettres dont je veux citer quelques unes:

1. Vous êtes aujourd'hui ennuyeuse comme une nonne.
2. Pourquoi faites-vous un cloître de la gaie Bourse?



3. Vous aurez la bonté de nous donner une plus grande liberté, bien?
4. Vous-êtes lourdement jolie.
6. Est-ce que vous m'aimez comme je vous aime?
7. Ne peut-on jouer à ce jeu sans censure?
8. Etes-vous parée à nous recevoir?

Toutes ces cartes je les ai lues à haute voix. En termes chaleureux, je leur ai expliqué qu'ayant presque 50 ans, je ne peux pas tâcher d'obtenir leurs regards, mais que j'ai le devoir de leur faire remarquer leur conduite qui est déplacée et, qu'aimant la Patrie, je les traite comme fils de la Patrie chérie, qu'ils soient son orgueil et sa consolation et que jusqu'au moment où ils ne changeront pas leur manière d'être, je ne les laisserai plus seuls avec mes pupiles. Les cœurs non corrompus de la jeunesse comprirent ma voix honnête. Trois garçons, savoir: Stelmasiak, Syput et Przyłuski m'ont demandé pardon pour leurs camarades et toute la bande sortit satisfaite en un état agréable ce qui m'a fait un grand plaisir. Le lendemain le directeur des Bourses M. Adamowicz vint me demander pardon pour ses pupils.

Dans le mémoire de la Bourse se trouve une notice écrite de ma main sous la date de 24 avril c. à. d. 4 mois après cet événement. Il m'est agréable de la lire, alors je l'écris ici volontiers.

Braves enfants Polonais, comme ils sont faciles à être guidés dans le chemin honnête. Ils viennent chez nous constamment par grands ou petits groupes, ils sont toujours attentifs à ne pas manquer en quelque chose. S'ils ont commis une faute, ils ne sont pas fautifs mais, ce sont ceux qui les dirigent. Nous n'avons pas de bons éducateurs. La Patrie se lève du tombeau et l'écho de son triomphe va accorder les âmes aux actions plus nobles et au plus noble traitement de ceux qui, dans l'avenir, doivent être les pilliers de la voûte de la Patrie.

Le brave Directeur des Bourses n'a pas envoyé l'éducateur, ni l'inspecteur, il vint lui-même; de combien est-il plus noble que le cardinal Kakowski qui, se fait toujours innocent et qui, ne se sent responsable de rien.

## La belle-soeur des voisines Michel.

La vie de la Bourse s'écoulait paisiblement, maman demeurait seule, quelque temps les pupiles de l'Établissement de Sainte Sophie furent hébergées chez nous et y dormaient, puis la belle-soeur des voisines Michel, veuve, de leur frère. Au printemps 1917 cette belle-soeur était très mauvaise et très agitée. Maman lui demanda la cause de son amertume, elle répondit que Mesdames Michel lui avaient ordonné d'aller à l'hôpital pour laver 3 fillettes mortes comme si, il n'y avait pas de service à l'hôpital et elle ajouta: toutes les 3 avaient la poitrine si bleue que, peut être, elles étaient empoisonnées. Le lendemain elle m'a répété la même chose.

Les fillettes de l'Établissement n'étaient pas toutes enregistrées, disait ainsi l'ainée Michel et je sais cela par les livres de la maison, car, pendant quelques années, ces livres étaient chez nous. Les prêtres transportaient les enfants quand ils voulaient et où ils voulaient et ils avaient leurs actes de naissance. Puisque les diners étaient portés par de petites filles peut être on a tâché de les faire mourir exprès. La veuve a dû se confesser de son babil imprudent et elle tâchait de racheter sa faute.

Quelques jours après, guidée, par un trouble inexplicable, je cours à la maison (j'avais la clef du verrou). Je trouve le logement rempli de gaz, maman étant assise en chemise sur le lit et gémissait sans pouvoir se bouger. C'était la belle soeur de Michel qui avait ouvert les 5 robinets du gaz et s'en était allée. Si j'étais venue un peu plus tard, peut-être, n'aurais-je pas pu sauver maman. Naturellement je lui ai ordonné de prendre sa literie et, depuis ce temps, maman demeurait seule.

## Le rêve d'une boursière.

Le 15 mai 1917 la directrice de la cuisine M-me Bialecka une personne pure d'âme m'invita chez elle, dans sa chambre, pour prendre du thé. Par mégarde, je m'assis à sa place habituelle et je commençai à prendre le thé de son verre. La directrice me dit: „Vous-avez occupé ma place, mais cela ne fait rien, je prendrai votre thé”. Elle prit ce thé et mangea seulement un petit gâteau. La nuit il fallut envoyer chercher le prêtre et le médecin des Bourses. Je passai toute la nuit agenouillée près de son lit, en implorant Dieu pour la vie de celle qui périssait à ma

place. Dieu exauça ma prière. Il faut que j'ajoute que les deux servantes, qui étaient à la Bourse, appartenaient au Troisième Ordre.

A la fin de mai 1917, une boursière de la deuxième classe, Mariette Harazińska fillette très aimable, très bonne qui avait alors son père hors de Pologne et dont la mère souffrait une grande gêne, cette fillette vint chez moi et me dit: „J'ai rêvé, qu'en entrant dans votre chambre, j'ai vu La Mère de Dieu qui était assise et vous à ses pieds et La Mère de Dieu vous regardait avec un grand amour. Je me suis approchée de La Mère Divine et je lui ai demandé quand Elle me prendrait de la Bourse et La Mère Divine m'a répondu: „Toi, pas encore, mais je suis venue prendre votre éducatrice.

Lorsque j'ai répété ce rêve à M-lle Wilczyńska, celle-ci se mit en colère et répondit: „C'est l'unique faute, que je puisse vous reprocher que vous croyez en des choses pareilles et, frappant du poing la table, elle s'écria: „Ici est votre place, je ne comprends pas la Bourse sans vous”.

Le 6 juillet c. à. d. 8 jours après M-lle Wilczyńska après m'avoir appelée, ainsi que mon aide M-lle Anne, elle nous adressa les paroles suivantes: „Des personnes telles, que M-lle Anne, je peux en avoir des milliers, alors faites attention, Mademoiselle, car, il est difficile aujourd'hui de trouver une place; puis se tournant vers moi, elle dit: „Une éducatrice telle que vous, je n'en trouverai pas dans tout Varsovie et vous devez être ici à la Bourse”. Cependant, le 15 juillet, advint un changement dans la situation.

## Déclamation et Vérité.

A la bénédiction de la Bourse les fillettes ont déclamé en chœur et cette déclamation leur avait été apprise par M. Babicki Inspecteur de toutes les Bourses. Le commencement de cette déclamation était tel:

Nous, nouvelle nichée d'aigle, nous préparons nos ailes pour  
voler;  
Aiglons nous irons au monde et si au vol une de nous faiblit,  
Les mains aidant nous porteront! Nous défendrons qu'il  
se fasse des brèches dans nos rangs!!!



Nous défendrons qu'il se fasse des brèches dans nos rangs, cela signifie, que lorsqu'une boursière aura commis une faute, alors les autres lui viendront en aide dans l'ennoblissement et, la fautive ne sera pas éloignée, car où éloigner une telle pauvre dont le père est à la guerre et dont la mère est chargée encore de plus petits enfants.

Cependant, dans la Bourse des garçons les bottes de l'éducateur disparurent et, personne sur presque deux cents *boursiers* n'avoua, alors on éloigna 20 boursiers qui étaient suspects de ce vol et l'abbé Mauersberger, patron de cette Bourse, approuva ce renvoi.

Réfléchissons seulement... est-ce qu'il n'arrive pas toujours et partout la même chose, est-ce que nous ne nous enchantons pas de la déclamation, des discours emphatiques, des personnes qui agissent tout à fait contrairement. Jésus-Christ agissait comme Il enseignait. En Pologne le proverbe dit: „Ne fais pas comme le prêtre fait, seulement fais, comme le prêtre enseigne”. Et pourquoi agit-on ainsi?

Dans ma Bourse, il arriva un incident pareil: quelques marcks disparurent. La somme n'était pas grande, mais, Mlle Wilczyńska dit catégoriquement que, si personne n'avouait, toutes les boursières au nombre de 36 seraient renvoyées. Rien d'étonnant, le prêtre Trepkowski était son convive personnel et elle agissait sans doute sous son influence. Je réfléchissais à mes fillettes et mon cœur découvrit la coupable. Et pourquoi? Et de quelle façon? Je veux le dire.

Je savais, que le jour de la Vigile de Noël, toutes mes fillettes recevraient un assez grand paquet de douceur, je leur avait dit ainsi: pour ce jour de Fête invitez ici vos familles, que nous puissions nous amuser ensemble et chacune de vous réglera ses convives avec ses douceurs. Le projet plut; mères, tantes, frères soeurs se rassemblèrent il y avait beaucoup de gaieté et moi je restais avec eux et j'observais attentivement mon entourage. J'aperçus alors qu'une de mes fillettes qui, avait des frères et soeurs, une mère pauvre et un père à la guerre, n'avait rien offert de son paquet, car elle avait tout mangé seule auparavant, malgré que la nourriture de la Bourse était en abondance. Je la reprimandai immédiatement en présence de tous pour ce manque de cœur et, le jour critique où mes boursières s'affligeaient à la pensée qu'elles seraient renvoyées, alors le fait de Noël me revint à l'esprit et, je me mis à l'interroger la pire, selon moi, cette fillette. Elle protesta longtemps, elle jura et pleura mais, enfin, elle avoua et elle montra où elle avait caché cet argent.

Un cri de joie retentit dans la salle et la coupable lançait des regards si furieux que les fillettes avaient peur de dormir avec elle. Je les tranquillisai en prenant la mauvaise fille dans mon lit.

L'enfant, qui n'est pas bon pour ses frères et soeurs ne peut être bon pour la société. Il ne faut pas seulement aimer l'enfant, il faut lui apprendre à aimer les autres. L'abbé Trepkowski ordonna, malgré moi, de chasser cette fillette. Naturellement, car qu'est-ce qu'un déclamateur de l'église pourrait faire? J'étais toute révoltée car si l'inspecteur Babicki m'avait amoné une fillette protégée par lui et m'avait aventie qu'elle volait quelquefois et savait avec quel résultat je travaillais sur elle, il n'avait pas le droit de soutenir l'avis d'un déclamateur de l'église. Après nous avons fait une quête pour une Messe à l'intention à cette fillette et nous avons apporté l'argent à l'abbé Trepkowski. Le Déclamateur de l'église prit l'argent, fixa l'heure de la Messe, mais, quand nous sommes venues pour cette office, nous avons appris que dans le livre d'église notre Messe n'était pas inscrite ni dite. Mais moi, en défendant la chassée, je me suis exposée au mécontentement de M<sup>lle</sup> Wilczyńska.

## L'abbé Trepkowski.

Le 15 juin 1917 vint à la Bourse son patron l'abbé Trepkowski. Nous nous sommes assises avec M<sup>lle</sup> Wilczyńska dans un cabinet en face l'une de l'autre à table et l'abbé Trepkowski avec nous près du 3-me côté de la table. M<sup>lle</sup> Wilczyńska a ainsi commencé la conversation en s'adressant à l'abbé: „Madame l'éducatrice a un singulier office envers la Mère Divine”. — L'abbé Trepkowski répond: „Ah, ce n'est pas naturel, ce n'est pas naturel”, en hochant la tête, tantôt du côté de M<sup>lle</sup> W. tantôt du mien. M<sup>lle</sup> Wilczyńska dit: „Madame l'éducatrice soutient qu'une courte prière peut la tranquilliser davantage que du brom”. — „Ah, ce n'est pas naturel, ce n'est pas naturel” (avec les mêmes hochements de tête). — „Madame l'éducatrice éclata une fois en courroux”. — „Ah, ce n'est pas naturel, ce n'est pas naturel.” — Ici, je pris la parole, en disant: vous dites, Madame, des choses pareilles, vous savez donc que je vous estime beaucoup... L'abbé Trepkowski m'interrompt: „Ah, ce n'est pas naturel, ce n'est pas na-

turel". Mais, continuai-je, pendant un an une seule fois j'étais en courroux. — „Ah, ce n'est pas naturel, ce n'est pas naturel", (toujours avec les mêmes hochements de tête), puis il ajoute : „Avez-vous lu, dame respectable, dans la vie des saints, qu'un saint se fâchât ne fût qu'une fois dans la vie" ?

Je ne me considérais pas comme une sainte, d'ailleurs les saints étaient des gens simples, souvent même ayant des défauts bien communs, et j'ai répondu de la même façon que l'abbé Trepkowski, en filtrant par les dents : „Le doux Jésus-Christ, non seulement qu'Il se mit en courroux, mais Il saisit la corde à l'église de Jérusalem". — Ah, c'était du courroux seulement en apparence, car Jésus-Christ comme Dieu ne pouvait se fâcher, vous compren... e... z cela, madame". Vous avez dit, à M-lle Wilczyńska, que vous avez écrit quelque chose au cardinal Kakowski et moi, je me suis assuré que ce n'était pas vrai".

Attribuer l'hypocrisie à Jésus-Christ et à moi le mensonge m'a bouleversée ; je me mis debout et l'abbé Trepkowski en s'adressant à moi : „Permettez, madame, que je vous pose une question". — „Je ne serai pas à la Bourse et je ne répondrai pas aux questions, j'ai répondu fièrement". — „Ah, c'est bien, on lutte pour vous, on croise le fer tellement on veut l'avoir à la Bourse et vous dites que vous ne serez pas ici ; c'est bien, j'avertirai tout de suite les fillettes".

Je voulus prouver à l'abbé Trepkowski qu'on ne peut pas m'attribuer le mensonge, alors j'ai écrit, en quelques exemplaires, notre conversation du 15 juin et je l'ai envoyée au Conseil Général de Protection, au Directeur, à l'Inspecteur et au Docteur des Bourses, ensuite j'ai écrit une plainte contre l'abbé Trepkowski, en mentionnant l'empoisonnement par le cardinal Kakowski et les fillettes mortes aux poitrines bleues. J'ai envoyé la plainte au prince Sapięcha, protecteur en chef des Etablissements pareils à Varsovie et, j'ai collé les copies sur 4 églises en appelant même la milice pour qu'elle lise.

## A m i e.

Ces jours-ci, M-lle Josephine Gażyńska fille d'une connaissance de maman, insistait que, pour gagner plus sûrement la cause, il fallait se procurer le certificat du médecin. Je ne voulais pas écouter cela, mais, lorsque maman la soutenait, je consentis. M-lle Gażyńska m'a amenée à, un inconnu pour moi,



Amelin à Mokotów, aux environs de Varsovie. Quand nous nous sommes assises dans la salle d'attente, deux simples bonnes en tabliers blancs entrèrent et demandèrent qui de nous était malade. M-lle Gażyńska m'indiqua.

Après une très longue attente le docteur Radziwiłłowicz entra. Selon le conseil de M-lle Gażyńska, je lui ai raconté de mon manuscrit, de l'enfer de l'abbé Sękowski le jour du 18 juillet 1915. Le docteur Radziwiłłowicz écoutait négligemment, enfin il dit: „Toi, enfant, tu n'as ni vu, ni entendu ce prêtre, pas un prêtre ne pourrait dire des bêtises pareilles, ôte, enfant, le corsage que je t'osculte et reste une quinzaine de jours ici, alors, tu guériras”. Je lui répondis là-dessus d'une voix tranquille: „Monsieur le docteur est sage, mais Dieu est plus sage”. — „Et, que peut faire Dieu ici? me riposta-t-il”? Dieu peut émouvoir la conscience de l'abbé Sękowski et il avouera et, cela disant, je mets l'argent sur la table, comme honoraire, et je sors. Je suis sortie dans le jardinet qui entourait la salle d'attente et M-lle Gażyńska court vite après moi en disant: „Attendez-moi, je dois parler avec le docteur de mes propres affaires, ne vous éloignez pas d'ici”. — Bien, lui ai-je répondu. — „Seulement, restez ici, n'allez pas plus loin”, me répéta encore une fois M-lle Gażyńska, avec insistance. Bien, mais à peine eut-elle disparu derrière la porte, que Dieu me dit: „Sors immédiatement”. D'un pas lent je passai parmi les broussailles, je m'approchai d'une porte de fer que l'huissier m'a ouverte tout de suite.

On pourra facilement s'imaginer, de quels pas je retournai à Varsovie et avec quel sentiment j'entraî tout droit chez maman. Et maman, en me voyant, a gémi d'émotion, car la crainte et une peur affreuse l'ont saisie. Et c'est alors, qu'après mon retour, j'ai appris que Mesdames Gażyńskie avaient persuadé maman, que je devais être à la campagne, que le Conseil Général de Protection payerait pour moi, que maman dans ce cas demenagerait chez elles et qu'on vendrait le mobilier pour l'entretient de maman.

Sous notre toit il y avait tout le bien du frère aîné, de ma mère, de ma sœur, le mien, sans parler de l'autre frère, qui en se sauvant de la Russie avait dû laisser tout. Ce qui signifie que si ce n'était pas Dieu, qui m'a ordonné de sortir immédiatement, toute la famille n'aurait trouvé ni pot, ni cuiller et au surplus, la maman chez des étrangers et moi dans une maison de fous.

Il est possible que quelqu'un ait influencé M-lle Gażyńska à un traitement pareil, mais elle aurait dû se souvenir comment je l'avais traitée, moi. Il y a 20 ans cette M-lle Gażyńska avait

la folie persécutrice et poussait des cris affreux. Le docteur Radziwiłłowicz la soignait. Moi, voulant tourner son esprit vers la religion, je lui envoyais presque chaque jour des cartes postales avec la reproduction de quelque tableau connu de la vie de Jésus-Christ ou de la Sainte Vierge; à la fin j'ai payé une Messe votive pour jouer et chanter et j'ordonnai de chanter l'hymne du poète polonais Kochanowski:

„Celui qui invoque la protection du Seigneur”...

Et le miracle arriva, car au moment, où on commençait dans sa paroisse l'office pour elle, elle avait eu une formidable crise de cri, puis elle se calma et, depuis ce moment la folie cessa, comme, si quelqu'un lui ôtait avec la main. La folie ne revint plus, elle travaille comme institutrice.

Pourquoi a-t-elle oublié ce fait, pourquoi m'a-t-elle payé par une cabale?

## Les rédacteur Gołębiowski.

A la Bourse vint, accompagné du directeur des Bourses, le docteur Stanislas Orłowski, (hélas, mort déjà) qui me dit que le Conseil Général de Protection avait lui ordonné de voir l'état de ma santé. Je ne lui ménageais pas de réponses, il parla longtemps, m'osculta et enfin dit: „Je vous avouerai franchement que le C. G. de P. veut vous soigner à ses frais, mais je trouve que vous n'avez besoin d'aucun remède, vous vous portez tout à fait bien, vous êtes, peut être, un peu enervée”.

Mais j'ai de quoi être énervée, repliquai-je! — „Oh, oui, votre situation est difficile, vous avez un ennemi terrible; pour vous éloigner de la Bourse ils trouveront toujours un moyen”.

Je suis allée demander conseil chez le rédacteur Gołębiowski. Celui-ci m'a dit ainsi: „Nous ne sommes pas encore chez nous, ce n'est pas le temps pour la lutte”.

Je lui ai répondu là-dessus: et qu'avez-vous fait, n'avez-vous pas écrit dans votre journal „Dwa Grosze” des longues robes et des mains blanches de certains prêtres, et que la pauvre mais libre Pologne s'efforcera de leur donner un billet gratis pour qu'ils quittent notre pays? — Le rédacteur Gołębiowski secoua la tête et répondit: — „Oui c'est vrai, mais c'était encore trop tôt”.

Après un discours pareil j'ai révoqué ma plainte, j'ai quitté

la Bourse et le vénérable président de C. G. de P. M. Wierniewicz prononça en me disant adieu : „Si vous ne trouvez pas de place, je penserai à votre mère et à vous”.

Bientôt, après avoir pris une locataire dans notre logement, je décidai de partir avec maman à la campagne chez nos cousins et j'ai prié le rédacteur Gołębiowski de me rendre mes mémoires. Celui-ci en montrant du doigt le bureau, dit : „Ici, dans le bureau du rédacteur, ils sont plus en sûreté; qu'ils attendent ici la Pologne libre”.

Je les y ai laissés, mais je ne les ai plus revus; le rédacteur mourut subitement; (il tomba malade, comme la directrice de la cuisine à la Bourse, d'un étrange mal de tête, après avoir pris un verre de thé dans la rédaction); le bureau où étaient mes mémoires avait été ouvert sans clés (lesquelles étaient chez la femme du rédacteur) et mes mémoires furent volés.

J'ai douloureusement senti sa mort et je regrettais aussi les mémoires. Là, étaient décrits non seulement tous les moments de cette persécution pendant deux ans, mais aussi étaient écrits les moments d'extase et d'élévation de mon âme.

Je me rappelle, par exemple, comme une fois, en écrivant près du balcon ouvert, j'ai commencé à tracer comme une sorte de prière à Dieu en disant : Mon Dieu, donne-moi un signe dans le ciel que Tu me bénis. J'ai posé la plume et je me suis mise à regarder fixement le ciel et voilà, que sur le ciel serein et éclairé de soleil, parut un superbe arc-en-ciel, dont le bout était tourné vers notre maison. Après avoir partagé ma joie avec maman, j'ai pris la plume, j'ai remercié Dieu et puis j'écrivis : C'est pour moi, et pour ma Patrie, quoi? et, de nouveau, j'ai reposé la plume et je regardais le ciel et voilà qu'un autre arc-en-ciel a enchanté notre vu. De nouveau, j'ai pris la plume pour remercier Le Tout Puissant.

Rédacteur Gołębiowski, que Le Seigneur t'éclaire dans l'autre monde de l'arc-en-ciel de Sa grâce!

## Le Chapelet.

La vie humaine est un fil sur lequel on met ses actions comme des perles en formant de cette façon un chapelet.

Une certaine fraction du clergé en lisant le petit livret intitulé „La Carte de ma vie” regardera ces grains mis par eux et, j'en suis sûre que l'on dira : ce n'est pas tout.



Sans doute, ce n'est pas tout, mes mémoires perdus et plus d'un moment est passé en oubli, mais, tout de même, je me rappelle encore de quelques grains.

*Grain Z.* Le logement vide qui se trouvait à gauche avait été loué car j'ai entendu qu'on plantait fortement des clous dans le mur. Une nuit, je me reveille sentant un sifflement dans les oreilles et, dans la chambre, je sens une odeur quelconque. J'ouvre immédiatement le balcon et le lendemain la concierge nommée „Mađra” me dit qu'il était venu un prêtre avec un monsieur et qu'ils avaient loué ce logement, mais qu'il n'y a rien là-bas, un coffre seulement et que personne n'habite. En vérité on avait loué pour un cinéma, mais une seule fois il y eut une représentation et pour quelques garçons; ce fut tout, quelquefois seulement quelqu'un y venait mais que de trous ils ont fait dans les murailles! s'écria Mađra, en finissant son discours.

J'ai compris tout. Là-bas, il y avait aussi l'installation du gaz, alors, faisant des trous dans le mur: ils pouvaient facilement le laisser pénétrer dans la chambre où je dormais. De nouveau, j'ai dit cela au rédacteur Gołębiowski et le cinéma déménagea et ce logement fut occupé par la concierge Mađra, renvoyée par l'administrateur de la maison.

*Grain X.* De notre poêle, tout fermé qu'il se trouvait dans la chambre, sortait du feu; j'ai appelé un milicien pour qu'il donnât un ordre convenable. En ce même temps, étant assise au balcon, j'ai demandé à Dieu est-ce que les prêtres pouvaient mettre le feu? Alors j'ai aperçu comme une touffe de fumée se glissant de la cheminée d'un courant sur le mur, entre les fenêtres des voisines, puis après avoir atteint la rue sous l'angle, elle se dirigea vers l'église de St. Alexandre. En même temps Dieu m'a répondu: „Ils peuvent brûler l'Etablissement et l'église mais toi, ils ne te brûleront pas”.

*Grain W.* Etant dans la Bourse, j'allais tous les jours à 8 heures du matin chez maman par la rue Mokotowska. En hiver comme les matinées étaient sombres et les rues pendant la guerre désertes, il se trouvait toujours dans cette rue ce prêtre dont le visage n'était pas polonais et qui nous avait reconduites jusqu'à la cathédrale pour les retraites. Je devais passer à côté de lui. Mais un jour Dieu m'a ordonné en l'approchant de descendre d'un mouvement brusque au milieu de la rue ce que je fis. Mais je l'ai regardé attentivement et j'aperçus qu'il avait un manteau sur les épaules et qu'il en tenait un autre dans la main. Depuis ce temps je faisais un détour. J'allais par les Allées de Jérusalem et la rue Bracka. Ces rues étaient plus fréquentées.

*Grains plus grands.* Des chapelets ont aussi des grains plus grands. Les grains plus grands de mon Chapelet ce sont leurs actions commises à la campagne et alors qui démoralisaient les petits c. à. d. les paysans.

A peine suis-je entrée à l'école que le curé du village voisin fut subitement déplacé ; il partit et alors s'emmena un digne redacteur de Włocławek l'abbé Kopczyński qui entra dans la Surveillance de l'Ecole. L'école avait trois tuteurs : Pałaszyński, Bolewicki et Michalak. Deux semaines après l'arrivée de l'abbé Kopczyński, mon propriétaire et en même temps le tuteur de l'école me dit : „Vous ne ferez rien ici, car le prêtre dit du mal de vous”. Tous trois étaient contre moi, tout le village pour moi. On peut se figurer ce qui se passait ! Un an après on m'a donné mon changement à la Sibérie Polonaise, comme mes collègues ont nommé cet endroit. Ma plainte contre cette injustice fut portée au Pouvoir le plus Haut et j'aurais pu rester, mais...

J'entre chez le maire du village, où les fermiers étaient rassemblés et je leur dis : „Je pourrais être encore avec vous, même je ferais venir un métier à tisser et je vous apprendrais à tisser, car j'ai appris exprès pour vous à Varsovie, mais je mets une condition c'est que lorsque je serai mécontente de quelque chose je vous le dirai en face et vous aussi, au lieu de courir à la Surveillance de l'Ecole pour vous plaindre dites-moi d'abord en face votre mécontentement. Bien, bien, s'écrièrent les paysans. Pałaszyński se taisait, alors Joseph Grzegorzewski lui demanda : „compère, est-ce que cela ne sera pas bien” ? — „Je ne peux pas promettre, répartit Pałaszyński, car j'ai quelque chose de si mystérieux avec la Surveillance de l'Ecole, que je ne peux pas le dire clairement”.

Je savais ce qu'était ce mystère avec l'abbé Kopczyński et, malgré la bienveillance de mon Plus Haut Pouvoir, je ne retournai plus à la campagne.

La Pologne était alors libre mais elle n'était pas encore Elle-même.

Il y a quelques années, j'ai reçu une lettre d'un des fermiers qui s'étonnait pourquoi je ne reprenais pas, avec l'aide du juge, le seigle d'une morga de terre, semé par moi et lequel le tuteur Michalak s'était injustement approprié. L'abbé Kopczyński m'occasionnait même des pertes matérielles, mais c'est un prêtre, alors il en a le droit.

## Ma vie à l'école à la campagne.

L'école, que je reçus à la campagne, comprenait une grande pièce à 3 fenêtres, une toute petite chambrette et une cuisine aussi très petite. Le propriétaire Bolewicki qui avait cédé sa chaumière pour l'école finissait de bâtir la nouvelle demeure et pendant un mois entier sa femme et ses enfants occupèrent la cuisine. A peine, le rédacteur Kopeczyński fut-il entré dans la Surveillance que Dieu m'a montré dans un rêve un démon prenant tantôt la forme de Bolewicki, tantôt de Pałaszyński. J'ai raconté ce rêve à Bolewicki que le Satan qui avait tantôt la figure de Pałaszyński tantôt d'un autre sursautait vers moi, moi je tenais la main tendue et je faisais devant lui le signe de croix, enfin il dit: „Il faut que je te touche, ne fusse que le petit doigt et il m'a touchée, cela m'a fait une grande douleur, mais je n'ai pas reculé ma main qui bénissait et alors un esprit protecteur, étant derrière moi, tendit sa main et prit toute la mienne dans la sienne et la fit inabordable; le diable s'en alla.

Bolewicki a répété mes paroles à Pałaszyński. Et ce rêve s'accomplit, car ils ont joué ce rôle, mais moi j'étais toujours bienveillante pour eux, j'étais sans colère ni amertume.

Bolewicki après avoir déménagé m'a fait dans le plafond un trou béant, de sorte que je pouvais regarder les étoiles et que les voleurs pouvaient très facilement pénétrer chez moi par ce trou. La fermeture du côté de la cour était tellement provisoire que Bolewicki qui avait ses effets au grenier entraît autant qu'il voulait et quand il voulait. Je le priais gentiment de réparer le plafond, ne fusse que pour l'hiver où il ferait très froid, il n'a pas réparé. Je priais la Surveillance de l'École, rien n'a aidé. Durant tout mon séjour, ce trou dans le plafond resta. Mais ce ne fut pas tout, car, par dessus le marché, pour m'avoir entièrement entre leurs mains, Bolewicki a scié l'anneau servant à mettre le crochet de ma porte d'entrée qui donnait sur le chemin, de sorte que de l'extérieur, ainsi que d'intérieur chacun pouvait entrer à chaque moment. Je ne lui fis pas de reproches et je n'étais pas chagrinée, car je savais que Dieu me gardait et que sans sa volonté un cheveu ne me tomberait pas de la tête.

Une nuit d'hiver Dieu me reveilla et m'ordonna de m'habiller vite, sans bruit, sans lumière et de sortir sur le chemin. Je m'habille à tâtons et voilà que j'entends que quelqu'un remuait près de l'ouverture dans le plafond. Je suis sortie et j'ai



appelé le gardien du village. Nous avons constaté que les chiens de Bolewicki étaient emmenés quelque part et lui même, soi-disant, passait la nuit dans un village lointain. Je ne voulais pas faire d'alarme, mais j'ai dit à Bolewicki que Dieu me reveillerait toujours à temps et en vérité plus d'une fois Dieu m'a avertie.

Bientôt après l'arrivée de l'abbé Kopeczyński, Pałaszyński organisa une révolte contre moi. Il s'agissait de paillassons. Mon école se trouvait à Kujawy, où la terre est noire et grasse, propre à cultiver la betterave et alors, lorsque les boues automnales arrivèrent, les pièces, qui n'avaient pas de planchers et étaient seulement en terre battue, avaient l'air d'une sale étable. Je dis aux enfants d'apporter des nattes en paille et un peu de filasse et que je leur apprendrais à faire des paillassons pour essuyer les pieds. En réponse, Pałaszyński appela les fermiers à l'école et me déclara que je n'avais pas le droit d'apprendre aux enfants autre chose qu'à lire, écrire et calculer. Ce qui concerne le religion c'était le prêtre qui leur apprendrait avant la confession et de l'histoire, des sciences naturelles et ainsi que d'autres travaux quelconques les enfants n'en ont pas besoin. Je lui expliquai, que les enfants malgré qu'ils étaient endurcis, étaient assis chaque jour quelques heures dans l'humidité et la boue qu'alors ils pouvaient prendre des rhumatismes qui, moi, ne me menacent pas car, du matin jusqu'au soir, je porte de hauts caoutchous. J'ignore quelle fin aurait pris cette aventure si le meunier Grzegorzewski n'avait pas conseillé de m'apporter un chariot de sable et quelques garçons plus sages ayant fait quelques paillassons, je pus maintenir la propreté.

En outre, Grzegorzewski déclara que si Pałaszyński ne comprenait pas que mes réclamations étaient justes et qu'il veuille me faire quitter l'école, alors Grzegorzewski m'engagerait chez lui pour ses propres enfants en me donnant les mêmes gages; il pouvait faire cela facilement, car il avait une chambre libre avec un plancher de bois et un poêle en faïence. Cette menace de Grzegorzewski et son attitude protectrice firent que l'on ne parlait plus de m'éloigner de l'école, mais alors la Surveillance de l'École tachait de me faire des misères d'une autre façon. Elle ne me donnait pas de chauffage de sorte que souvent je n'avais pas de quoi faire cuire ma nourriture; elle retenait tous les programmes et les instructions de l'inspecteur afin que je puisse m'exposer aux mécontentements de mon pouvoir scolaire, et, ce qui était le pis, qu'on m'ordonnait d'aller moi-même

chercher mon argent à la Surveillance de l'École qui se trouvait dans le village Krzywosądz, éloigné de 5 kilomètres.

Ce n'était pas agréable d'aller par les champs quand il gélait, ou quand il y avait de la boue. Je me rappelle qu'une fois en revenant, je me suis arrêtée sous une croix, au milieu de mon chemin, toute transie de crainte, car des nuages noirs menaçant annonçaient un orage et je ne voyais aucune chaumière, aucun abri aux environs. J'ai commencé à prier, puis j'ai étendu la main et je bénissais les nuages en priant qu'ils s'arrêtent jusqu'au moment où je serais de retour au village. Les nuages retirèrent leurs eaux qui tombèrent à torrent, quand j'entrai dans mon logement.

Une autre fois, je craignais d'aller seule chercher mon argent, je priai alors un pauvre fermier Guzik de m'accompagner moyennant un paiement. Chemin faisant il m'avoua que lui et Grzegorzewski chassaient souvent des vagabonds qui en grand nombre se dirigeaient vers mon école et pour vrai dire vers moi.

Un certain jour Dieu m'ordonna de sortir de l'école pour quelques jours, mais, d'en sortir la nuit, sans que personne ne me vit. Où aller pensai-je, plutôt à Varsovie... alors. Je suis sortie seule, juste à minuit, il faisait si sombre que je voyais à peine les rails du chemin de fer à voie étroite qui menait vers la station du chemin de fer à Nieszawa, éloignée de l'école d'une douzaine de kilomètres. Je suis partie, mais comment revenir? Le chemin de fer à voie étroite m'avait amenée le soir jusqu'à la halte de Bodzanów, mais comment faire les quelques kilomètres qui la sépare de l'école? Dieu m'a dit: „Va plus loin jusqu'à la halte „Dobre”, là, tu passeras la nuit chez l'institutrice de l'école. Alors je me suis arrêtée chez elle, mais, la nuit Dieu me reveilla et m'ordonna d'aller à mon école pendant qu'il faisait sombre, avant que personne puisse me reconnaître. Je m'habille à tâtons, je sors après avoir mis un fichu noir sur la tête et le paquet contenant mon chapeau sur le dos. Ainsi déguisée, je vais et, à 20 pas de la maison où je dormais, je vis un homme debout habillé dans un paltot noir et qui attendait quelqu'un. J'ai passé à côté de lui voûtée, comme une vieille, d'un pas lent; quand je me suis trouvée loin de lui dans les champs et, lorsque l'aurore parut, j'ai respiré. J'entrai dans le village et voilà qu'à ma vue les enfants sortirent de leurs chaumières et coururent vers moi en criant à tue-tête: „Notre madame, notre madame est vivante! vivante!... notre madame est vivante!” Et pourquoi devrais-je ne pas vivre? leur deman-

dai-je? — Car Pałaszyński a publié que vous êtes ou pendue ou noyée.

Naturellement, j'aurais été noyée ou pendue, si j'étais descendue à la station habituelle; alors j'ai pensé en moi-même et j'ai répondu aux enfants que „l'homme propose et Dieu dispose”.

Bolewicki m'a demandé si j'avais des cartes. Je lui répondis que non et lui demandai pourquoi. — Car vous devinez les pensées des hommes.

Je ne me mêlais pas aux affaires des fermiers, je gardais seulement les enfants pour qu'ils s'aimassent et qu'ils s'entraîdissent dans les leçons, qu'ils ne se volent pas leurs fruits et qu'ils s'amuseent ensemble. Une seule fois seulement j'ai imposé mon conseil. Un certain dimanche les enfants accourent chez moi et me disent qu'un fermier est ensanglanté beaucoup par un autre. J'accours chez lui, je lave sa tête blessée en quelques endroits, je la panse en promettant de changer le pansement le lendemain. Le lendemain matin j'arrive et le blessé attelle ses chevaux pour aller chez le juge porter plainte contre son voisin. Quoi! je m'exclame, la Pologne existe seulement depuis quelques mois et déjà elle doit s'occuper de vos querelles. De cette façon il n'y aura de paix entre vous. Je l'ai persuadé, il a dételé ses chevaux et moi après avoir fait la quête près de lui, du coupable et des autres fermiers en y ajoutant moi-même aussi de l'argent, je portai cette quête en compagnie des enfants à l'honorable curé de notre paroisse l'abbé Hofman en le priant de dire la messe à l'intention de l'accord dans le village. Et quand j'eus pris des fleurs de chaque chaumière et je les plantai autour de la croix du village il semblait que ces fleurs et la prière commune avaient contribué à engager le village à la paix et à la vie commune, tranquille et religieuse. Et la paix dura jusqu'à la fin de mon séjour à la campagne.

Quand l'année scolaire touchait à son terme, la Surveillance me remit mon changement et, oh, miracle! le même Bolewicki, en personne, me proposa de rassembler les signatures de tous les fermiers en disant que tout le village voulait m'avoir encore et il signa le premier; tous signèrent excepté Pałaszyński et Michalak. Je remis ces signatures au Belveder chez le Généralissime de ces temps le Maréchal Piłsudski. Je garantis que si j'avais demeuré chez Pałaszyński ou chez Michalak ils seraient devenus mes partisans.



## L'éducation.

Mon village n'avait jamais vu la crèche de Bethléem, alors j'ai voulu la leur arranger. J'ai acheté de petites poupées, j'ai cousu des vêtements, j'ai fait venir des décorations et le premier jour de Noël, j'ai fait une vraie crèche. J'eus seulement le souci du roi Hérode, que le diable devait emporter dans l'enfer, comme cela se passe dans toutes les crèches. Je n'aime voir le malheur de personne, fusse de qui que ce soit, même un monstre comme Hérode. Je conçus une autre idée. Le roi Hérode sera l'empereur allemand Guillaume II, cause des malheurs et des larmes de millions de gens, mais, au moment où le diable devait le prendre, Guillaume s'écria: „C'est l'éducation qui est fautive si je suis tel"! Dieu a suspendu sa mort en disant: „Vis alors (encore) et corrige-toi": A la fin de ma crèche tous se trouvèrent à Bethléem devant la crèche. Devant Jésus-Christ nouveau — né étaient agenouillés Guillaume II, les rois d'Orient, les pères et le peuple Polonais. Le moment était sublime lorsque tous les paysans vieux et jeunes ainsi que les enfants et moi avons chanté la joyeuse cantique que Jésus-Christ est né.

Mon coeur eut pitié de Guillaume dégénéré et voulut son repentir et non sa perte et cela se passait le deuxième mois après la libération de notre Patrie des Allemands.

Je ressentis une grande impression lorsque, le 26 octobre 1928, j'ai lu dans le journal „Goniec Polski" les confidences de la mère de Guillaume II, publiées à Londres et écrites immédiatement après son avènement. „Il n'a ni scrupules, ni conscience, il s'agite à gauche et à droite en offensant tout le monde. Guillaume est, pour ainsi dire, aveugle, c'est un égoïste. Je me représente, moi-même, comme une vieille poule qui a élevé un canard au lieu d'un coq. Le pire est que probablement, nous tous, nous serons obligés de payer son manque d'expérience et son manque de sagesse".

La mère de Guillaume avoue qu'elle est une poule qui a élevé un canard, au lieu d'un coq. Ensuite elle appelle son fils aveugle, mais est-ce que ce nom ne lui convient pas mieux? Est-ce qu'elle n'était pas aveugle, a-t-elle vu dans le petit Guillaume les germes du mal, sur lesquels elle devait travailler? Elle avait donné naissance à un sol couvert de ronces et elle pensait que c'était du seigle superbe qui croissait ou des dattes. Elle n'a pas élevé son fils, elle n'a pas souffert à cause de ses détours

innés d'égoïsme et d'hacatisme, elle ne comprend même pas ce que c'est qu'une mère.

Les poètes appellent mère notre terre qui produit des fruits et elle peut porter ce nom, car le cadavre enterré bien profondément dans la terre sera transformé après des années en des suc nutritifs. La terre non seulement donne naissance, mais encore transforme dans son sein tout le mal. Si la femme met au monde un méchant enfant et ne sait pas le changer, l'élever, elle n'est pas digne du nom de „Mère” mais c'est une femelle. Femelle était la mère de Guillaume.

L'éducation des enfants c'est la tâche la plus belle qui existe sur tout le globe terrestre.

Il me vint à l'esprit un fait avec le docteur Kornitowicz. Lorsque ma mère l'a amené chez moi au moment de mon agonie, occasionnée par l'amour, mon âme était affligée non seulement de ma propre douleur, mais d'une autre. En l'apercevant, je lui ai dit: „Tu es venu pour regarder comment l'homme meurt, tu as besoin de cela pour l'expérience, alors regarde, seulement ne me touche pas, puis je lui ai dit qu'il m'était pénible que les étudiants polonais se soient joints à la grève des étudiants russes, car enfin la situation des Polonais n'est pas semblable à la leur et que par conséquent les persécutions chez nous seront pires. Le docteur Kornitowicz m'a répondu. Je suis du même avis, j'ai un fils à Petrograd mais lui ne fait pas la grève Et d'où savez-vous cela? je lui demande. — „Car mon fils est mon fils” m'a-t-il répondu avec force, en mettant la main sur son coeur.

Un tel père pouvait m'inspirer la confiance et alors, sous son influence, ma maladie s'anéantit.

Peu de pères peuvent mettre la main sur leur coeur et dire les mots du docteur Kornitowicz: „Mon fils est mon fils”.

Lorsque mon coeur polonais a trouvé la défense pour l'obsédé Guillaume II, sa mère, éducatrice responsable ne voit pas la faute en elle et accuse son fils.

Femme, Allemande! tu n'es pas une poule innocente, ne fais pas tort à cette brave créature, tu es femelle humaine donnant naissance à un monstre humain. Je ne sais pas si cette femelle humaine vit encore, mais le fruit de sa conception, l'empereur Guillaume II, est vivant. S'il lit la description de ma crèche, qu'il se mette à genoux et qu'il devienne homme meilleur, car Jésus-Christ peut naître aussi dans son coeur.

## La terminaison du Chapelet.

Il y a dans le chapelet un plus gros grain sur lequel on dit le Crédo. Ce grand grain est la révolte de ma propre famille contre moi.

Quand j'ai quitté la Bourse et au retour le pensionnat était fermé alors vint chez nous la femme de mon neveu et nous invita maman et moi pour aller à la campagne pendant le temps de la guerre ; elle pria maman d'avoir l'oeil sur ses deux petites filles et moi de faire la ménagère. J'avais là 13 personnes de services avec leurs enfants et je maintenais tout dans la plus grande harmonie. Je me levais la première, j'avais soin du bien de la maison et de celui des domestiques et littéralement personne n'était mécontent de moi et la cousine, propriétaire de ce bien „Pocierzyn” avait pour moi une grande estime, et puisque maman avait les commodités dues à son âge, un an entier passa comme un jour. Au bout de cette même année, les Allemands occupèrent l'Ukraine, alors ma soeur cadette revint et prit maman à Varsovie et, moi, je pris une école à la campagne. Après un an de séjour à l'école, lorsque j'ai porté plainte contre la Surveillance de l'Ecole à cause de mon changement, la même cousine arriva chez moi et me pria de commencer à apprendre à son fils, Charles âgé de 16 ans, et, dans ce cas, venir habiter chez elle et d'attendre chez elle la réponse du ministère. Le conseil me plut, car, après avoir reçu la réponse, je serais retournée à l'école et le jeune Charles pouvait venir tous les jours chez moi pour sa leçon. La cousine m'installa chez elle avec tout mon bien.

Cependant, le vicaire voulait que je prenne l'école offerte par les prêtres et il commença à révolter contre moi cette cousine. Lorsqu'elle me racontait que le prêtre la révoltait contre moi, je n'y faisais pas attention, car malgré, qu'elle était connue par son caractère excentrique et peu équilibré, je savais l'avoir satisfaite durant une année entière ; elle me connaissait et son fils m'estimait beaucoup.

Hélas, la révolte croissait, sa taquinerie envers moi augmentait et moi, d'indignation, je pris la fièvre et je cessai de manger. Alors la cousine me dit : „Ici, on ne peut pas être malade, je t'emmènerai à l'hôpital”. Je lui répondis : „Tu as donc mon seigle de la morgue que j'avais à l'école, tu as un chariot de ma paille, tu as des pommes de terre de toute la morgue, tu as ma chèvre laitière donne-moi alors de l'argent que je puisse



partir à Varsovie. Elle avait de l'argent, mais elle ne voulait pas m'en donner. Alors j'ai vendu du linge au village et par la gélée je partis jusqu'au chemin de fer à Nieszawa, et non jusqu'à la halte du chemin de fer, à voie étroite qui était éloignée des 2 kilomètres, mais qui bien souvent ne s'arrêtait pas.

Le lendemain je sortis et je m'éloignai non loin de la maison, lorsque la voix intérieur me dit : „Retourne tout de suite”. Je retourne, et de l'office sort l'innocent Jean, paysan jeune, bien portant, fort, mais qui avait souvent des convulsions; il vivait d'aumônes. Je le connaissais bien, car, étant ménagère, plus d'une fois j'avais ordonné qu'on lui donnât à manger. Lorsque cet idiot m'aperçut, il se dirigea dans ma direction; moi, j'accélérai le pas, lui aussi, enfin je m'arrêtai à la porte d'entrée sur un perystyle et je commençai à l'observer. Et lui, il s'arrêta aussi et se mit fiévreusement à dénouer une bande de toile, avec laquelle il avait serré les reins et, en la tenant par les deux bouts, il s'approcha de moi, comme un chat. Je gagnai vite l'anti-chambre et je fermai la porte.

L'idiot Jean ne quittait pas la maison de ma cousine, il me guettait, et moi n'ayant pas de chevaux et le craignant je saisis l'occasion, où tous étaient à dîner, pour sortir furtivement de la maison et, malgré la fièvre, j'allai jusqu'au chemin de fer à Nieszawa.

De m'étrangler avec les mains de l'idiot Jean, puis inviter ce même Jean à aller dans l'autre monde, ce n'était pas une idée bête, et pas difficile à accomplir.

Cela pouvait arriver, mais Dieu ne le voulut pas.

Cette route de plus de 12 kilomètres avec la fièvre et par la gélée ne m'a pas bien réussi. Arrivée à Varsovie, et ayant remis ma plainte au Généralissime Joseph Piłsudski, je vins à la maison pour garder le lit pendant de longues semaines. C'était le 19 décembre.

Qui était fautif de ma maladie, si ce n'était le prêtre qui connaissant le caractère toqué de ma cousine, en avait profiter, pour me taquiner. La voix du cardinal Kakowski atteignit jusqu'à la parenté.

Un épisode émouvant m'arriva alors à Pocieryn avant mon départ. Le meunier Joseph Grzegorzewski, qui connaissait la malveillance de ma cousine, me promit de m'apporter de l'argent pour mon départ à Varsovie. Le jour fixe, avant le soir, il arrive chez moi très bouleversé et me raconte ce qui suit:

„Aujourd’hui j’avais un incident bien fâcheux. „Mon voisin Guzik moulaît son blé, tout à coup arrive un soldat qui demande un cheval et un chariot. Guzik refuse, en disant, que les gens sont occupés, que l’ouvrage est en train, alors qu’il ne peut pas partir. le soldat insiste, l’autre s’obstine, puis une querelle commence. Guzik se sauve dans sa chaumière, le soldat tire sur lui dans la porte de la maison, les petits enfants crient, la vieille mère pleure.

Je saute de mon logement et je persuade le soldat de toute l’inconvenance de son désir, et de sa conduite déplacée, alors il me donne un soufflet”.

Grzegorzewski est un homme d’honneur, incorruptible, rien d’étonnant alors, qu’il court à l’écurie pour atteler des chevaux, et aller chez le juge. Tout à coup il se rappelle, qu’il m’avait promis de l’argent, il retient alors son premier élan de colère, prend l’argent et vient chez moi. Il termina son récit avec ces paroles : „Quand la guerre a commencé, j’étais toujours le premier, quand il s’agissait d’un sacrifice pour la Patrie, j’excitais les autres, car je comptais que, lorsque la Patrie serait ressuscitée, la justice naîtrait. Mais aujourd’hui, je vois, que dans ma vie je ne verrai jamais de justice, malgré que nous avons déjà la Patrie libre. Je lui expliquai, que ni la méchanceté tournée envers moi par la Surveillance de l’Ecole, ni son aventure avec le soldat ne constituaient des fondements pour douter de la justice de l’époque. Je n’avais plus besoin d’argent, car il y avait un moment que j’avais vendu du linge ; j’étais émue de la grandeur de l’âme de cet homme, qui défendait toujours les persécutés, les plus pauvres voisins, qui était pittoyable et généreux pour ses subalternes, et qui savait dompter sa colère légitime pour accourir, et me tendre la main secourable. Lorsque, prenant congé de moi, il s’inclina vers ma main, je l’ai embrassé sur le front et je lui dit : „Frère, tu vivras jusqu’à ce que la justice soit faite”.

Il n’y a pas longtemps j’ai appris qu’il mourut, mais quand, je l’ignore, alors je ne sais pas s’il a vécu jusqu’au coup d’Etat du 13 mai 1926, lorsque cette justice s’ouvrit par force les portes du Belveder, du Parlement et du Sénat, ou si c’est seulement de l’autre monde qu’il regarde ceux qui luttèrent, et qui luttent encore pour cette justice.

## Ma deuxième nouvelle.

Ma soeur faisait tout, ce qu'elle pouvait, pour adoucir ma maladie et tranquilliser mes nerfs, tendus par l'école et Poczern.

Quelques jours après mon arrivée à Varsovie une nouvelle originale naquit dans ma pensée et se plaça si importunément dans ma tête, que je l'écrivis au lit, je me levai, je mis mon fichu sur la tête, pour ne pas prendre froid et je la portai dans la chancellerie du Généralissime de l'Etat le Maréchal Piłsudski. J'ignore ce qui est arrivé d'elle, mais je me rappelle un peu le sujet; son titre, il me semble, c'était „Bethléem”.

„Je suis entrée à l'église, pour voir Bethléem dans la Pologne ressuscitée. Dans la crèche je vis le bébé, représentant non Jésus-Christ, mais la Constitution; au lieu de la Mère de Dieu se trouvait près du berceau la Pologne ressuscitée. Mais quand j'ai attentivement regardé l'enfant, j'aperçus, qu'il avait ses petites mains liées par des fers et cela m'a fait de la peine; je me plaignais dans mon âme, que l'enfant n'eût pas la liberté des mouvements et, ne voulant plus regarder de Bethléem pareille, je voulus sortir de l'église. Alors l'ange qui se tenait au-dessus de la Mère-Patrie secoua ses ailes et, à ce bruit, j'ai tourné la tête. Que vis-je! C'est que l'ange avait la figure du Maréchal Joseph Piłsudski, et qu'à son mouvement d'ailes, comme sur son signal, et son ordre, les fers de l'enfant tombèrent et, la Constitution Polonaise, n'étant plus garrotter par rien, souriait à sa Mère-Patrie et aux citoyens qui l'entouraient”.

Cette nouvelle, écrite il y a 10 ans s'accomplit merveilleusement, car aujourd'hui la Constitution est l'enfant garrotté, et le Maréchal Piłsudski joue le rôle de l'ange qui couvre de ses ailes le nouveau-né et sa Mère-Pologne.

La Vigile arriva, et ma soeur me pria, de me lever et de ne pas garder le lit pendant ces deux jours de Fêtes. Je me suis levée, mais le soir quand je me suis recouchée et bien couverte, j'entendis comme le chant doux des Anges, qui me chantaient une berceuse avec ces paroles :

Dors, Cécile, dors ;  
Rêve, Cécile, rêve ;  
Punis les diables, punis,  
Efface leurs fautes, efface ;  
Prends ta force, prends ;  
La Vérité Divine mesure.



A ce chant je me suis endormie. Je me suis réveillée, comme à l'ordinaire, mais, ce sommeil signifiait la concentration en moi-même, le silence jusqu'au réveil, c'est à dire quand de nouveau je recevrai l'ordre pour parler. Ce moment était venu en 1924, quand j'ai écrit et imprimé le livret intitulé „44”.

Dieu seul m'a suggéré des pensées, Dieu Lui-même m'a ordonné de l'intituler ainsi et, lorsque j'ai demandé, est-ce que c'est „44”, nombre prédit par Mickiewicz, Dieu m'a répondu „Oui”.

# 44

IMPRIMÉ EN 1924.

I.

## Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Quand nous disons : Au nom du Père, nous touchons de la main droite notre front, car le front est le siège de la force créatrice. En disant : „du Fils” nous mettons la main sur notre cœur, qui est le siège de l’amour. Le Saint Esprit, qu’on nomme l’Esprit de Vérité, est apparu sous la forme d’un oiseau blanc. Comme les ailes de l’oiseau l’élèvent au ciel, la vérité élève l’homme jusqu’à Dieu. C’est pour cela qu’en prononçant les paroles : „et du Saint Esprit” nous posons la main sur l’épaule, car c’est là que sont fixées les ailes. Force créatrice, Amour, Vérité-voilà la Sainte Trinité. Le Christ a enseigné que les péchés contre le Fils de Dieu peuvent être pardonnés, mais que ceux, qu’on a commis contre le Saint Esprit, ne seront absous ni dans cette vie, ni dans l’autre, car il faut que la vérité se fasse jour. „Faisons l’homme à notre image, selon notre ressemblance”, a dit le Créateur ; Dieu parle de Lui-même au pluriel, puisqu’Il est Trinité et l’homme, créé à son image, doit être également une trinité. Et cependant c’est un fait que, si la force créatrice de l’humanité atteint son apogée, et l’amour son épanouissement, la vérité dépérit. Le fait est que le mensonge n’est pas placé parmi les péchés cardinaux, c’est à dire mortels.

## II.

### Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

L'Esprit Divin était devenu Parole. C'est par la Parole, et non par la pensée, que le monde fut créé. Si le Verbe était Dieu, Il devait posséder les trois éléments divins: — la Force créatrice, l'Amour et la Vérité. La vérité ne redoute point la lumière. Le Christ n'a jamais désavoué ses paroles. Jésus Christ n'a rien dit, rien fait en secret, car la Vérité ne l'a pas quitté un seul instant, comme Il ne s'en est jamais départi.

Nous célébrons chaque année Pentecôtes en mémoire de la descente du Saint Esprit, de l'Esprit de Vérité. Et cependant y a-t-il bien un homme qui puisse dire de lui-même: „Je ne mens jamais, je n'ai point de secrets?" La clandestinité est le premier pas dans la voie de la perte de la vérité, c'est le chemin qui conduit à l'atrophie des sentiments humains, et aux ténèbres éternelles. Dans le chap. XVII de l'Apocalypse Saint Jean nomme le mystère „Babylone la grande, la mère des impudiques, et des abominations de la terre”.

## III.

### Le Mystère.

C'est aujourd'hui la fête de l'Ascension. J'ai là, devant moi, le Courrier de Varsovie d'hier. On y fait part du décès d'un certain Thadée, chambellan secret de Sa Sainteté. Ce pauvre Thadée n'a donc appris qu'après sa mort, ce que notre Seigneur a dit du Mystère. Je vais le répéter en guise d'avertissement aux autres. (Ev. selon Saint Luc, chap. XII). Avant tout gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y a rien de caché qui *ne doive être* découvert ni de secret qui ne doive être connu. C'est pourquoi tout ce, que vous aurez dit dans les ténèbres, sera entendu dans la lumière, et ce, que vous aurez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits.

Au commencement de la guerre européenne un publiciste français publia son discours avec le pape; la France fut indignée, et le pape s'excusait, de n'avoir pas donné la permission de publier l'entrevue.



Pauvre pape, et lui non plus il n'est pas arrivé à lire de son vivant le Saint Evangile, car s'il l'avait lu, il aurait su que Jésus-Christ n'avait pas de chambellans secrets, et que chacune des paroles du Christ a été pour le monde un flambeau clair et lumineux.

#### IV.

### Et le Verbe s'est fait chair.

„Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est celui-là qui est ma mère et mon frère, et ma soeur”, dit le Christ.

C'est par ces paroles que le Christ a représenté la mise en action de nos paroles. Si la pensée est divine, la parole sera aussi divine; si la parole est divine, le corps c. à. d. l'action de l'homme sera également divine, car elle concentrera en elle trois éléments: la force créatrice, l'amour et la vérité. L'homme doit donc s'efforcer de chercher la trinité dans chaque action, et si l'un de ces éléments venait à manquer, l'action ne serait pas divine, et n'apporterait pas de gloire durable.

Le Chapitre de Vienne a offert lui-même aux organisateurs de la guerre européenne la cloche de la cathédrale St. Etienne à Vienne. Le pape passa ce fait sous silence, et Guillaume II reconnaissant lui envoya bientôt 60 mille marks pour l'embellissement du jardin du Vatican. Le pape accepta l'argent, car si sa parole n'était pas divine, son action ne pouvait être divine non plus.

#### V.

### La création de la terre.

Dieu créa la terre. Or, la terre était informe et vide; ensuite Dieu sépara les eaux de la mer et celles de la terre, c. à. d. les eaux de l'air, et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. La vérité entourait l'eau, dont les créatures ne peuvent

se passer, la vérité entourait l'air, sans lequel les créatures n'auraient pu exister, si ce n'est la pierre. La terre ne connaît pas la mort, elle ne connaît que la transformation de la matière, et un sommeil plus ou moins long.

Une graine germe et vit après avoir passé des milliers d'années dans la tombe d'un pharaon; un cadavre plein de miasmes, s'il est conservé au fond de la terre, cesse d'être nuisible, et sert de nourriture à d'autres organismes. Les poètes nomment la terre une mère nourricière, mais ils ont tort, car la terre s'incline d'une manière si bizarre vers le soleil, qu'elle donne à certaines créatures le charme de la vie, aux autres le froid et la faim. La terre donne la vie, la terre est une nourrice, une femelle qui donne la préférence à ses poussins favoris.

Mais le Dieu clément a mis au coeur de l'homme l'amour de sa terre. Le montagnard a la nostalgie de ses montagnes, le Scandinave celle de ses fiords, et l'habitant des neiges éternelles n'aspire pas au soleil tropical.

## VI.

### La création de l'homme.

Nous lisons dans la Genèse: Dieu forma l'homme de la poussière de la terre et souffla dans ses narines une respiration de vie. Cela veut dire que l'homme a été créé de poussière, mais qu'à cette poussière a été donné l'immortalité, la vérité et l'amour. Pour le distinguer des autres créatures, Dieu lui inspira dans la face le souffle de la vie, autrement dit, lui conféra la grâce. Les hommes ne diffèrent de la faune et de la flore que par la grâce surnaturelle. C'est donc par le visage qu'ils s'en distinguent.

Le Christ a dit: „Ton oeil est la lampe de ton corps. Lorsque ton oeil est en mauvais état, ton corps est dans les ténèbres. (Ev. selon St. Luc, chap. XI) Hélas, qui est-ce qui cherche aujourd'hui l'inspiration sur le visage? Qui est-ce qui tâche d'avoir le regard pur? Les femmes recouvrent d'or et de parures la nudité de leur âme, et la nudité de l'âme de leurs enfants. Elles corrompent le prolétariat des campagnes et des cités et ce prolétariat suppose, que c'est de cette manière, qu'on acquiert de la valeur morale.

## Le sacrement du mariage.

Nous lisons dans cette même Genèse : Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam et la fit venir vers Adam. Et Adam dit : „Celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair. Celle-ci sera nommée femme, car elle a été prise de l'homme”. Pour cette raison l'homme abandonnera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. Dieu les bénit et leur dit : „Croissez et multipliez”. Jésus Christ a ajouté à ces paroles ce qui suit : „Si Moïse vous a permis d'écrire une lettre de divorce et de répudier, c'est à cause de la dureté de votre coeur, qu'il vous a donné ce précepte. Mais au commencement de la création Dieu fit l'homme et la femme. (Et les deux deviendront une seule chair). Et ils seront deux dans une seule chair”. Ainsi ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce, que Dieu a uni. (Ev. selon St. Marc, chap. X ; Ev. de St. Matthieu, chap. XIX).” Le corps de l'homme est né de la même poussière, que la faune et la flore ; il subit donc la même loi de la fécondation et de reproduction : ce ne doivent plus être deux corps ; ce doit être un seul. Il y a eu tant de vierges dans les couvents et il y en a encore, et aucune d'elles n'a donné un démenti aux paroles du Christ. Et cependant le clergé de toutes les religions accorde la separation et le divorce, prouvant par là sa connaissance imparfaite de l'Écriture Sainte.

## Le péché originel.

Or, Adam et Eve étaient tous deux nus et ils n'en avaient point honte. (Livre de Genèse.) L'homme, doué de la Grâce surnaturelle, ne se soucie point de sa parure. Il s'adapte seulement aux conditions du climat ; un homme pareil ne remarque pas la nudité du corps, comme on ne la remarque pas dans les belles sculptures, dans un tableau, plein d'inspiration. Mais



Satan dit à l'homme : „le jour, où vous goûterez au fruit de cet arbre, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal”. Eve eut envie de devenir l'égale de Dieu; elle commit donc le même péché, que celui par lequel les anges du ciel avaient offensé Dieu. C'est par l'orgueil, que l'ange avait péché, et ce fut l'orgueil qu'il implanta dans le coeur de l'homme. C'est l'orgueil qui est le péché originel et non la fécondation du limon humain, car la chair, c'est à dire la poussière, ou la terre, est si belle, si vraie, que le Saint Esprit revêtit la forme d'une colombe, lorsqu'il apparut pour la première fois aux hommes sous une forme corporelle.

Une colombe, fécondée selon les lois de la nature, ne doit-elle pas plaire mieux à Dieu, qu'une vieille fille, parée comme la Mère de Dieu-sur une image et qui pêche par l'orgueil et par une ignorance coupable?

## IX.

### S a t a n.

Nous lisons dans l'Évangile selon St. Matthieu, chap. *XVII* et dans l'Évangile selon St. Marc, chap. *VIII*: „Dès lors le Christ commença à leur apprendre, qu'il fallait que le fils de l'homme souffrît beaucoup de la part des sacrificateurs et des scribes. Alors Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre. Mais Jésus se retournant et voyant ses disciples censura Pierre et lui dit : „Retire-toi de moi, Satan, car tu ne comprends point les choses de Dieu, mais seulement celles des hommes.” Grâce à cet Évangile nous concevons, que chaque homme qui parle autrement, que Dieu ne l'a commandé, est un Satan, puisqu'il nie les paroles de Dieu.

La parole est divine, si elle possède les éléments divins: la force créatrice, l'amour du Christ et la vérité, et celui, qui s'oppose à la parole divine, peut être nommé Satan. Les quatre Évangiles doivent se trouver dans chaque maison chrétienne, et cela non dans les abrégés des prêtres, mais dans l'original, pour que chacun pût suivre le Christ et savoir, s'il est Satan, ou fils de la lumière.

## L'orgueil.

L'orgueil est un péché originel, péché si puissant, si satanique que seul un être, venu du ciel, put y trouver un remède. Quand les apôtres se disputaient la prééminence, Jésus leur disait : „Quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. (Év selon St. Matthieu, chap. XX, St. Marc, chap. X.) Quant à Lui-même, pour donner l'exemple de l'humilité la plus profonde, il naquit dans une étable, il éprouva l'exil, la misère, les persécutions, il fit subir à son corps la circoncision, souffrit des soufflets, la flagellation, le crucifiement. La Divinité s'humilia pour vaincre l'orgueil. I réussit — Elle? Le Christ a défendu aux apôtres de s'appeler pères, et le successeur de saint Pierre a usurpé le nom de Saint Père, un nom devant lequel les habitants des cieux fléchissent les genoux. N'est-ce pas le comble de l'orgueil? Peut-il être quelque chose de plus satanique?

Saint Pierre a son jour de fête, et Dieu le Père a-t-il un jour, qui Lui soit exclusivement consacré? Le jour de l'an devraient être la fête de Dieu, le Père, qui est le Créateur du ciel, de la terre, et de tous les temps.

## Le mensonge.

Un certain Israélite avait menti à st. Pierre, qui lui dit : „Pourquoi Satan s'est-il emparé de ton cœur, pour te faire mentir au Saint Esprit?“ Israélite tomba et expira. Pierre savait comment Dieu punit le mensonge. Aussi dit-il à la femme de celui, qui avait menti ce jour-là : „Les pieds de ceux, qui ont enseveli ton mari t'emporteront“. La femme tomba et expira. (Les Actes des Saints Apôtres, chap. V). Cependant saint Paul écrit dans son épître aux Galatés, chap. II : „et lorsque Cephass vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il méritait d'être repris. Il raconte ensuite, comment Pierre avait menti et avait incité les autres au mensonge. L'Écriture Sainte

ne dit pas, si Pierre déplora, que Satan eût tenté son âme; mais l'humanité sait, que le mensonge sejourne souvent au Vatican, et que c'est seulement par politesse qu'on l'appelle „Politique du Vatican”. Car Céphas veut dire pierre, et sur un sol pierreux, a dit le Christ, la semence lève, mais elle périt bientôt, lorsque survient une tentation. Le mensonge est le second péché de la trinité diabolique.

## XII.

### La désobéissance.

En quittant la vie terrestre le Christ, comme homme, confia la plus sainte poussière de la famille, sa Mère, au meilleur de ses disciples — à saint Jean; le coeur de son peuple, c'est à dire l'épiscopat de Jérusalem, à son parent Jacob le jeune, surnommé encore le juste; le soin de l'humanité au plus âgé Pierre, selon la coutume du patriarcat. „Suis-moi”, lui avait dit bien des fois notre Seigneur, ce qui voulait dire: „Fais ce que j'exige de toi, pas davantage”. Et pourtant Pierre demanda d'être crucifié la tête en bas. Ainsi crucifié, il ne put longtemps expirer, car le sang lui afflua à la tête. Les soldats impatientés lui coupèrent la tête d'un coup d'épée. La tête sursauta trois fois et fut ensevelie près de Rome, à l'église de st. Jean, où elle se trouve jusqu'aujourd'hui. Telle vie, telle mort.

La désobéissance, née sous l'arbre de la connaissance du bien et du mal, appartient à la trinité diabolique.

L'orgueil, le mensonge, la désobéissance—telle est la triple source du mal dans les familles, dans les nations, et dans l'humanité, et surtout dans le Vatican.

## XIII.

### L'arbre de la connaissance du bien et du mal.

„Croissez et multipliez”, dit le Créateur, multipliez corporellement et croissez intellectuellement. Adam et Eve ne pouvaient avoir l'intelligence des hommes d'aujourd'hui, dont la force



créatrice atteint son apogée. Adam et Eve sont comme des enfants dans une famille. L'enfant est un véritable enfant, s'il ne voit point le mal et qu'il ne l'imite pas, ce qui veut dire, qu'on l'élève comme un héritier du royaume des cieux. L'enfant doit obéir aux moindres ordres. L'obéissance est la base du progrès dans le bien. Adam et Eve n'étaient pas des hommes civilisés, et leurs descendants devaient rester enfants durant de longues années. Après s'être multipliés, ils se seraient répandus dans le monde, et les différentes conditions climatiques leur auraient appris à perfectionner leur vie. Mais cela aurait eu lieu dans la plénitude de leurs forces intellectuelles et à l'aide de la Grâce surnaturelle. Par leur orgueil et leur désobéissance les hommes perdirent la Grâce, et l'humanité dut lutter. Il est grand temps de comprendre ce fragment de l'Écriture Sainte et d'élever l'enfant de manière, à ce qu'il ne perde point la Grâce surnaturelle. Nous avons le devoir sacré de donner à l'enfant le sourire du bonheur et en même temps de le garantir de la connaissance du mal et de lui inculquer l'obéissance. Un enfant élevé autrement ne serait que la parodie de l'enfant.

#### XIV.

### L'héritage spirituel.

Nous lisons dans l'Évangile: Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Juda; Juda engendra Pharès etc. jusqu'à Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. L'intelligence humaine dira que l'homme n'engendre point, mais la sagesse divine atteste que la femme peut mettre au monde un enfant, dans lequel se reflète la vie spirituelle de son mari. La pensée divine, l'héritage spirituel fut transmis d'Abraham, d'Isaac, de David à la descendance mâle postérieure. Mais cet héritage spirituel ne passa pas d'Abraham à st. Joseph au moyen d'un aéroplane, mais par fécondation. La reproduction naturelle est donc un acte sanctionné par Dieu. Il n'y a rien de nouveau à ce que st. Paul, ce messenger de Dieu, écrive à ce sujet dans sa première épître à Timothée (chap. III): Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mais d'une seule femme, sobre, modéré, réglé dans sa conduite. Il faut qu'il ne soit adonné au vin, ni violent, ni porté

au gain deshonnête ; Il faut qu'il dirige bien sa propre maison et qu'il tient ses enfants dans la soumission ; car si quelqu'un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'Eglise de Dieu". Saint Paul dit la même chose en parlant de diacres.

Qu'est-ce donc que le célibat ? Célibat c'est un horrible mensonge, car s'il est permis de faire des exceptions, il n'est pas permis de promulguer des lois contraires à celle de Dieu.

## XV.

### La terre tremble.

Trois causes peuvent faire trembler la terre : elle peut être secouée par un feu intérieur, elle peut se heurter à une autre planète, la troisième secousse peut-être causée par la foudre.

Les suites de cette dernière secousse sont merveilleuses : la terre est parfumée et rafraîchie ; les plantes poussent avec exubérance ; les oiseaux gazouillent plus joyeusement ; l'homme respire à pleins poumons.

Une telle secousse est le sourire de bonheur d'une poussière (chair) sur laquelle a jailli une étincelle venue du ciel.

La poussière de la femme peut aussi subir des secousses de trois espèces : celle de ses propres sens, qu'on peut comparer à l'explosion destructive de la lave ; la seconde secousse est la soumission à un époux sans amour ; la troisième secousse n'a lieu que quand la femme trouve dans l'homme ce qui peut éveiller l'amour dans son cœur.

L'amour est une secousse qui fait des miracles, c'est un feu venu du ciel, c'est le tressaillement de la terre pendant l'orage sous l'influence de la foudre.

## XVI.

### Le berceau terrestre de Marie.

Les parents de la Mère de Dieu étaient aisés et pieux, mais ils n'avaient point d'enfants. Joachim faisait comme les autres, ils offraient dans le temple tous les samedis. Un jour, qu'il

s'approcha le premier de l'autel, parce qu'il donnait le plus, le prêtre lui dit: „Eloigne-toi, vieillard, la malédiction de Dieu, le péché de stérilité pèse sur toi". Le vieux couple sanglota et s'étant retirés à l'écart, le mari et la femme implorèrent la pitié de Dieu. C'est ainsi que de la poussière d'Anne, purifiée par la souffrance, naquit la poussière de la Sainte Vierge, qui garda sa sainteté toute sa vie.

Les femmes qui aspirent à avoir un enfant tâchent-elles que leur poussière, ce premier berceau de l'enfant, soit pur, clair et blanc?

On prépare des layettes, des berceaux, et l'on ne songe pas qu'il faut donner à l'enfant, encore dans le sein de la mère une nourriture spirituelle, des pensées et des actions pures, afin que la Grâce surnaturelle ne diminuât pas, afin qu'elle imprégnât le pauvre petit poussin.

## XVII.

### Le mariage de la Sainte Vierge.

Les Juifs connaissaient la loi de la nature. Ils ne s'efforçaient pas de perfectionner l'oeuvre du Créateur. „Je vous multiplierai comme les étoiles au ciel". Ces paroles avaient été prononcées avec tant de certitude, de majesté et de force que mourir vieille fille, c'était s'opposer aux paroles divines, et le manque de postérité signifiait que l'union n'avait pas été bénie de Dieu.

Les vieux parents, qui avaient passé leurs années de mariage dans le mépris universel, craignaient pour le bonheur de leur enfant chérie. C'est pourquoi ils la marièrent à un vieillard, pour lui éviter le sort qu'ils avaient éprouvé eux-mêmes. C'était un miracle, qu'ils eussent été exaucés, mais si leur fille n'avait pas eu d'enfant, cela n'aurait étonné personne.

## XVIII.

### „Je ne connais point d'homme“.

„Je ne connais point d'homme", dit la Sainte Vierge à l'ange Gabriel. La Mère de Dieu connaissait et comprenait l'ancien testament. Mariée à un saint vieillard, Elle lui était supérieure par l'intelligence. Quoique l'héritage spirituel d'Abra-



ham eût été aussi transmis à Joseph, qui provenait de la même tribu de David, cependant la Mère de Dieu, qui avait été douée d'une grâce toute particulière, était plus rapprochée de Dieu. Abraham pouvait être supérieur à Sara, mais Joseph ne pouvait exciter l'ardeur d'une source de Grâce telle que l'était Celle que la tache du péché n'avait point souillée.

La poussière de Marie ne tressaillit point à la vue de Saint Joseph, qui ne put par conséquent rien engendrer.

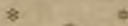
La ligne de l'héritage spirituel se rompit donc.

## XIX.

### „Et Elle conçut par l'opération du Saint Esprit”.

En juin 1915 il plut à Dieu de me parler. Il me parla bas, au fond de l'âme, avec tant de douceur, que mon coeur débordait de joie.

Plus tard non seulement Dieu me parlait, mais Il était près de moi en esprit. Je sentais la présence de Dieu à la maison et dehors, matin et soir, dans mes heures de travail et de loisir, et je puis nommer ces journées le paradis sur la terre. Dieu voulut me montrer ce qui signifie l'expression: concevoir par l'opération du Saint Esprit. Le Saint Esprit entoura Marie, femme par la poussière, vierge par l'esprit. Marie tressaillit de la plénitude de l'Esprit Divin, et dans cette immense inspiration d'amour Elle donna le jour à un Fils.



Comme la terre tressaillit au moment, de recevoir le Christ, de même la poussière humaine tressaille, lorsqu'elle est visitée par une force surnaturelle.

## XX.

### Une Mère.

Le Christ nous a donné un modèle de femme. A peine sortie de la première enfance, Elle fut mise dans le temple pour y servir. Ce temple était très vaste, et avait besoin, pour les simples travaux, de garçons et d'hommes faits, de fillettes

et de femmes. Ensuite on La maria, et cette femme, qui descendait d'une famille riche, éprouva toutes sortes d'ennuis qu'Elle supporta avec dignité pour l'amour de Dieu. La Mère de Dieu fut la première à maîtriser les choses terrestres et ce fut Elle qui inaugura le matriarcat.

Femmes du monde entier, si le sort vous unit à un homme, qui vous est inférieur sous le rapport du caractère, souvenez-vous, que Dieu peut vous envelopper de sa Grâce. Faites seulement voeu de pureté de langage, et le Saint Esprit remplira votre poussière de Son auréole, et quoique votre mari ne fasse que féconder votre poussière, votre enfant ne sera, selon l'Évangile de Saint Jean, ni du sang, ni de la poussière, ni de la volonté de l'homme, mais du Saint Esprit. Nous n'égalons jamais sa sainteté, mais Dieu nous commande de suivre ses traces, et cela par égard pour nos familles, notre patrie et toute l'humanité. La femme, qui ne prend pas la responsabilité du caractère de l'enfant, n'est pas une mère. Ce n'est qu'une femelle du genre humain.

## XXI.

### La Mère de Dieu perd son Fils.

Pendant que je réfléchissais sur ce fait, La Sainte Vierge, Elle-même, me dit : „Quand Dieu daignait être avec toi, tu pouvais rester immobile pendant plusieurs heures. Pas un de tes muscles ne bougeait; il semblait que tous les atomes de ton corps étaient en extase. Dans cet état tu marchais souvent, sans rien voir de ce monde; tu ne mangeais pas et tu n'avais pas faim. Toi que Le Seigneur a quelquefois entourée, tu comprendras que lorsque je retournais du temple le Christ Esprit s'empara de moi et qu'Il m'accompagna. Ce fut seulement lorsqu'Il me quitta, que je remarquai l'absence de Jésus incarné. Je retournai, mes yeux, ma poussière cherchèrent la poussière du Christ". Heureux l'homme qui, uni à Dieu par l'esprit, ne voit point la poussière. Mais ce ne sont que des moments plus ou moins longs. Cet état ne peut être permanent, car la poussière humaine n'aurait pu supporter longtemps une pareille tension.

C'est ainsi que me parla La Sainte Vierge le 3 mai, au moment du premier cortège national, pendant l'occupation allemande.

## Un père.

Lorsque la Pologne débattait la question du titre à donner au premier dignitaire de l'Etat, Dieu le Père me dit Lui-même : Vous vous efforcez de trouver un nom pour celui qui remplit la plus haute fonction de l'Etat : on veut le nommer roi, président, chef ou encore autrement, et cependant comme le Père qui est aux cieux a pour tâche de s'occuper de l'humanité, comme chaque père de famille prend soin des membres de sa famille, de même le père de chaque peuple a pour tâche d'en assurer l'existence. C'est donc le nom de père que doit porter Joseph Pilsudski et qui doit être transmis à ses successeurs. Le père des hommes Dieu prend soin de tous les peuples, le père de famille — de tous ses enfants, et le père d'une nation doit prendre soin de toutes les classes du peuple, sans donner la préférence à personne. Un père est la personnification du pouvoir civil.

Aujourd'hui le Père Tout-Puissant a ajouté : Vous avez à présent un autre père — Stanislas Wojciechowski". Mais Dieu a prévu ce fait, car Il a inculqué au coeur et mis sur les lèvres du peuple l'idée et le nom du Grand-père. Vous devez le vénérer, car c'est lui qui le premier a mis la main à l'oeuvre de la résurrection de la Pologne et qui a préservé de la révolution la Pologne ressuscitée.

le 3 juin 1924.

## Le Roc.

J'ai demandé au Seigneur quels doivent être les rapports entre le Roc et l'Eglise, c'est à dire le Christ. Le Seigneur me dit : „Regarde le monument de Mickiewicz. Le clergé est le piédestal, et le Christ la statue. Le piédestal ne peut être fait d'un meilleur matériel que la statue ; le serviteur ne saurait être plus grand que son maître. Les hommages du genre humain s'adressent à la statue et non au piédestal. Le plus grand, le plus beau piédestal sans statue n'est qu'une pierre. C'est un



de ces corps, auquel le clergé lui-même ne cesse de répéter : „Souviens-toi, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière". Une telle poussière c'est la terre, l'humanité et les papes. Le rôle des papes arrive à sa fin ; d'après la prophétie d'un moine qui craignait Dieu, et par lequel Dieu a annoncé combien il y en aura, leur nombre touche sa fin.

Comme une mère, dont les enfants ont grandi, quitte ce monde, ainsi le roc, lorsque l'humanité entre sur le chemin de comprendre les affaires Divines, tombe en poussière, c. à. d. comme l'éducatrice de l'humanité descendra du monde.

## XXIV.

### Le couvent.

Saint Antoine, premier fondateur de la vie monastique, naquit en 251. Il fonda dans la Haute Egypte le premier monastère, c. à. d. pas un, mais plusieurs ayant un si grand nombre de religieux, que cela formait une espèce de ville, habitée par des gens, voués à la prière, à un travail incessant, à la lecture et l'écriture des livres saints et cela avec des jeûnes continuels et des mortifications corporelles de tout genre. Saint Antoine était l'âme de ces assemblées, et le bruit de sa sainteté se répandit dans le monde entier. On venait d'Afrique, d'Espagne, de France, d'Italie et des pays les plus éloignés pour le consulter.

Un jour, étant déjà vieux, il pleura amèrement. Interrogé sur la cause de ses larmes, il répondit : „Il viendra un temps où les moines se construiront des appartements luxueux, se nourriront de mets recherchés et se distingueront seulement par l'habit extérieur des hommes du monde". Puis il s'enferma non dans un cloître, mais dans un ermitage sur une montagne, où il n'admettait personne, sauf deux frères, qui le servaient : Il y mourut à l'âge de 105 ans ayant conservé jusqu'à sa mort de bonnes dents, une vue perçante et des forces physiques. Il n'avait seulement pas gardé la foi sur la grande valeur des couvents.

## Souillée.

Sainte Cunégonde, princesse royale, prononça distinctement, dès qu'elle eut reçu le baptême: „Je vous salue, Reine des cieux”, ce qui fit qu'on lui donna la Communion avant, qu'elle eût commencé à têter. Toute son enfance et son adolescence furent pleins de sainteté. Son mari Boleslas, roi de Pologne, lui déclara immédiatement après la bénédiction nuptiale, qu'elle pouvait lui demander tout, ce qu'elle voudrait. La sainte lui demanda de faire avec elle voeu de chasteté. La parole d'un chevalier était sacrée, et la reine vécut sur le trône comme une nonne, en se signalant par des miracles pendant la longue période de son règne. Immédiatement après la mort de son mari, quoique le peuple voulût l'avoir pour reine, elle entra dans un couvent, fondé par elle, dans sa propriété personnelle et maintenu à ses frais. Là aussi elle se rendit célèbre par ses miracles et son humilité. Mais voici qu'on l'accusa, malgré ses cheveux gris, d'entretenir des relations coupables avec son confesseur. On envoya un prélat pour éclaircir cette affaire.

Quelle horreur! Qui allait-on interroger? Ce fut Dieu qui jugea, car au moment où Cunégonde priait Dieu de protéger son innocence, une lumière merveilleuse l'entoura. Le prélat en fut témoin oculaire.

## Les Visitandines.

Il y a à Varsovie une église, nommée l'église des Visitandines, érigée en souvenir de la visite de 3 mois que la Sainte Vierge déjà épouse fit à sa tante, pour lui venir en aide pendant la naissance de son enfant, saint Jean Baptiste. L'enfant tressaillit de joie dans le sein de sa mère, comme le dit l'Évangile de Saint Luc, chap. I. La Pologne a élevé, en souvenir de ce fait, une église et un couvent. J'ai demandé à notre Seigneur Jésus, ce qu'Il pensait des couvents et le Christ me répondit: „Les couvents ce sont les anciens limbes, où les âmes ne souffraient pas, mais n'avaient pas de joies. Dans les couvents les hommes ne souffrent pas non plus de privations, mais ils n'ont pas de joies. Après ma résurrection j'ai mené les âmes au ciel et j'ai sup-

primé les limbes. C'est ainsi que doit agir la Pologne ressuscitée : introduire l'ordre Divin et supprimer les couvents, devenus inutilés". Lorsque le Christ eut parlé ainsi, je pensai à la pauvre Cunégonde : si elle eût été sous la protection du peuple et non sous celle du clergé, son calomniateur aurait dû révoquer son accusation, en aboyant, comme un chien sous un banc, comme cela se pratiquait du temps de la reine Hedvige.

## XXVII.

### La foule.

Depuis trois ans le Christ parcourait sa terre natale, en comblant son peuple de bienfaits. Le peuple l'aimait, malgré les intrigues des scribes, pour affaiblir son pouvoir. Le jour de son entrée à Jérusalem on Lui jeta sous les pieds des branches de palmier et des vêtements et, donnant libre cours à ses sentiments, la foule criait : „Hosanna, Hosanna au fils de David" ! Et quelques jours plus tard cette même foule hurlait : „Crucifie-le ! Crucifie-le" ! Pilat prit de l'eau et, lavant ses mains devant tout le peuple, il lui dit : „Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous d'y penser". Mais la foule ignorante avait en ce moment une telle confiance en son clergé, qu'elle était sûre de bien faire. Aussi prit-elle ce crime sur elle et sur sa postérité en criant : „Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants" ! (Saint Matthieu, chap. XXVII). Pauvre foule ignorante !

Aujourd'hui il ne doit pas y avoir de foules, car les Saints Evangiles nous rappellent le commandement du Christ. La foule qui porte le nom de Visitandines devraient suivre la Mère de Dieu au chevet des accouchées et céder les murs des couvents à des institutions civilisatrices, afin qu'il n'y ait plus de foules. Le mur du couvent du Saint Sacrement s'est écroulé cette année, car Dieu exige de bonnes actions et non des prières pleines de vaines paroles.

## XXVIII.

### Une légende polonaise des monts Tatra.

La mère-partie était tombée malade. C'est en vain le roi de Pologne consultait les médecins. Enfin une clairvoyante conseilla de chercher trois frères qui devaient prendre une flûte



démontée, gravir les monts Tatra et, arrivés au sommet, réuïr les parties de la flûte et jouer une puissante fanfare vivifiante. Ce n'est qu'alors que la mère-patrie recouvrerait la santé. On trouva les trois frères, mais ils se mirent à se disputer le droit de jouer la fanfare. Ils se disputent encore aujourd'hui, et la mère-patrie est toujours malade.

Qui sont donc ces frères, de qui dépend la santé de la patrie demandai-je au Seigneur, et Il me répondit: „L'un d'eux est le Pouvoir Civil, le second le Pouvoir Ecclésiastique et le troisième c'est la société gouvernée par ces pouvoirs. Ces frères ont une flûte en commun, c'est l'amour de la patrie, — mais ils n'ont pas une même fanfare, et c'est pour cela, qu'ils se disputent. La fanfare commune c'est l'enseignement du Christ. Hélas, les peuples ne suivent pas cette fanfare qui donne la vie, les papes ne la suivent non plus. S'ils la suivaient toujours, il n'y aurait plus qu'une seule église, comme il n'y a qu'un seul Dieu et une seule Humanité.

## XXIX.

### La couronne.

Lorsque saint Pierre et saint Jean entrèrent dans le sepulcre abandonné par le Christ, ils y trouvèrent les linceuls jetés à terre, mais le linge qu'on lui avait mis sur la tête était soigneusement plié, et cela pour la tête du Christ, qui avait porté une couronne. La couronne du Christ avait été tressée de trois branches: la première c'est la vie de l'homme, la seconde c'est celle de la famille et la troisième celle de chaque peuple en particulier. Toutes ces branches coupables formèrent un ensemble — l'humanité qui blessa la tête sacrée.

Je ne suis pas surprise, que les dignitaires païens des peuples asiatiques s'ornent la tête de couronnes et de tiaras, mais ce qui est une chose bien étonnante, c'est que les dignitaires chrétiens en fassent autant.

## XXX.

### Parabole de l'économe infidèle.

J'avais entendu un vieux chanoine, fort pieux, avouer du haut de la chaire, qu'il ne comprenait point cet Evangile. Après, que l'abbé Archutowski qui prêchait à Varsovie à des cours ca-

téchétique, eut également déclaré, que l'Eglise ne le comprenait pas, je demandai à notre Seigneur, de me l'expliquer.

Le Christ me donna l'explication suivante: „Tu connais la femme du menuisier qui a maudit l'abbé Michel Godlewski pendant des mois entiers, pour l'avoir expulsée par corruption de son logement. Ce prêtre avait péché, mais ce prêtre Godlewski avait aussi ennobli beaucoup de gens. Quoiqu'il eût péché, il vivra donc dans le coeur des hommes”. — „Faites-vous des amis avec les richesses injustes” signifie, qu'il faut travailler à délivrer du péché l'âme du prochain. Si après cela il vous arrive de pécher, les hommes vous recevront pourtant dans leurs temples, c. à. d. dans leurs coeurs. Délivrer les âmes humaines du péché c'est la plus sacrée des missions, et le coeur d'un homme ennobli est la plus belle des auréoles pour chaque administrateur, c'est une couronne pour les souverains, pour les ministres et surtout pour les successeurs du Christ.

### XXXI.

## Le résurrection de Lazare.

Lazare ressuscité est, m'a dit le Christ, l'image du pécheur. Je le rappelai à la vie, dit notre Seigneur, et ensuite je le fis délier.

C'est ainsi qu'il faut agir à l'égard du pécheur: Il faut d'abord le mettre en bonne voie, pour qu'il se délivre de son vice et ce n'est qu'ensuite, qu'il faut le délier, c. à. d. lui donner l'absolution. Et que fait-on dans les églises de toutes les confessions? Le prêtre absout sur la foi d'une promesse vague, sans avoir la certitude, que le pécheur est ressuscité. A peine sorti de l'église un pareil individu retombe dans le péché et ne ressuscite pas. La confession est l'aveu de sa faute devant la personne qu'on a calomniée, offensée, outragée. Le prêtre n'a pas le droit de donner l'absolution sacramentale, s'il n'est point sûr, que la personne lésée ait pardonné et ait été dédommée.

Sont excessivement risibles les mystères de la confession en vue de fait, que les hommes pêchent, ouvertement et continuent à pêcher ouvertement.

## La mort.

Voici ce que le Seigneur m'a dit sur la mort: Il y a deux genres d'épousailles: celle de la poussière, quand l'homme jette son dévolu sur un être, dont il puisse dire avec Adam: „Celle-ci est os de mes os et chair, de ma chair”, c. à. d. qu'ils ont les mêmes idées et les mêmes aspirations. Les secondes épousailles sont spirituelles, c'est l'union de l'homme avec sa source-le Créateur. Les hommes ont donné à cette union le nom de mort. Ne serait-il pas temps, que les hommes comprissent que le péché seul donne la mort, car il empêche l'âme de s'unir à son Créateur, comme elle y est appelée.

C'est de blanc et non de noir que doit être orné tout convoi funèbre, car le corps est accompagné de l'âme du défunt. Celle-ci rend, avant de se présenter au tribunal de Dieu, les derniers devoirs au corps qui a été à son service.

Mais le clergé a oublié cette vérité, pour pouvoir tirer profit des services funèbres. Le prêtre doit être entretenu par l'Etat et ne pas vivre de l'ignorance des foules et, ce qui est pis, jouer sur ses sentiments pour avoir une pleine assiette et des bottes. Un tel attirail du Christ c'est la mort.

## L'Assomption de la Sainte Vierge.

C'était au printemps de l'année de la consécration des fondements de l'église de la Sainte Vierge de Czestochowa. Dès l'aurore je m'éveillais dans une telle auréole que je ne puis y songer sans émotion. Je me sentais entourée de tous côtés de l'Esprit Divin. Ma chair était muette d'extase: il me semblait, que l'air se retirait pour ne pas empêcher mon corps de jouir de la présence de Dieu. Cela durait plusieurs heures, jusqu'au moment, où il fallait me lever, pour ne pas être en retard à l'école. J'étais alors institutrice dans l'enseignement secondaire). Pendant plus de dix jours je me couchai avec la certitude, que le miracle aurait lieu le lendemain, et je ne me trompais pas: Dieu me montra, de quelle mort était morte la Mère de



Dieu. Son corps s'était embrasé par le feu divin, et les hommes le prirent pour son agonie. Son corps fut consumé par la flamme divine et s'éleva vers Dieu, comme un souffle d'amour. C'est ainsi que mourront à l'avenir les hommes, nés d'une mère sans artifice, élevés dans une atmosphère de sincérité, ayant vécu selon les lois de la nature, sanctifié par le sang du Christ et ayant eu pour mobiles de leurs actions l'amour de Dieu et la vérité. Leurs cendres ne seront point déposées dans des mausolées, mais elles laisseront en héritage les fleurs immortelles de la pensée, les fleurs des bonnes actions.

#### XXXIV.

### Ceux qui n'ont point de sépulcre.

La Mère de Dieu, Elie, Moïse, saint Jean l'Évangéliste n'ont point de sépulcres sur cette terre. Si Dieu a caché aux yeux des hommes les cendres les plus pures, il faut en conclure, qu'Il n'a pas voulu qu'on s'agenouillât devant de la poussière même si vénérable, Il ne veut donc pas, qu'on rende hommage à des cendres moins dignes. Et cependant les défunts peuvent, en payant, être déposés à l'église plus haut que le Saint Sacrement, et les hommes rivalisent d'hommages, rendus aux cadavres. On leur élève des églises, des chapelles, comme si la terre, consacrée par le sang du Christ, n'était point digne de recevoir la poussière qui lui appartient. Le cadavre de saint Denis eut un sort miraculeux. Ce grand philosophe fut crucifié, mais il prononça du haut de la croix des discours si émouvants qu'on l'en enleva pour le mettre entre les mains du bourreau. Il eut la tête trachée, mais le corps décapité se leva, prit sa tête entre ses mains et s'éloigna de quelques verstes de Paris, et c'est à cette distance de la capitale, qu'il fut enterré. Il n'avait point voulu faire concurrence au temple national, à Notre Dame de Paris. Il y a une prophétie qui prédit, que le blason du dernier pape portera : „Pierre de Rome". On emportera de Rome le corps (privé de sa tête) de saint Pierre, et le plus grand temple de la chrétienté sera consacré au Christ et non à son serviteur.

## Le Christ dans un sépulcre de pierre.

En contemplant la face douloureuse du Christ, je me demandai pourquoi plus d'un martyr avait une expression de béatitude, quoiqu'il eût été torturé encore plus cruellement que le Christ. En réponse à cette question, il plut à Dieu de douer mon âme, ainsi que mon corps, d'une grande susceptibilité à l'égard du péché. Quand un méchant m'approchait, je ressentais dans tout mon être une douleur si terrible, que je n'aurais plus voulu éprouver un sentiment pareil. Notre Seigneur me fit ensuite comprendre, que ce n'était point la douleur physique qui avait laissé une telle empreinte de souffrance sur Sa face, mais que c'étaient les péchés du genre humain, ceux qu'Il avait pris sur Lui au jardin des Oliviers, lorsqu'Il Lui était venu une sueur de sang et qu'un Ange était venu Le consoler. Je demandai encore : „Comment le Christ peut-Il demeurer dans la sainte Communion, quand des lèvres indignes Le reçoivent, ou que des mains indignes La donnent. Notre Seigneur me répondit : „Lorsqu'on déposa mon corps dans le sépulcre, il y séjourna trois jours, car quoique froide, la pierre était pure. Lorsque des mains indignes touchent à mon corps, et que des lèvres indignes veulent me recevoir, je quitte l'hostie, et ce n'est point mon corps, mais une hostie vide, qu'on touche, ou qu'on reçoit.

Homme, sens ce que tu obtiens !

## „Luxurieux point ne seras“.

Au commencement de la guerre européenne le Seigneur me dit : „L'homme a deux lits : l'un pour se délasser des fatigues de la journée, l'autre pour se reposer après celles de la vie. Ce dernier lit c'est la terre. Dieu a inculqué à l'homme la nostalgie de sa terre. Chaque sol produit une espèce de plantes, d'animaux, d'hommes différents : Il est de notre devoir de rendre à la terre natale les cendres de l'homme. Dieu ne se répète pas. Le neu-

vième commandement parle du lit de tous les jours, le sixième veut dire : „Tends vers ta terre natale”. Aujourd’hui Dieu continue à nous enseigner que :

Dieu et la Patrie doivent être la devise de l’homme. La luxure consiste encore à pécher contre sa patrie par tout genre de communisme. Le clergé qui introduit dans l’Eglise le culte du vin, le peuple qui adopte les modes étrangères et ne respecte pas la productivité nationale ; l’écolier qui salue un dignitaire de l’Eglise par des chants latins (comme si le bon Dieu ne lui avait point donné une langue maternelle, le père du peuple qui se régale de fruits étrangers, tandis que son peuple manque de pommes, de cerises, de prunes et de poires du pays — tous ces gens sont des communistes.

### XXXVII.

## La Sainte Messe.

Saint Jérôme, docteur de l’Eglise, quoique prêtre, pendant quelques dizaines d’années, ne célébra pas une seule messe, s’en sentant indigne. Voyons ce que Jésus Christ a dit à ce sujet dans l’Evangile. Dans un chapitre Il dit : „C’est à ceci que tous connaîtront, que vous êtes mes disciples, si vous avez de l’amour les uns pour les autres”. Dans un autre Il dit : „Si donc tu apportes ton offrande à l’autel et, que là tu te souviens, que ton frère a quelque chose contre toi, laisse-là ton offrande devant l’autel et va t’en premièrement te réconcilier avec ton frère, et après cela viens, et offre ton offrande”. Dans un troisième (Ev. selon saint Matthieu, chap. IX). Il dit clairement : Mais allez et apprenez ce qui signifie cette parole : „Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice”. Et que faisons-nous ? Non seulement nous n’apportons point d’offrandes, mais nous exigeons, que le Christ se sacrifie sans cesse, et qu’Il descende vers un prêtre, un prince de l’Eglise qui sont des pécheurs.

La sainte Messe ne devrait être célébrée que par des prêtres pleins d’humilité à l’intention de quelque chose de noble et surtout sans se faire payer.

*Il est temps d’en finir avec ce marchandage, dont la Majesté du Christ est le sujet.*



## Les piliers du Roc.

En donnant la suprématie à l'aîné de ses disciples, le Christ savait, que tout suzeraineté est chose délicate, et que Pierre aurait besoin pour soutiens de ces Jeans, aussi purs qu'humbles, qui sont répandus dans le monde entier, qui soutiendraient comme des piliers la voûte de l'Eglise du Christ. En outre, le Christ a dit: (Ev. selon saint Jean, chap. V) que Dieu le Père agit jusqu'à présent, c. à. d. sans cesse, et que le Christ agit aussi. Il ajoute au chap. XVI de l'Ev. selon saint Jean): „J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant, quand sera venu l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité et il vous annoncera les choses à venir". Si l'Eglise est donc ce qu'elle est, c'est le mérite non seulement des papes, mais aussi celui des piliers de l'Eglise, et avant tout celui de Dieu Lui-même dans la Sainte Trinité.

## Saint Paul.

Saint Paul fut le premier à confirmer les paroles du Christ: „Mon Père agit jusqu'à présent et j'agis aussi". Dieu seul l'avait appelé, Dieu l'avait éclairé, dirigé, c'est de Dieu le Père qu'il avait appris à connaître la vie du Christ; il n'imitait que Dieu, ne vivait que pour Lui et suivait le Christ pas à pas. En s'apprêtant à la mort, voici ce qu'il écrivait: „Je n'ai désiré ni or, ni argent, ni vêtements. Vous savez que pour satisfaire mes besoins et ceux des miens, ces mains ont suffi, car il vaut mieux donner que recevoir.

Comme il ne convoitait ni or, ni argent, il n'envoyait à personne ni des bouquets d'or, ni d'effigies d'or. Il ne se disait point infallible, au contraire il affirmait dans son épître aux Corinthiens, chap. XII que le Saint Esprit accorde divers dons à différentes personnes pour les divers ministères: à l'un une parole de sagesse, à un autre, une parole de connaissance, à un

autre le don des guérisons les maladies, à un autre, le don d'opérer des miracles, à un autre, la prophétie, à un autre, le discernement des esprits; à un autre, la diversité des langues; à un autre, l'interprétation des langues. Mais c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier, comme il Lui plaît, afin que personne ne se glorifiât devant Lui.

Qui donc peut être infaillible en ce monde?

## XL.

### Le talisman de l'homme.

Il y eut un moment, où j'envoyai au rédacteur de la „Pensée Indépendante” une lettre, conçue plus ou moins en ces termes: „Les Allemands viendront chez nous et chercheront du cuivre dans les entrailles de la terre, mais la terre nourricière n'en donnera pas. Ils chercheront alors du cuivre au coeur de la Pologne, à Varsovie, et celui-ci leur en livrera. Mais je ne veux pas, que les casseroles dans lesquelles on a cuit la nourriture de nos pères de nos fils et de nos maris, fussent transportées en projectiles, dirigés contre ces mêmes pères, ces mêmes fils et ces mêmes maris. Je vous prie donc, monsieur, de donner l'alarme, pour qu'on cache le cuivre avant l'arrivée des Allemands. Occupez vous aussi du cuivre de notre maison, car je suis grièvement malade”. La „Pensée Indépendante” n'était publiée que tous les dix jours, mais le rédacteur savait, que j'étais abonnée au Journal du matin („Gazeta Poranna — Dwa Grosze”) et quelques jours après je lus dans ce journal: „Il ne faut pas s'inquiéter car les Allemands ont une si grande quantité de cuivre, qu'ils ne songent guère au nôtre.

J'avais écrit ce qui m'avait été révélé, car j'avais vu les Allemands arracher même les loquets, j'avais vu la retraite de l'armée allemande, la faiblesse de Guillaume. En ce moment les pots et les casseroles prirent à mes yeux l'importance d'un talisman de famille, de cette terre, à laquelle se rattachent les pensées et les soupirs des familles, comme on s'attache à un gros donné, comme porte-bonheur, à un scapulaire, pendu à notre cou par un digne prêtre, à une amulette païenne.

Mon alarme fut juste.

## Le talisman du peuple.

Le talisman de la Pologne c'est l'image de la Vierge de Częstochowa. Saint Luc vint à Jérusalem, pour y faire connaissance de la Mère du Christ et pour parler dans son Evangile de notre Seigneur, qu'il ne connaissait pas. Il enleva le dessus de la petite table, à laquelle s'asseyait la sainte famille, et y peignit le portrait de Marie. Cette image se trouva d'abord à Jérusalem, puis à Constantinople, ensuite au château de Belza et depuis plus de 540 ans il est à Częstochowa, d'où aucune force ne put le faire partir. Les Polonais eurent tant d'affection pour leur talisman, qu'ils proclamèrent la Vierge Marie Reine de la couronne de Pologne et décidèrent de couronner l'image. Les papes s'y opposèrent pendant 200 ans, car eux-mêmes se considérant roi de l'univers, ils ne voulaient pas avoir de rivale, mais enfin ils furent obligés de céder, et comme l'écrivit le vénérable Alfonse Jędrzejewski, religieux de ce cloître, le couronnement de Sainte Marie Mère du Christ eut lieu le 8 septembre 1717.

Le 3 mai l'étendard, portant l'image de la Vierge de Częstochowa, devrait être portée à la tête du cortège, comme le plus grand trésor du peuple polonais, comme un talisman national, et le nom de Marie devrait être supprimé du calendrier des noms de femmes, comme on en a supprimé celui de Jésus.

## Le talisman de l'humanité.

En qualité d'homme-Dieu, le Christ savait, que l'homme se compose d'une poussière et d'une âme. Il regardait avec les yeux du corps les talismans des hommes, sachant, qu'il y en a, et qu'il y en aura, qui ne les reconnaîtraient point et pour qui l'or serait une idole. Le talisman, du genre humain c'est la poussière sacrée. Cette preuve palpable de la grace et surtout nécessaire à l'homme terrestre. Le Christ, ce Dieu plein d'amour pour toute l'humanité, voulut lui laisser un talisman, sans lequel aucun corps humain ne pût se passer. Il prit donc le pain du pays et la boisson, les bénit et dit : „Mangez, ceci est mon



corps". On peut ne pas avoir besoin du talisman de l'homme en particulier, on peut ne point ressentir l'effet du talisman de tel ou tel peuple, mais on ne saurait renoncer au talisman du genre humain, c. à. d. au pain quotidien. Il faut seulement se rappeler, que comme le Christ a béni le pain et le vin en Palestine, de même Il bénit en Chine le riz et le thé, sur la terre des neiges éternelles la chair du pinoque et l'eau et en Pologne le pain et le lait...

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien! le nôtre, non celui de l'étranger, a dit le Christ.

### XLIII.

## La Sainte Communion.

Un père de famille prit du pain, le rompit et le donna à ces enfants, en disant : mangez ce pain, Il vous donnera de la santé, car il a été béni par le Christ et gagné par un travail honnête. Les poussins humains le mangèrent avec joie, car c'était une communion de famille. Kościuszko prit sa terre natale et la partagea entre ses serviteurs, après les avoir émancipés. Le Christ bénit cette terre et cette action, car c'était une communion nationale. Stanislas Staszyc mit également ses paysans en liberté et leur donna de la terre. Il fonda des institutions d'une utilité générale. C'était donner la communion nationale. Aujourd'hui c'est la Société des Nations qui est appelée à donner la communion au genre humain. Il est grand temps, que le peuple juif reçoive la Palestine, évidemment à l'exception du terrain occupé par l'église et de l'étroite zone qui mène du port au saint sépulcre. C'est une communion de ce genre qu'attend aujourd'hui l'Écriture Sainte. Ce n'est pas au moyen d'une révolution qu'on doit arriver à nourrir les sans — travail et sans-domicile, mais au moyen de la sainte communion, en les secourant au nom de Jésus-Christ, par l'amour du prochain et le travail en commun. Herbert Hoover est un grand prêtre de l'humanité. L'Amérique, la Suède, le Japon ont aussi donné la communion au genre humain.

## L'amour du Christ.

C'était en 1916. Le prêtre lisait dans l'Évangile le récit du jugement de Marie Madeleine par les Juifs. „Le Christ leur dit : „Que celui qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle”. Et Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre”. Alors je demandai timidement : „Maître, qu'as-tu alors écrit avec le doigt sur la terre? Et le Christ me répondit : „Comme un roc, privé de chaleur égale, se décompose et se change en sable fin, de même les petits grains de sable, unis par le ciment de l'amour du Christ, deviennent un roc uniforme.

D'un tel roc pense ô! ma Patrie!

Signature.

Le jour de la Pentecôte 1924.

## Histoire du livret intitulé „44“.

Le 26 août j'ai personnellement commencé à porter ces livrets, en commençant par Stanislas Wojciechowski, Président de la République en ce temps-là, avec incluse la lettre suivante :

Excellence,

Je prie beaucoup votre Excellence de lire le livret ci-inclus, intitulé par „44“. J'espère en Dieu et dans le Pouvoir Civil, pour que le clergé fanatisé ne reprenne pas ses cruautés de jadis, commises envers moi. Ces livrets avec la copie de cette lettre je les enverrai chez des membres importants de la Société Polonaise“.

Signature.

Et alors ces livrets ont été envoyés aux ministres, au Sénat, au Parlement... dans les rédactions et à beaucoup de gens de l'intelligence. Ensuite le 2 février 1925 je l'ai envoyé au Pape par une lettre recommandée, dont la copie ci-dessous :

Lorsque sa Sainteté aura lu le livret ci-joint, elle saura, pourquoi Jules Słowacki, poète polonais, dans son oeuvre „Kordjan“ a dit : „Pape Satan“, pourquoi l'autre poète polonais, Sigismond Krasiński, a écrit sur l'écroulement du tombeau de saint Pierre et de la dernière messe du pape, et pourquoi la France ne désire pas avoir une ambassade auprès du Vatican.

Ces livrets avec la copie de la présente seront envoyés à tous les dignitaires du monde entier.

La plus humble des servantes  
de Jésus-Christ.

Signature.

J'ai envoyé ces livrets avec cette copie sous enveloppe par lettres recommandées aux Souverains de 44 Etats d'Europe, d'Amérique, d'Asie, d'Afrique, aux attachés étrangers et chez les consuls, résidant à Varsovie.



Le Samedi Saint 1925 je les ai étalés par dix pièces sur les autels principaux de toutes les églises de Varsovie ; enfin je les ai distribués aux directeurs et directrices de toutes les écoles de garçons et de filles.

Il est vrai que mes „44” avait été imprimés seulement en langue polonaise, mais ne sachant pas combien de temps je vivrais, je les repandais comme je pouvais et savais, selon mes forces et selon mon argent.

En général j'ai distribué deux mille exemplaires.

## Mes discours publics.

Je n'ai jamais appartenu aux gens qui aiment à se produire en nombreux public et il m'arrivait rarement de prendre la parole dans une réunion. Pour la première fois je pris la parole après la conférence du fils du docteur Kornilowicz, qui parlait de la nécessité des écoles pour les artisans. La conférence eut lieu à la Société Hygiénique, dont le président était alors l'abbé Gralowski. J'étais adhérente de cette Société, mais je ne la fréquentais pas, pour ne pas me rencontrer avec le président ; mais lorsque j'ai appris, que le jeune Kornilowicz aurait une lecture, je voulus le connaître, surtout que le sujet de la conférence m'intéressait beaucoup. L'état des écoles du temps des Russes était pour les artisans misère de misère et soulever cette question c'était une affaire urgente.

Le jeune Kornilowicz, à peine revenu de Petrograd, où il avait fait ses études, parlait excessivement bien ; son auditoire, qui se composait pour la plupart des médecins, louait le travail et les pensées du conférencier dans la discussion, qui avait lieu après, mais en somme ils décidèrent, de ne pas toucher à cette question, car d'après leur opinion, les artisans étaient contents de leur état actuel.

Alors j'ai demandé la voix et j'ai dit ainsi : „Messieurs les docteurs sont très sages, ils jugent bien beaucoup de choses, mais sur les artisans ils n'ont pas la moindre idée et même ils ne savent pas, combien ces gens se ruinent la santé pendant leur travail a cause de leur petite instruction. Lorsque j'eus terminé de parler, un tel orage d'applaudissements retentit dans la salle, que moi toute honteuse j'ai baissé la tête.

Braves docteurs !

Et pour la deuxième fois j'étais applaudie chez eux à la réunion de la Société Anti-alcoolique, qui s'organisait. Alors je leur dis, que la Société Anti-alcoolique aurait de l'influence et de l'estime si les organisateurs eux-mêmes ne buvaient pas.

Il faudrait envoyer ces mots à l'abbé Prusiński, qui avait donné le projet à la Société Polonaise Anti-alcoolique d'envoyer à Kemala Pasza, de ne pas organiser la vente des spiritueux, qui empoisonnent l'organisme. Abbé Prusiński! détruis avant tout l'usage de boire du vin parmi les prêtres et puis prends la parole sur ce sujet. En général les prêtres devaient être refoulés de ce domaine, comme des gens qui parlent autrement qu'ils n'agissent.

Une fois j'avais une conférence sur l'éducation. La conférence était d'actualité, et, comme un prêtre l'avait définie, jolie et religieuse. Mais cela n'a pas empêché ce prêtre pendant la discussion, qui après la conférence se produisit, de me dire, que dans mon livret „44” la moitié était mensonge. Poussé par mes connaissances, il ne voulait pas dire son nom, il avoua seulement, que le Chapitre l'avait envoyé. En présence du public je lui répondis: „le diable qui reste derrière vous est éloquent, mais Dieu qui reste auprès de moi saura être plus éloquent”.

Voulant, qu'on m'atteste le mensonge dans mon livret „44” j'ai porté plainte contre le cardinal Kakowski entre les mains du Président de la Pologne Stanislas Wojciechowski, car les deux Tribunaux ne voulaient pas recevoir ma plainte.

La plainte, envoyée au Président Wojciechowski, j'ai terminé par ces paroles:

Ces nombreuses persécutions, je les déclarerai au jugement, qui doit être public et non à huis clos, afin que toute l'humanité sache, quelles plaies peut occasionner Satan en habit de Cardinal, et comme miraculeuse est la protection de Dieu sur ceux qui écoutent sa voix.

Je donnerai la copie de cette lettre, traduite en français, à tous les consuls et attachés étrangers, j'enverrai même à la Société des Nations, car peut être que M. le Président voudra avec le Maréchal de la Chambre des Députés se mettre derrière le paravent du Vatican et oublier, qu'il doit être Père de son Peuple et de ne favoriser personne, ne fusse que le délégué papale. Tout doit venir au jour. Il ne s'agit pas spécialement de moi, car Dieu m'avait donné plus de joie, qu'il n'y avait d'amertume pour moi, mais afin que la Société des Nations ré-

clame du Vatican la revision des dogmes de l'Eglise, ne s'accordant pas avec l'Evangile, afin que le mensonge, le mystère et autres saletés ne souillent pas la religion du Christ.

Malheur à l'humanité, si cela ne se fait pas, Malheur !

Signature.

Ensuite j'ai remis la lettre suivante au Cardinal Kakowski :

Excellence.

Le 5 décembre 1925 j'ai envoyé une plainte au Président de la République et à la Chambre des Deputés contre votre Excellence, pour m'avoir empoisonnée et m'avoir persécutée.

Ne corrompez pas ou n'empoisonnez pas Léonie Michel et n'envoyez pas vers moi un prêtre quelconque déguisé, ou un autre bandit et laissez à la Justice et au Pouvoir Civil le soin de juger.

Signature.

J'ai parsemé la copie de cette lettre dans les églises. Cependant, le même mois, car juste à Noël Dieu me montra en rêve, comment le Président de la Pologne Stanislas Wojciechowski était dominé par le clergé et qu'il ne me ferait pas justice. Je n'attendais donc que le silence. Quinze jours après, c. à. d. au mois de janvier 1926, je me persuadai de la vérité de mon rêve, car le journal „Courrier Rouge” avait donné l'image, saisis par la photographie, représentant M. le Président, qui en présence du Corps diplomatique des autres Etats baisait la main d'un jeune prêtre. Et le journal „Pour la Liberté” a décrit ce fait de la façon suivante :

C'était à l'église à Bielany, (environs de Varsovie) à cause du centenaire de l'abbé Stanislas Staszyc. Le vieux libre-penseur a dû se tourner dans sa tombe à ce moment, lui qui avait très clairement cristallisé son opinion du clergé et en général des lutteurs ecclésiastiques militants. Staszyc se tourna dans sa tombe et se plongea dans les réflexions de son sommeil éternel et tâchait de résoudre la question tourmentante : pourquoi les descendants de cette jointaine génération veulent ils le glorifier de cette façon et non pas d'une autre, et pourquoi cela a-t-il dû être fait par le premier dignitaire de la République Polonaise ?



Les avis de l'abbé Staszyc sur le clergé sont bien connus aux magistrats. Il ne leur ménage pas de définitions propres et très caractéristiques. Il les appelle donneurs des superstitions goupillonneurs, diables-batteurs etc. Ces définitions sont très piquantes. Il devait en entendre quelque chose M. le Président et savoir quelque chose de Staszyc, lorsqu'il se préparait à la cérémonie pour l'honorer. Mais pourquoi a-t-il fait cela en cette forme?

Il est permis au Président Wojciechowski de baiser différents vicaires sur les mains, mais il peut faire cela seulement en homme privé dans les chambres solitaires du Belveder, si c'est son goût, mais il ne lui convient pas de faire cela publiquement et encore dans un rôle officiel, de représentant de la République, aux yeux du peuple et ensuite de toute l'Europe. L'étranger en aura un plaisir délectable. Le vieillard blanc, courbé dans une révérence humble devant un jeune vicaire. Peut être est-ce exigé par des paragraphes secrets du Concordat, ou peut-être que le Président a fait cela de sa propre initiative? Quand on regarde ce fait de soumission du Président de la République vis à vis du clergé on le prend en pitié et la rougeur de la honte nous teint le visage".

Chacun, en lisant ce chapitre comprendra, combien était nécessaire le coup d'Etat du 13 mai 1926, et chacun comprendra, que le Cardinal Kakowski pouvait dormir tranquillement sous la tutelle d'un pareil Président.

## Le passage de ma Mère à l'Eternité.

Tout fut calme de nouveau; ma pensée se dirigeait vers les moyens d'acquiescer le nécessaire, ce qui devenait pour moi de plus en plus difficile. L'année 1928 arriva, et avec elle la mort de la joie de notre maison, de notre consolatrice, de notre Maman qui nous quitta le 19 août.

Ma Mère depuis son bas âge était comblée de la grâce de Dieu. Ayant 3 ans elle s'échappa de la maison et s'engagea dans les blés, pour y cueillir des fleurs. Elle allait à la lisière et cueillait, mais dans ce temps-là de grandes forêts aboutissaient à Jeziorna, alors c'était dangereux pour un petit enfant d'aller seul. Or, lorsque Maman cueillait des fleurs un grand chien

s'approcha d'elle et frotta Maman de la tête ; Maman le frappa de son bouquet et continua à cueillir. Le chien s'essayait, comme s'il attendait, et de nouveau il s'approchait, de nouveau frottait sa tête, de nouveau attendait et de nouveau allait, et de cette façon ils arrivèrent ensemble jusqu'à l'endroit, où d'un côté la lisière des blés se terminait, et où commençaient des grandes prairies ; là les gens fauchaient l'herbe. Le chien ne faisait pas attention et marchait à côté de Maman. Tout à coup des cris retentirent, et les hommes, armés de leur faux, se mirent à courir vers Maman. Maman s'arrêta étonnée, et le grand chien tourna le dos et avec le plus grand calme se dirigea vers la forêt. Les gens saisirent l'enfant dans leurs bras et la rapportèrent à la maison.

C'était un grand loup. Plusieurs paysans l'avaient vu et tout le village parla longtemps du miraculeux incident avec l'enfant et le loup.

Une autre fois, lorsque Maman fut plus grande, elle se trouva dans un rêve sur une galerie qui entourait une maisonnette à un étage tout à fait isolée. A côté de Maman se trouvait un vieillard à longue barbe blanche, il enseignait à Maman les quatre points cardinaux et leurs noms, qu'elle ne savait pas encore et puis il dit : „Je te montrerai, comment l'herbe croît. En ce moment l'herbe était toute petite ; aux paroles du vieillard il commença à pleuvoir une pluie si étrange, que cette impression resta chez Maman durant toute sa vie. L'herbe se mit à croître, elle s'élevait à vue d'oeil toujours plus haut, plus haut, enfin elle atteignit la galerie.

Le père de Maman prenait souvent sa fille sur ses genoux et lui parlait des principes chrétiens et répétait souvent que l'homme ne peut prendre rien d'autre dans le deuxième monde que ses bonnes actions et devait tâcher d'avoir la conscience pure ; il ne se bornait pas à dire seulement ces paroles, mais il les prouvait par des faits.

Une fois la mère de Maman était inquiète, car le jour tombait, et son mari ne revenait pas ; ce ne fut que bien tard dans la soirée qu'il revint, mais nu-pieds, car en chemin il avait rencontré un pauvre homme et lui avait donné ses souliers et, comme il avait honte d'aller pieds-nus, il avait attendu dans la forêt jusqu'au soir.

Maman se souvenait des enseignements de son père et était un ange protecteur pour ceux, qu'elle rencontrait sur son chemin, par exemple elle a aidé un pauvre garçon à faire ses études pour entrer au séminaire et devenir prêtre.

Devenue orpheline et placée chez des gens, elle fut maltraitée par la femme qui était méchante; une fois dans un accès de colère elle saisit Maman par ses cheveux qui étaient beaux et longs et la traîna ainsi. La nuit la femme vit dans son rêve un monsieur qui lui fit des reproches et lui défendit de maltraiter l'enfant; sur la proposition de la femme de prendre la fillette, le monsieur répondit, que c'était trop tôt. Le lendemain la femme raconta à Maman son rêve, fit la description du monsieur et Maman reconnut, que c'était son père.

Lorsqu'elle gagnait son pain en qualité de brodeuse, elle n'arrivait pas toujours à se suffire. Or, un jour elle pleurait, car elle n'avait pas de bottines (c'était avant Noël) elle vit en rêve son père qui lui dit: Ne pleure-pas, tu penses que nous t'avons oubliée, oh! non, nous n'oublierons jamais, nous sommes venus partager avec toi le pain bénit, regarde, voilà ta mère qui est là aussi. A ces mots Maman se reveilla et dans le jour naissant il lui semblait voir ses parents; elle s'élança pour les embrasser, mais leurs ombres s'éloignaient et se dispersèrent dans l'air.

Ce jour même Maman reçut de l'ouvrage à la maison pour ses veillées, et grâce à ces gains supplémentaires, elle pouvait s'acheter tout, ce dont elle avait besoin, et quand mon père arriva à Varsovie, Maman avait un trousseau convenable et de l'argent mis de côté.

Maman était non seulement jolie mais aussi pure d'âme, que de corps et ignorante de toute la corruption; rien d'étonnant qu'elle s'engagea chez un monsieur jeune et soi-disant riche et même elle prit un à compte pour partir avec lui à la campagne chez sa femme, en qualité de dame de compagnie. Cependant en rêve elle reçut une superbe plante dans un pot, elle en était enchantée, mais la curiosité la prend de regarder, si cette plante a les racines en bon état. Elle sort la plante du pot et voit dedans un serpent roulé qui sortit et se mit à ramper vers Maman. Effrayée par ce rêve, Maman le raconta ainsi que son nouvel engagement à la vénérable M-me Owsńska, chez laquelle elle demeurerait et à M. Goralski qui habitait la même maison et qui était son ami. M-me Owsńska expliqua à ma Mère le danger qu'elle courait. L'inconnu eut l'audace de porter plainte au juge; c'est alors que d'effroi Maman tomba malade d'un érysipèle au visage. M. Goralski se rendit avec Maman chez ce juge, et gagna la cause.



Bien originale fut la prière de Maman à Częstochowa, lorsqu'elle s'y trouva pour a première fois. C'était l'époque où la fortune entrait par portes et par fenêtres de notre maison. Maman alla à Częstochowa à pied avec ses deux fils aînés qui étaient élèves du gymnase de la préparatoire et de la première classe. Etant aux pieds de la Mère de Dieu, Maman la pria de retenir cette corne d'abondance, elle craignait la richesse qui attire de faux amis et déprave souvent l'homme: Et la Mère de Dieu exauça cette prière, l'or cessa de pleuvoir il ne resta que l'aisance, et dans le temps à peine suffisante, pour nouer les deux bouts.

Elle était très pieuse; pendant 40 ans elle fut adhérente à la Confrérie de l'église des Bernardins, elle aidait à entretenir les autels, elle devint supérieure dans la confrérie c. à. d. „Seniora”, elle faisait la quête pendant l'office et enfin elle devint la seule protectrice de l'autel de St. Luc peintre et Évangéliste. Elle achetait des nappes, elle faisait des binets de perles et en avait plusieurs garnitures de différentes couleurs. Ces binets étaient alors très à la mode. Maman ornait l'autel elle-même. Les peintres reconnaissants, dont saint Luc est le Patron, firent à Maman en souvenir de son travail de 15 ans un tableau, au milieu duquel se trouve la reproduction de l'autel, au-dessus le portrait de Maman et des deux côtés et au-dessous les portraits des trois peintres, initiateurs de ce don. Tout est garni d'ornements, faits à la main et d'inscriptions de circonstance, mis dans un cadre d'acajou, embelli des motifs de métal.

On dirait que tous les travaux de Maman étaient pour ainsi dire approuvés par Dieu, car lorsque le nouveau curé défendit d'orner les autels disant, que ceux-ci devaient être tout à fait simples, comme à la cathédrale, Maman pleura beaucoup, alors de nouveau elle eut un rêve dans lequel un monsieur recommanda à Maman d'orner l'autel comme auparavant et que le prêtre ne s'y opposerait plus; en effet tout revint à l'ancienne manière, et Maman s'occupait de son cher autel, jusqu'à ce que les forces l'abandonnèrent.

C'était quelque chose d'étonnant avec le cierge pascal. A la suite d'un rêve en 1915 elle en a acheté un et l'a offert à cette église et seulement après elle a appris que l'église n'en possédait aucun, car pendant la restauration de la sacristie l'ancien cierge pascal avait été cassé.

J'ai une vive impression d'un fait de la guerre Européen-

ne. Les Allemands entrèrent à Varsovie et l'assurance du rédacteur Sadzewicz devint fautive. Les Allemands cherchaient du cuivre dans la terre, sans en trouver, mais ils en trouvèrent dans les églises, les fabriques et les maisons privées. Notre Maman résolut l'offrir pour la cloche de l'église de la Mère de Dieu de Czestochowa qui était en construction. Elle avait du cuivre du bon temps d'autrefois, où la maison était riche et nombreuse; elle fit alors le tour du logement et sortit tout pour la Mère de Dieu. Que cette tournée fut touchante!

Elle sortit d'abord un grand chaudron, puis deux samovars avec leur assortiment, puis un très grand pot, ensuite une grande poissonnière pour cuire les poissons, beaucoup de casseroles de différente grandeur, deux fers à repasser, un mortier; sur tout cela étaient gravés ses initiales; puis elle sortit du tiroir de la cuisine la machine à hacher la viande, comme si elle n'avait plus besoin d'elle, puis douze fourchettes et couteaux à manche d'acier; elle fouilla dans le garde-manger, où se trouvaient deux grandes médailles de bronze à papa reçues à une Exposition et deux étoiles emblème de sa conformation; elle ouvrit l'armoire vitrée, où se trouvaient un très joli porte-cigare argenté et une sonnette d'un ouvrage précieux et qui aurait été plutôt propre à être envoyée à une Exposition, que d'être fondue, enfin elle s'arrêta comme si elle se rappelait de quelque chose, elle ouvrit la petite table de sa fille chérie absente et en sortit un minuscule mortier, bougeoir et fer à repasser jouets chéris, souvenirs d'enfance, et elle posa cela avec toutes les autres pièces; elle savait bien que sa fille ne regretterait pas ces souvenirs. De cette façon notre cuivre n'a pas servi aux Allemands à faire des obus pour tuer nos pères, frères, maris et fils.

Un fait plus émouvant encore c'était le 5 novembre 1918. Moi, je me tourmentais à l'école, ma soeur qui enseignait le français passait des moments durs, car les Allemands étaient encore là, et elle avait si peu de leçons, que bien souvent on souffrait de la faim. Mais la Patrie fit un appel pour le don national, et cette vieille octogénaire en ce temps-là malgré la gêne et le froid sortit tout l'or de la maison outre une petite montre et le porta pour la Patrie. Elle croyait à la résurrection de la Pologne. Il y a cinquante ans elle avait vu dans son rêve la Mère de Dieu faire descendre du trône le tzar russe, pour rendre la Pologne entre les mains polonaises; alors que n'aurait pas donné cette vraie Polonaise et véritable chrétienne!

Aujourd'hui Maman n'est plus de ce monde, elle n'a pas

vécu jusqu'à ce que le cardinal Kakowski me fasse justice, mais Maman était toujours tranquille sur mon compte, elle croyait en ma mission, car un jour elle me dit : „Cécile, si j'apprenais que tu es dans une prison, que tu es blessée ou morte, pas une larme ne me tomberait des yeux, car je crois et je sais que tu étais heureuse, que tu es heureuse et que tu seras heureuse”.

Dois-je alors me désespérer de la perte de Maman? Je porte un voile sur mon chapeau pour le monde, mais je ne mets pas de robe noire, car Maman a passé toute sa vie en Grâce de Dieu, et aujourd'hui elle est avec sa mère terrestre et la Mère Reine des cieux.

Un dimanche matin, lorsque ma soeur le coeur gros et languissant était plongée en prière fervente et suppliait Dieu, de lui montrer Maman, Dieu exauça sa prière et lui montra Maman dans la tombe en cercueil, une couronne verte posée tout autour de sa tête, et toute baignée de vive lumière.

La mort de Maman m'a rappelé que moi-aussi je ne suis pas éternelle et que je devais décrire toute ma vie, afin qu'après ma mort le clergé ne calomnie pas mon nom, ne transforme pas les faits, et que la postérité me connaisse telle, que je suis.

## Le but de ma vie.

Quand je me regarde dans mon mémoire, je vois très clairement, que Dieu m'a conduite à travers des larmes, des souffrances vers le plus grand bonheur, qui consiste dans la réunion du vivant avec Dieu. Je suis un être humain, alors je mange, je dors, je travaille, je me repose, je ressens les joies terrestres, je commets des fautes, desquelles je tâche immédiatement de me corriger, mais j'ai aussi des moments de bonheur qui ne sont pas de ce monde. J'accomplis les lois imposées par le Pouvoir Civil, mais le Pouvoir Ecclésiastique n'a pas prise sur moi. Dieu seul me domine, je suis enfant de Dieu membre du Royaume de Dieu sur la terre. Cependant je sens, que le but de ma vie n'est pas accompli.

Je me souviens que lorsque j'étais chez ma cousine à Pocieryn et que je gardais le lit, je sentis, que l'esprit de l'abbé Gralowski entra dans ma chambre et s'approchait de moi. Je savais, qu'il vivait et qu'il demeurerait à Varsovie, et une telle colère me saisit à l'idée, que sa pensée, son âme osassent entrer dans ma chambre. N'étant pas habillée, je ne pouvais pas sortir de la chambre, je dis alors à haute voix : „Va-t-en, que veux-tu



de moi?" J'étais couchée, je regardais de son côté, il n'était pas mais il était et s'approchait doucement, et quand il arriva près de mon lit il dit d'une voix, qu'on entendait sans l'entendre: „Tu penses que tu peux mourir. Le Christ sur la croix a dit: „C'est accompli" et toi, peux-tu déjà dire, que tout est accompli de ce, que Dieu t'a fixé d'accomplir? Son ombre disparut, et quoique je me sentais à Pocieryn très affaiblie et très accablée et vraiment je pensais à la mort et je la souhaitais, après cette apparition je repris des forces, je quittai le village et je revins à Varsovie.

Et aujourd'hui non plus je ne pourrais dire, que tout est accompli, car dans l'année qui vient de s'écouler, le jour de Noël Dieu m'a dit, ce qu'Il voulait, encore de moi.

Sublime est le jour de Noël, jour de la naissance de l'Homme, sur lequel ses ennemis les plus acharnés n'ont pas trouvé de tâche. Je me représente cette impression émouvante, qu'ont éprouvé ceux, qui pouvaient ce jour-là se trouver à Bethléem, à côté des pâtres indigènes rappelant si vivement ses premiers adorateurs. Les consuls des différents Etats y vont, des riches, des pauvres pour puiser un nouveau et raffraîchissant souffle de Dieu. Hélas, tous les peuples ne sont pas représentés, car tous les peuples ne Lui rendent pas leurs hommages. Qui en est responsable, si ce ne sont pas les Chrétiens!

Qui est-ce qui est chrétien? L'homme, baptisé au nom de la Sainte Trinité, s'appelle un chrétien. Cependant saint Jean enseignait aux gens qu'il baptisait seulement avec de l'eau, et que Jésus-Christ allait baptiser avec de l'Esprit de la vérité. Cela signifie alors, que l'homme, qui dit la vérité, l'homme qui aime son prochain est un chrétien. Que de gens pareils se trouvent parmi les Japonais et parmi d'autres peuples, qui ne sont pas chrétiens'.

Réunir ces gens dans une organisation et on aura l'Eglise Universelle. Il n'y avait pas et il n'y a pas de peuple, qui n'ait ses Glorificateurs de la Vérité, ses combattants pour l'idéal le plus élevé, comme Socrates et d'autres; les noms de ces pionniers devraient être enregistrés dans un livre sous l'égide du Plus Haut Seigneur, qui est Jésus-Christ de Nazareth.

Car voulant appartenir à l'Eglise Universelle faut-il renier des êtres comme Boudha, Confucius, Mahomet et d'autres?

Non, car c'est Dieu qui les a envoyés, pour mener les hommes vers le bien; au contraire chaque peuple devrait fêter les jours, qui ont rapport avec leur vie, leur histoire, le dévelop-

pement de leurs forces spirituelles, mais chaque peuple devrait avoir aussi l'image de celui, qui dans la Vérité et dans l'Amour du prochain a dépassé tous les saints de l'univers.

Les formes et les cérémonies religieuses ce n'est pas le meilleur de la religion du Christ, ce n'est qu'un détail et ce devrait être traité comme détail, car comme l'habitant des neiges éternelles ne peut pas s'habiller à la mode des gens des pays tropicaux, de même le prêtre des pays glaciaux ne peut pas buvoter tous les jours du vin à la mode des prêtres catholiques. De même si Jésus Christ était né sous le Pôle Nord et avait donné l'ordre de partager avec les autres la viande d'otarie et l'huile de baleine, il est certain que l'habitant des tropiques n'aurait pas établi chez lui la culture des otaries et celle des baleines.

L'Amour et la Vérité peuvent unir les hommes; ces sentiments sont le fondement de l'union future, du futur Royaume de Dieu sur la terre. Un seul Dieu, une seule Humanité; un fil d'or qui unit l'Humanité avec Dieu c'est la Vérité et la Fraternité.

„D'après cela seulement on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, que vous vous aimez communément” dit l'Homme-Dieu. Et puis priait ainsi ce même Homme-Dieu. „Donne Père qu'eux et nous soyons un”.

*Faire l'appel au monde entier de former des Organisations de Glorificateurs de la Vérité est le but actuel de ma vie.*

*L'époque de la réalisation de l'unification s'approche!*

## La lecture de l'abbé Oraczewski

Récemment il y avait une lecture de l'abbé Oraczewski. Il mentionna quels papes seraient encore, combien il y en aurait et rappelait aux assemblés, que bientôt serait la fin du monde. Et ainsi doit être: un pape ayant pour égide un père angélique, pape marinier, pape de la moitié de la lune, pape du travail du soleil, pape de la gloire de l'huile, pape Pierre de Rome. Le pape actuel a pour égide „la Foi sans peur”. Mais le moine, auquel Dieu a donné cette clairvoyance, dit, que ces égides ne devaient se rapporter absolument qu'aux papes-mêmes, mais qu'elles pourraient se rapporter aussi à la personne qui aurait vécu et agi pour ce pape donné.

Personne ne penserait que l'égide „la Foi sans peur” se rapporte au pape actuel, car il n'a rien accompli, qui soit digne de ce titre, au contraire il ramasse des sous et trafique avec les chapeaux de cardinaux et d'autres dignités. C'est un marché qui n'a rien de commun avec „la Foi sans peur”.

Si néanmoins nous allons considérer que, moi femme faible et pauvre, sans parti derrière le dos j'avais et j'ai le courage de réclamer les lois de Dieu, nous verrons que ce titre me va mieux, qu'au pape actuel. C'est moi qui suis ce petit pâtre David, qui ayant pris dans la main une petite pierre, tua Goliath. Ma pierre c'est la Vérité, qui passera le monde entier et sonnera la résurrection de la Vérité que les prêtres de tous les cultes tourmentent, martyrisent et tuent. L'univers est grand, ma pierre a une plus grande route à parcourir, que celle de David, mais elle a du temps, avant que la prophétie ne s'accomplisse, avant que la fin du monde prédite n'arrive.

L'abbé Oraczewski a une très fausse opinion de la fin du monde. Etant à Pociestyn chez ma cousine, Dieu m'a expliqué, ce que c'est que la fin du monde. Le mot „Monde” dans la bouche du Christ signifiait l'amour de l'or, de l'orgueil, du mensonge. Alors au moment où l'Humanité comprendra que l'or, l'orgueil et le mensonge ne donnent pas le bonheur réel, ni sur la terre, ni la vie éternelle dans le ciel, alors la fin du monde arrivera, et le Royaume de Dieu viendra sur terre.

Dieu m'a dit encore: „Si vous voulez, vous, Polonais, que la damnation russe n'envahisse pas votre patrie, faites vous mêmes la fin du monde c'est à dire abandonnez l'hommage à l'or, à l'orgueil et au mensonge”.

Notre actuel Généralissime de la Pologne ressuscitée le Maréchal Piłsudski agissait sagement et joliment, lorsqu'il s'occupa d'abord du sort des plus pauvres, car l'anarchie se développe plus facilement parmi les sans-toits et parmi les affamés.

Ensuite l'abbé Oraczewski mentionna, qu'avant la fin du monde il y aurait la persécution de l'Eglise, mais quelle sera cette persécution, qui va persécuter, le conférencier n'en disait rien.



## Comment Mickiewicz représentait l'Eglise.

Adam Mickiewicz, l'un des plus grands poètes polonais, disait ainsi de l'Eglise: „L'Eglise se constitua par miracle, existe par miracles et sera sauvée par miracle”. L'Eglise d'aujourd'hui a seulement gardé les formes; elle a entièrement détruit l'esprit de la vie du Christ. Le pape devint excellent économiste, avocat, même diplomate. L'unique moyen qui reste aux prêtres de comprendre les hommes de l'avenir, c'est de renouveler leur esprit dans l'esprit du peuple, qui de toutes parts s'élève au-dessus de l'Eglise. Le clergé n'a jamais voulu prendre part dans le mouvement intérieur du peuple, puiser la vie dans la masse nationale, d'associer à l'esprit des masses qui souffrent et languissent vers l'avenir. Les peuples ne veulent pas renverser l'Eglise, ils veulent la rehausser. Les peuples demandent à l'Eglise qu'elle prenne un esprit nouveau. Si vous le preniez, vous comprendriez clairement, pourquoi il était si difficile d'amener à présent les peuples au pied de la croix, de les reconcilier avec Jésus-Christ. Car vous-avez entièrement falsifié l'idéal du Christ. Vous nous Le présentez toujours comme un mendiant, vous prétendez qu'il est suffisant de s'excuser éternellement auprès de Lui, ou de Le flatter, et qu'on n'a pas besoin de faire quelque chose pour Lui. Où avez-vous lu que le Fils de l'Homme était mendiant? Est-ce que son discours n'était pas un discours du pouvoir? Est-ce qu'Il n'avait pas chassé les Pharisiens de l'église? Non, Il ne mendiait jamais, jamais Il ne disait de politesses, ne parlait par formules, ne menait des dissertations, Il n'entrait jamais en compromis avec le malin.

Ne dites point, que les peuples vous délaissent, c'est vous qui les avez délaissés. Ils vous ont cherché à votre poste et ils ne vous ont pas trouvés, ils veulent se rehausser et vous les abaissez.

Est-ce qu'outre des formules froides, des quêtes et des gémissements sans fruits pour les sauver vous, prêtres et prélats, vous ne voyez que le seul sauvetage en argent, en baïonnettes et en protocoles? Et ce qui vous manque vous le reclamez uniquement de la terre; vous qui devez rehausser et sauver la terre, vous exigez d'elle, quelle vous rehausse et vous sauve”.

Ainsi dit Adam Mickiewicz; ailleurs il mentionne que Rome c'est l'auberge, où le diable a le plus grand pouvoir.

## La voix de Sigismond Krasin'ski.

Sigismond Krasin'ski, psalmiste Polonais appelle :

Ach nie tylko wiek przeszłości  
Faryzejskie rodzi dusze —  
Za dni naszych i przyszłości  
Są Faryzeusze  
Powtarzacie: „Chryste! Chryste!”  
A nie macie w sercu Jego —  
Jakżeż Ducha wam Świętego  
Przejąć dobro wiekuiste?  
Z was się kaźden nad odłogiem  
Własnej próżni, wspina Bogiem  
Na paluszkach wzdętej pychy!  
— I tak wy zwierzęciejcie. —  
Bo kto sam się bóstwi w świecie,  
Ten na odwrót swęgo szału  
Odczłowicza się pomału —  
Aż się stanie taki lichy,  
Że padając dojdzie chyba  
Do roślinnej istni grzyba! —  
Lub też dziki — śpny — chory —  
Miasto widzeń — widzieć zmory  
Miasto natchnień — czuć wściekliwość  
Będzie — zmąci wiary, dzieje,  
Człowieczeństwo i ojczyznę,  
Zwątpi rozpacz i nadzieję! —  
Wtedy wśród błędów swych pędu  
Wezwie drugich do obłędu. —  
Za każdym się krokiem  
Przenazwie prorokiem.  
Zbawicielem — Bożym bratem:  
I dusz wielu będzie katem!  
Aż nie wątpiąc, że się zbożył  
Że jak Boga stwórcą znał,  
Tak się stwórcą sam tu — stworzył  
Coraz pełniejszy własnych chwał,  
Pocznie wierzyć jadowicie  
Że mu sługą — ludzkie życie:  
Stanie się i katem cia!

### Résumé :

Les Pharisiens étaient non seulement auparavant, mais ils existent à présent. Ils appellent : Christ ! Christ ! mais ils ne l'ont pas dans leur coeur.

Car si quelqu'un se fait dieu dans le monde, celui-là devient animal, s'amoindrit et parvient jusqu'à la valeur du champignon. Ou au lieu d'inspiration il se sent dans le coeur la rage et plein de sa gloire, il devient bourreau pour les hommes.

## L'opinion de Victor Hugo.

Le 23 février 1853 le plus grand génie du peuple Français s'exprimait ainsi : Lorsque Dieu était en colère contre tous les rois pour leurs mauvaises actions, ceux-là se défendaient par ces paroles :

Et chacun d'eux, pareil au renard qui s'échappe,

Cria :

Ce n'est pas nous !

— Et qui donc ?

— C'est le pape.

Seigneur, vous aviez mis parmi nous ce docteur.

Il était le semeur il était le pasteur,

Il enseignait d'en haut comme votre vicairie.

Nos trônes faisaient cercle autour de cette chaire.

Nous écoutions son verbe ainsi que votre voix.

Il nous disait : ..Je suis celui qui parle aux rois ;

„Quiconque me résiste et me brave est impie..."

Ce qu'ici-bas j'écris, là-haut Dieu le copie.

L'église, mon épouse, éclore au mont Thabor,

A fait de la doctrine une cage aux fils d'or,

Et comme des oiseaux j'y tiens toutes les âmes.

Seul je suis le mystère et seul j'ai les dictames.

Rois, obéissez-moi selon qu'il est écrit.

Quand vous me regardez, vous voyez Jésus-Christ.

Je fais et je défais la loi quand je la touche,

Et l'explication de tout est dans ma bouche ;

Je suis l'homme-justice et l'homme — vérité :"

Or, quand nous abattions droit, peuple, liberté,

Quand nous eûmes tué le tribun et apôtre,



Nous étions d'un côté, les morts étaient de l'autre,  
 Nous lui dîmes: Quels sont les bons et les pervers?  
 Et cet homme leva la main et l'univers  
 Vit descendre, Seigneur, de cette main suprême  
 Sur nous l'apothéose et sur eux l'anathème.  
 Quand nous exterminions l'aïeul aux pas tremblants,  
 Ce vieillard nous criait: Malheur aux cheveux blancs!  
 Quand nous percions l'enfant au ventre de sa mère,  
 Il nous criait, debout au fond du sanctuaire.  
 Devant la mère froide et devant l'enfant mort:  
 L'enfant était coupable et la mère avait tort!  
 Il faisait, pour punir quelconque pense ou rêve,  
 Jaillir des crucifix tous les éclairs du glaive  
 Sa main, plus que nos bras, multipliait les coups.  
 Répondez Pazzoli, Simoncelli, vous tous!  
 Cet homme interrompait la messe à l'offertoire,  
 Ce prêtre rejetait la gorgée au ciboire,  
 Seigneur, pour faire signe au bourreau de frapper,  
 Et lui montrait du doigt les têtes à couper,  
 Sa ceinture servait de corde à nos potences.  
 Il liait de ses mains l'agneau sous nos sentences;  
 Et quand on nous criait: Grâce! il nous criait: Feu!  
 C'est à lui que le mal revient. Voilà, grand Dieu,  
 Ce qu'il a fait; voilà ce qu'il nous a fait faire.  
 Cet homme était le pôle et l'axe de la sphère;  
 Il est responsable et nous le dénonçons!  
 Seigneur, nous n'avons fait que suivre son exemple.  
 Nos forfaits sous ses pieds sont nés dans votre temple;  
 Il nous a mis l'enfer dans l'âme au lieu du ciel;  
 Lui seul porte le poids du crime universel!"  
 Et l'archange cria.

Faites venir cet homme!"

Alors les sept clairons dirent:

„Pape de Rome! . . . . .

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Et, comme je fuyais, dans la nuée ardente  
 Une face apparut et me cria: Mon Dante,  
 Prends ce pape qui fit le mal et non le bien,  
 Mets-le dans ton enfer, je le mets dans le mien.

La légende des siècles.

## La Vision.

J'étais assise dans la même chambre auprès de cette même table, lorsque autre fois j'écrivais mon premier mémoire. Je confiais mes pensées au papier; à un moment donné ma main cessa d'écrire, ma tête et ma main furent baissées soi-disant sur le papier, j'étais assise comme changée en pierre, et mon âme comme si elle se trouvait dans l'autre monde. Je vis le roi polonais Boleslas le Hardi, venir à ma rencontre et me mener devant le trône du Tout Puissant. Je m'agenouillai, baissant le front. Boleslas le Hardi était à ma gauche et tenait dans sa main gauche sa couronne royale. Alors Wladislas II, aussi roi de Pologne, se mit à ma droite, en tenant dans sa main droite sa couronne royale. Par derrière s'approcha de moi la reine polonaise Cunégonde, et elle me mit sur la tête une couronne de muguet. Mais moi, je ne trouvais pas convenable en présence de Dieu, de me parer ne fusse que de simples fleurs blanches, j'ôtai la couronne et je la tins dans la main.

Dieu dit : „étranges! vous êtes Polonais, tant de sang vous avez versé en défendant la liberté des autres peuples et il vous manque le courage de dire au pape de ne pas s'appeler Saint Père, nom qui n'est dû qu'à moi seul. Vous devez vous mettre à la défense des lois de Dieu” et comme si Dieu désirait, que je répète cela à mes concitoyens.

Je me levai pour revenir sur la terre. Nous reculions ensemble, tenant nos visages tournés vers Dieu et moi seule, je chantai „Rota” (un peu changé) chant de la femme poète polonaise, Marie Konopnicka.

Nie będzie papież kłął nam w twarz,  
I księży nam bestwicył,  
Orężny wstanie hufiec nasz,  
Duch będzie przewodniczył.  
Idę bo zagrzmiął złoty róg  
Bo tak mi kazał Bóg,  
Bo tak mi kazał Bóg!

### Résumé.

Le pape ne nous jettera plus d'anathème au visage et ne nous rendra bestiaux nos prêtres; notre régiment armé se lèvera, et l'Esprit va commander. Je vais, puisque la corne d'or a retenti, et c'est Dieu qui m'a ainsi ordonné.

En reculant ainsi, et en chantant, nous joignîmes le roi polonais, Boleslas le Courageux, qui se tenait avec ses chevaliers. Nous nous arrê tâmes, et le roi avec ses chevaliers répétèrent en chœur d'une voix mâle et vibrante :

Idziem, bo zagrzmiał złoty róg,  
Bo tak nam kazał Bóg,  
Bo tak nam kazał Bóg!

#### Résumé.

Nous allons, puisque la corne d'or a retenti, et c'est Dieu qui nous a ainsi ordonné.

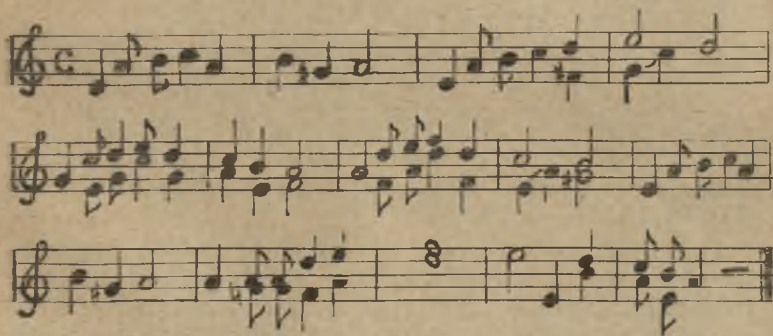
Lorsque les chevaliers eurent cessé de chanter, j'entendis dans le lointain le ciel tout entier répéter le refrain d'une voix douce et angélique :

Idziem, bo zagrzmiał złoty róg,  
Bo tak nam kazał Bóg,  
Bo tak nam kazał Bóg!

#### Résumé.

Nous allons puisque la corne d'or a retenti, et c'est Dieu qui nous a ainsi ordonné.

### R O T A



Lorsque le chant eut résonné, Boleslas le Hardi me dit : „Avant que tu ne retournes sur terre je te montrerai l'un des miracles du ciel. Par exemple non seulement vous, hommes de



la terre qui avez le cinématographe, le ciel en a un aussi et, même vivant. Que veux-tu voir? Je réfléchis et au bout d'un moment je répondis: Je voudrais voir Jésus-Christ dans la crèche à Bethléem. Bien, dit-il et il me mena pas loin, et voilà que devant mes yeux se trouve la crèche, la MÈRE de Dieu était assise auprès de l'Enfant Jésus qui agitait gaiement ses mains. D'un mouvement vif j'ai sursauté et je me mis à genoux auprès de l'Enfant vivant et je baissai la tête.

L'Enfant se mit à jouer et à s'amuser des muguet de ma couronne; apercevant cela, je commençai à arracher les fleurs de la couronne qui tenait bien solidement sur ma tête et je me mis à les jeter sur Jésus. Jésus-Christ prenait les branches du muguet, les secouait et ô! miracle, dans sa petite main les clochettes du muguet faisaient retentir des sons argentins. La Mère de Dieu souriait, voyant la joie de l'Enfant, et me dit: „Qu'il te manque jamais de ces jolies fleurs”. Et à ces mots non seulement ma couronne n'était pas abîmée, mais toute ma robe blanche en était parsemée.

Après avoir joué avec l'Enfant je me mis debout; Boleslas le Hardi prit de ma robe une branche de muguet et, la tenant dans la main, il m'offrit le bras, pour me conduire dans le ciel. Il me parlait: Ici on peut voir chaque moment de la vie soit d'une personne particulière, soit de l'histoire d'un peuple, soit de l'Écriture Sainte. Tu verras même chaque pensée personnifiée.

Il me mena ensuite vers l'endroit, où se trouvaient les livres de ma vie. Chaque homme a deux livres, dans l'un sont inscrites ses bonnes actions en lettres d'or, dans l'autre ses mauvaises actions en lettres noires. Il me montra le livre de mes péchés. Il y en avait beaucoup d'inscrits, mais je ne pus rien lire, car une brume étrange couvrait les pages. Boleslas le Hardi m'expliqua ce phénomène: Si l'homme fait pénitence sur la terre il aplanira ses mauvaises actions, et Dieu couvrira ces lettres noires de la brume de l'oubli.

Puis il me mena dans un autre coin du ciel, où j'aperçus un immense portail. Boleslas le Hardi m'expliqua: La Pologne a son pavillon X, où les justes ont souffert à la Citadelle sous le joug Russe. Le ciel a aussi son pavillon X où sont ceux, qui ne peuvent entrer au ciel jusqu'à un certain temps. Dans ce pavillon X se trouvent des papes, des prêtres qui jetaient des anathèmes, étant sur la terre. Ils ne peuvent pas entrer au paradis, malgré que ce soient des hommes justes, ils doivent attendre

jusqu'à ce que l'anathème c. à. d. l'excommunication soit supprimée.

Jésus-Christ après sa mort a détruit des limbes, mais ces limbes seulement toute l'Humanité peut les supprimer, si elle exige la suppression de cette monstrueuse coutume du démon et non du Christ. Il m'était pénible d'entendre cela, car notre évêque Stanislas qui avait excommunié Boleslas le Hardi devait s'y trouver aussi.

Peuple de tout l'univers, quand est-ce que vous passerez en revue les usages des prêtres, qui ne s'accordent pas avec les commandements de Dieu!!!

Boleslas le Hardi poursuivait: Tu as vu l'image du passé, l'image du présent et peut-être veux-tu voir l'image de l'avenir? Viens, et je te montrerai la Jérusalem de l'avenir. Je me suis vue à Jérusalem sur une grande place, où devait avoir lieu la consécration d'un monument. Une femme, qui était la perle du peuple Juif, devait haranguer, et sur la place se trouvaient une multitude de pigeons multicolores. Une foule innombrable, attendait le commencement de la cérémonie. Devant le monument, couvert encore, se plaça cette Juive et elle commença à parler.

„Concitoyens, vous-êtes venus de différents endroits, comme ces pigeons, et chacun de vous pense, qu'il offre au pays ses meilleures et ses plus vraies pensées. La vérité ressemble à ces pigeons d'Australie, qui sont roses, verts, jaunes et d'autres couleurs. Chacun d'eux pense être le plus important parmi les oiseaux. O! non, concitoyens, la vérité blanche, la Vérité de la colombe, qui planait au-dessus de la tête de Jésus de Nazareth est seule la Vérité, et ces autres vérités, ce sont des illusions sans signification importante. Tout ce qui n'a pas l'empreinte du Saint Esprit est hypocrisie et mensonge”.

„Les chrétiens représentaient le Christ avec la couronne d'épines. Ah, avec quel empressement ils paraient Christ d'épines! Leurs actions chrétiennes étaient aussi des épines éternelles, mais nous Juifs nous allons parer autrement notre Glorificateur de la Vérité. Il est donc écrit dans l'Écriture Sainte, que lorsque, nous Juifs, nous nous convertirons à Jésus, nous surpasserons en amour tous les chrétiens. Chez nous dans la Nouvelle Palestine il n'y a pas d'affamés, ni de sans-toit, nous nous aimons socialement, alors nous avons le droit de parer la tête du Christ avec une couronne de roses sans épines, roses qui ne faneront jamais, en roses d'or”.

La vision disparut.

## Saint Stanislas.

Il y a treize ans, un matin je réfléchissais beaucoup sur saint Stanislas, patron de la Pologne. Je ne l'aimais pas parce qu'il avait jeté un anathème contre Boleslas le Hardi, roi Polonais très brave. Le clergé raconte, que dans, le temps de cet Stanislas, il y avait un différent pour un bien, et que l'évêque a fait ressusciter le défunt Piotrowin, afin que celui-ci portât témoignage pour le bénéfice de l'église, ce que le défunt avait fait. Connaissant la crédulité des Polonais, et ayant le don de faire des mystères il n'était guère difficile d'arranger un miracle pareil, quoique le cerveau bien portant ordonne de nier ce miracle, car Jésus-Christ ne luttait jamais pour avoir des biens terrestres. Mais le miracle réussit et le sens moral de ce miracle était tel, que lorsque sous le roi polonais Sigismond III, les professeurs de l'Université de Cracovie tiraient le diable par la queue, et que l'armée n'avait point de solde, le Clergé surtout les Jésuites possédaient d'immenses biens et formaient l'état le plus riche. Le roi Boleslas le Hardi voyait cette cupidité, et pour cela il fut excommunié, ce qui provoqua le meurtre de l'évêque Stanislas Szczepanowski et ensuite la sortie du roi de la Pologne en exile.

Il est vrai que le deuxième roi polonais Wladislas II, étant excommunié n'alla pas en exile, mais s'est rendu en Allemagne, en demandant du secours pour recouvrer ses droits; le troisième roi Casimir le Grand, lorsque l'abbé, nommé Baryczka, lui apporta l'anathème, en toute réponse ordonna de noyer ce prêtre, ce qu'on fit. Comme la réaction devenait plus grande, dès lors les anathèmes n'arrivaient plus dans les chambres royales.

J'ai toujours regretté le roi Boleslas le Hardi et je ne pouvait comprendre, pourquoi la Pologne a souffert l'évêque Stanislas pour son Patron, surtout que nous-avons un modèle si parfait dans saint Jean Kanty, gloire de peuple; Jean dont on dit, que son franc parler convertissait même les brigands.

Mais ce jour-là, pensant à saint Stanislas, je réfléchissais sur lui comme une éducatrice expérimentée et j'ai conclu, que si l'évêque Stanislaus n'avait pas été sous l'influence de Rome il aurait sûrement été un autre homme, aurait compris le service du Christ et l'aurait accomplis autrement. Après avoir formulé tout cela, et étant parvenue à une telle conclusion, je me dis à moi-même à demi-voix: „Oui, il n'est pas coupable”. Et lorsque j'eus prononcé ces paroles, je sentis l'esprit de l'évê-



que Stanislas, qui me dit : „Puisque tu as proféré cette parole : „Il n'est pas coupable" tu ne paraîtras jamais devant le jugement du clergé, c'est moi qui y paraîtrai pour toi". L'esprit s'éloigna.

Aujourd'hui, lorsque je me ressouvins de ce, que les génies du monde avaient dit du clergé, je suis d'un autre avis qu'eux ; moi, comme éducatrice, je conclus, que malgré que Słowacki, poète polonais, a appelé le Pape „Satan" ; malgré, que Krasin-ski prouve, que la valeur spirituelle des papes et des prêtres arrive au minime, et que Victor Hugo renvoie le premier ministre du Christ en enfer, je crie de toute ma force :

„Ils ne sont pas coupables".

## Qui est coupable?

Lorsque l'enfant voit la mauvaise conduite de ses parents, tantôt il dit, tantôt il ne dit pas son avis, il gardera seulement le fait en sa mémoire, car penser et juger en lui-même personne ne lui défendra. Mais les adultes, qui se connaissent la possession de ce grand don „Libre Volonté", ceux-là ne devraient pas la perdre et obéir à ceux, qui ne sont pas dignes.

*Toute l'Humanité obéissait aux papes et obéit, toute l'Humanité est coupable.*

C'est une autre question, que ce ne sont pas les papes qui régissent le monde. L'abbé Szkopowski a décrit très clairement dans le journal „Courrier de Varsovie" — que lorsqu'un des papes après son avènement sur le Siège des Apôtres voulut donner sa bénédiction au monde entier, les Jésuites ne lui ont pas permis. Il en résulte que les Jésuites gouvernent les papes. Tout le Vatican a l'atmosphère des Jésuites, on la respire, par elle on agit. Purifiez le Vatican de cet élément malsain c'était et ce sera la tâche de l'Humanité Libre. Plus d'un pape aurait agi autrement, s'il avait agi seul et s'était guidé d'après l'Évangile.

D'ailleurs passons à l'Apocalypse, c'est à dire à la Révélation de saint Jean Baptiste, et la voix de ce disciple favori du Christ nous expliquera plus d'une question.

# APOCALYPSE

c'est à dire

## Révélation de Saint Jean.

Du temps de Néron, saint Jean Evangéliste fut condamné à l'exile sur l'île Patmos, située sur la mer Egée, et là il écrivit „Révélation de Jésus-Christ”, que Dieu lui a donné pour montrer à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt.

Saint Jean fut ravi en esprit au jour du Seigneur, et il entendit derrière lui une voix forte, comme le son d'une trompette qui disait: Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept Eglises. Saint Jean se retourna, pour connaître, quelle était la voix qui lui parlait. Et, après s'être retourné, il vit sept chandeliers d'or et au milieu des sept chandeliers, quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme, vêtu d'une longue robe, et ayant une ceinture d'or sur la poitrine. Il avait dans sa main droite sept étoiles. Son visage était comme le soleil, lorsqu'il brille dans sa force. Quand saint Jean le vit, il tomba à ses pieds comme mort. Il posa sur saint Jean sa main droite en disant: Ne crains point! Je suis le premier et le dernier et le vivant. J'étais mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. Ecris donc les choses que tu as vues et celles qui sont, et celles qui doivent arriver après elles, le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept Eglises, et les sept chandeliers sont les sept Eglises.

# A P O C A L Y P S E

## Eglises et Evêques.

Tous les chandeliers étaient d'or, c. à. d. que les églises comme assemblée de fidèles, comme l'union d'esprit parmi les fidèles étaient unifiées, mais les anges de ces églises c. à. d. les évêques n'étaient pas de la même valeur. C'étaient des évêques qui brillaient aux hommes mais auxquels Jésus-Christ avait à reprocher. Jésus-Christ dit ainsi :

Ecris à l'ange de l'Eglise d'Ephèse : Je connais tes oeuvres, ton travail et ta persévérance. Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour. Repens-toi, et pratique tes premières oeuvres ; sinon, je viendrai à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Smyrne : Je connais ta tribulation et ta pauvreté (bien que tu sois riche). Ne crains pas ce que tu vas souffrir. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Pergame : Tu retiens mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, mais j'ai quelque chose contre toi c'est que tu-as là des gens attachés à la doctrine de Balaam. Repens-toi donc ; sinon, je viendrai à toi bientôt, et je les combattrai avec l'épée de ma bouche.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Tyatire : Je connais tes oeuvres, ton amour, ta foi, ton fidèle service. Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu laisses la femme Jézabel séduire mes serviteurs, pour qu'ils mangent des viandes sacrifiées aux idoles.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Sardes : Je sais que tu passes pour être vivant, et tu es mort. Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas, à quelle heure je viendrai sur toi.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : Parce que tu as gardé la parole de la persévérance en moi, je te garderai aussi à l'heure de la tentation qui va venir sur le monde entier.

Ecris à l'ange de l'Eglise de Laodicée : Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant. Parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. Parce que tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien, et parce que tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or



éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu, et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies. Aie donc du zèle, et repens-toi.

*Ce qui veut dire :*

Les évêques s'étaient-ils corrigés? Jésus-Crist avait — Il remué les chandeliers c'est à dire les Églises? Nous verrons cela à la fin de l'Apocalypse.

## A P O C A L Y P S E

### Vingt - quatre vieillards et quatre êtres vivants.

Ensuite le ciel s'ouvrit devant saint Jean, et la voix dit : Monte ici, et je te ferai voir, ce qui doit arriver dans la suite. Aussitôt il fut ravi en esprit, et vit un trône dans le ciel, et sur ce trône quelqu'un était assis. Autour du trône il vit vingt-quatre trônes, et sur ces trônes, vingt-quatre vieillards assis, revêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes de couronnes d'or. Devant le trône brûlent sept lampes ardentes, qui sont les sept esprits de Dieu. Au milieu du trône et autour du trône, il y a quatre êtres vivants. Le premier être vivant est semblable à un lion, le second être vivant est semblable à un veau, le troisième être vivant a la face d'un homme, et le quatrième être vivant est semblable à un aigle qui vole. Les êtres vivants disaient sans cesse : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout Puissant. Quand les êtres vivants rendent gloire et honneur et actions de grâces à celui qui est assis sur le trône, les vingt-quatre vieillards se prosternent devant celui qui est assis sur le trône, et ils adorent celui qui vit aux siècles des siècles, et ils jettent leurs couronnes devant le trône.

*Ce qui veut dire.*

Les quatre bêtes signifient les quatre évangélistes, et les vingt-quatre vieillards signifient les qualités avantageuses de tous les peuples qui habitent la terre. C'est l'affaire des historiens, de classer les peuples par groupes d'après leurs principes spirituels. Mais le moment viendra, où tous les peuples déposeront leur couronne devant Dieu, car une telle parure de tête ne convient pas à la poussière humaine.

# A P O C A L Y P S E

## Le livre scellé de sept sceaux.

Saint Jean dit ; Puis je vis dans la main droite de celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant, qui criait d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en rompre les sceaux ? Et personne dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre ne put ouvrir le livre, ni le regarder. Et je pleurai beaucoup, de ce que personne ne fut trouvé digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point : voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux. Et je vis, au milieu du trône et des quatre êtres vivants et au milieu des vieillards, un agneau qui était là comme immolé. Il avait sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône. Quand il eut pris le livre, les quatre êtres vivants et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, et chantaient : Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation. Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer, et tout ce qui s'y trouve, je les entendis qui disait : A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, soient la louange, l'honneur, la gloire, et la force, aux siècles des siècles.

*Ce qui veut dire :*

Dieu Tout Puissant tenait le livre de la Vie humaine qui était scellé de sept péchés capitaux. Ce n'est que Jésus-Christ qui pouvait prendre le livre et effacer les péchés, c'est à dire ouvrir les sceaux, et pour cela il n'y avait et il n'y aura personne qui puisse L'égaliser, et c'est pour cela que Jésus reçoit les mêmes hommages que Dieu le Père.

# A P O C A L Y P S E

## Le premier chevalier.

Saint Jean dit : Je regardai, quand l'agneau ouvrit un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre êtres vivants qui disait comme d'une voix de tonnerre : Viens. Je regardai, et voici, pa-

rut un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc; une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur et pour vaincre.

*Ce qui veut dire:*

Jésus-Christ a ouvert un sceau, c'est à dire qu'un des péchés mortels a été compris par l'Humanité. Et, alors il arriva un changement dans la société, et le cheval marque ce changement. Sur le cheval était monté ce grand homme, qui pesa sur le sort de l'Eglise chrétienne, notamment Constantin le Grand.

Quand vivait sainte Cécile, ma patronne, l'Eglise était encore persécutée. Le pape Urbain I-er, dans les mains duquel mourut cette belle âme, était un pape d'une grande valeur. Le gouverneur Gordjan, l'un des premiers seigneurs romains, changea en secret la maison de Cécile en une église sous le vocable de son nom, et le pieux pape Urbain 1-er s'y cacha longtemps et y faisait tous les jours les offices de l'église. Ma patronne mourut le 22 novembre 232.

Du temps de Constantin le Grand les papes n'avaient pas besoin de se cacher, et depuis ce temps survint un grand changement dans le développement de la religion du Christ.

## A P O C A L Y P S E

### Le deuxième chevalier.

Saint Jean dit: Quand il ouvrit le second sceau, j'entendis le second être vivant qui disait: Viens. Et il sortit un autre cheval roux. Celui qui le montait reçut le pouvoir d'enlever la paix de la terre, afin que les hommes s'égorgeassent les uns les autres; et une grande épée lui fut donnée.

*Ce qui veut dire:*

L'Eglise romaine se développait spirituellement, mais elle prit des voies erronnées. Et, lorsque l'Humanité se débarrassa avec l'aide du Christ du deuxième joug du péché mortel, l'Eglise romaine avait de nouveau besoin d'un cheval c'est à dire d'un changement. Et le changement vint, et sur ce cheval était assis Napoléon I-er, qui abaissa le trône des papes et liquida définitivement l'Inquisition espagnole qui dura 400 ans et montra au pape, que sa couronne n'est point palpable. Jusqu'à ce temps les rois s'appelaient les oints de Dieu, et le pape, cou-



ronné de trois couronnes, était l'apothéose de tous les couronnés. Napoléon leva la main contre des rois et emprisonna le pape, et dès lors la foule régarda avec d'autres yeux les plus hauts dignitaires du monde. Napoléon enleva la paix de la terre, cette paix relente, qui menait à la mort spirituelle.

Aujourd'hui pour régner il ne suffit pas d'avoir une haute naissance, mais il faut avoir surtout une grande valeur morale.

## A P O C A L Y P S E

### Le troisième chevalier.

Saint Jean dit : Quand Il ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième être vivant qui disait : Viens : Je regardai, et voici, parut un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance dans sa main. Et j'entendis au milieu des quatre êtres vivants une voix qui disait : Une mesure de blé pour un denier, et trois mesures d'orge pour un denier ; mais ne fais point de mal à huile et au vin.

*Ce qui veut dire :*

Bientôt après Jésus Christ ouvrit le troisième sceau, c'est à dire le troisième péché, car l'esprit humain comprit que le changement devait s'accomplir. Et voilà le cheval monté par le chevalier, nommé Garibaldi.

Garibaldi était Italien de race et de cœur, et de bonne heure il rêva d'une république italienne, qui chasserait les Autrichiens et ferait de tous les Italiens une seule nation. En 1859 il combattit avec les Piémontais contre les Autrichiens ; puis il renonçait à son rêve pour aider le roi de Sardaigne à donner aux Italiens l'indépendance et l'unité. Mais ce ne fut qu'en 1860 qu'il réalisa son rêve et à la tête d'un millier de républicains fit la célèbre expédition des Mille.

En 1870 le pape cessa d'être propriétaire de bien terrestre. On lui donna une mesure de blé et trois mesures d'orges. La Chrétienté a gagné beaucoup, quand on a repris la Souveraineté Civile au représentant de l'Eglise.

Lorsque les papes revouvreront la Souveraineté Civile, ce sera les bonds de la tête décapitée de saint Pierre.

# A P O C A L Y P S E

## Le quatrième chevalier.

Saint Jean dit : Quand Il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième être vivant qui disait : Viens. Je regardai, et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre.

*Ce qui veut dire :*

Encore un péché est soustrait du front de l'Humanité qui s'ennoblit. Mais le pape regretta son armée, ses régiments et arrangea un changement. Et, voilà un cheval peu distinct, pâle et monté par l'Ordre Secret, cette mort pour tout, ce qui est clair, ce qui ne craint pas les rayons du soleil. Et, la quatrième bête l'aigle en vol s'étonna beaucoup, car ce ne sont pas les ailes de l'aigle qui meuvent cet Ordre Secret et ne le mènent pas vers le soleil. Cet Ordre c'est plutôt un reptile rampant en cachette, mordant incognito, tuant, empoisonnant et mettant hors de l'emploi, environnant de calomnie et faisant tout cela imperceptiblement et tranquillement, en secret. L'organisation Ku-Klux-Klan en Amérique et la Secrète Sète de la Confrérie Tong en Chine sont ses Cousins. Et le pape est content, car son armée est plus nombreuse et plus puissante qu'autrefois. La secrète organisation religieuse c'est la vérité satanique, ce sont les ennemis de la Vérité de Dieu. Les membres de l'organisation secrète prononcent des vœux aux papes et non à Dieu, c'est alors l'état dans l'Etat.

Comme les Etats-Unis ont réclamé, qu'on leur présente la liste des membres de la Secrète Organisation de Ku-Klux-Klan, de même tous les Etats devraient l'exiger de ses citoyens catholiques et surtout demander l'assurance des employés d'Etat qu'ils n'appartiennent pas au Troisième Ordre et à aucune organisation secrète.

# A P O C A L Y P S E

## Saint Jean avale le livre.

L'ouverture des autres sceaux c'est l'affaire des moments futurs. Ensuite l'ange ordonna à saint Jean d'avalier le livre. Saint Jean dit : Je pris le livre de la main de l'ange, et je l'avalai ; il fut dans ma bouche doux comme du miel, mais quand je l'eus avalé, mes entrailles furent remplies d'amertumes.

*Ce qui veut dire :*

Le Livre de la Vie de l'Humanité n'est pas gai et agréable, mais la fin de ce livre c'est à dire l'arrivée sur la terre du Royaume de Dieu sera douce comme du miel. C'est la même chose, qu'une mère, qui après avoir mis au monde un enfant, se rejouit tout en oubliant les souffrances passées ; comme un homme juste, étant près du tombeau, oublie les soucis passés, de même l'Humanité oubliera ses secoues morales et se rejouira d'une joie infinie.

# A P O C A L Y P S E

## La première bête.

Saint Jean voit un autre tableau. Il dit ainsi : Puis je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête. Et ils adorèrent le dragon, parce qu'il avait donné l'autorité à la bête ; et ils adorèrent la bête, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Et il lui fut donné autorité sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation.

*Ce qui veut dire :*

La mer d'où la bête était sortie signifiait d'après l'explication de saint Jean les peuples. Sept têtes signifiait sept montagnes ; dix cornes signifiait les rois. Le dragon c'était Satan. La bête c'est la convoitise des Romains. C'est La Fontaine qui a décrit le plus joliment cette bête dans sa poésie „le Paysan du Danube”.



## Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau  
    Jadis l'erreur du souriceau  
Me servit à prouver le discours que j'avance :  
    J'ai pour le fonder à présent,  
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan  
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle  
    Nous fait un portrait fort fidèle.  
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici  
    Le personnage en raccourci.  
Son menton nourrissait une barbe touffue ;  
    Toute sa personne velue  
Représentait un ours, mais un ours mal léché :  
Sous un sourcil épais il avait l'oeil caché,  
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,  
    Portait sayon de poil de chèvre,  
    Et ceinture de joncs marins.  
Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles  
    Où l'avarice des Romains  
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
Le député vint donc, et fit cette harangue :  
„Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,  
Je supplie avant tout les dieux de m'assister ;  
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,  
Que je ne dise rien qui doive être repris !  
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
    Que tout mal et toute injustice !  
Fautes d'y recourir, on viole leurs lois.  
Témoin nous que punit la romaine avarice.  
Rome est, par nos porfaits plus que par ses exploits,  
    L'instrument de notre supplice :  
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour  
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère  
Et mettant en nos mains, par un juste retour,  
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
    Il ne vous fasse, en sa colère,  
    Nos esclaves à votre tour.  
/ Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die  
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?  
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains  
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.  
 Qu'avez-vous appris aux Germains?  
 Ils ont l'adresse et le courage :  
 S'ils avaient eu l'avidité,  
 Comme vous, et la violence,  
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
 Et sauraient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée ;  
 La majesté de vos autels  
 Elle-même en est offensée ;  
 Car sachez que les immortels  
 Ont les regards sur vous. Grâce à vos exemples,  
 Ils n'ont devant les yeux que les objets d'horreur,  
 De mépris d'eux et de leurs temples,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :  
 La terre et le travail de l'homme  
 Font pour les assouvir des efforts superflus.  
 Retirez-les : on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes.  
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;  
 Nous laissons nos chères compagnes ;  
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.  
 Quant à nos enfants déjà nés,  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés.  
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les : ils ne nous apprendront  
 Que la mollesse et que le vice ;  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine et d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
 N'a-t-on point de présent à faire,  
 Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère  
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère  
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,  
 Doit commencer à vous déplaire  
 Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère".  
 A ces mots il se couche ; et chacun étonné  
 Admire le grand coeur, le bon sens, l'éloquence  
 Du sauvage ainsi prosterné.  
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance  
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit  
 D'autres prêteurs-et par écrit  
 Le senat demanda ce qu'avait dit cet homme,  
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
 On ne sut pas longtemps à Rome  
 Cette éloquence entretenir.

## A P O C A L Y P S E

### La deuxième bête.

Saint Jean dit : Puis je vis monter de la terre une autre bête, qui avait deux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui parlait comme un dragon. Elle exerçait toute l'autorité de la première bête en sa présence, et elle faisait que la terre et ses habitants adoraient la première bête dont la blessure mortelle avait été guérie. C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la bête. Car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.

*Ce qui veut dire :*

La première bête, c'est à dire la convoitise des Romains passa, et la deuxième bête sortit non de la mer c. à. d. des peuples, mais de la terre, ce qui signifie du corps de la première. C'est par cela que la deuxième bête diffère de la première, qu'elle a deux cornes semblables aux cornes de l'agneau, mais elle parlait comme Satan. Les cornes de l'agneau signifiaient l'art Créateur et la Vérité, alors la bête feignit d'avoir ses mêmes emblèmes sur la tête, mais ce n'étaient pas les mêmes. La deuxième bête s'appelle la convoitise de l'Eglise catholique. La deuxième convoitise prit naissance de la première, et se modela sur elle. Partout où le clergé romain apparut, là les biens terrestres passaient entre leurs mains. Le pape était le plus riche citoyen de la terre, et pour rappeler les Romains par leurs formes extérieures, ils résolurent de raser leur visage à la mode Romaine. Jésus-Christ n'avait pas de cupidité, son visage n'était pas rasé. L'Eglise catholique romaine a la cupidité romaine et le visage romain.



Il est bien plaisant d'affirmer, que l'Eglise du Christ est gouvernée par les descendants du Juif Pierre; L'Eglise du Christ est gouvernée par les descendants des Romains — par les Romains.

Et c'est la deuxième bête qui a fait que le monde entier adorait la convoitise de la première, et partout, où le christianisme pénétrait, la convoitise florissait.

Le nombre de bêtes est 666, ce qui signifie, que si tous les peuples écrivent quels préjudices ils ont supportés par la cupidité de l'Eglise catholique, le nombre de ces plaintes atteindrait jusqu'à 666.

Le plus grand préjudice, porté à la Pologne par le pape fut le conseil qu'il donna au prince Konrad Mazowiecki, de faire venir les chevaliers de l'ordre Teutonique sur la terre polonaise.

## A P O C A L Y P S E

### La fin de deux bêtes.

Saint Jean dit: Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité; si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la persévérance et la foi des saints.

*Ce qui veut dire:*

Par l'épée les Romains arrivèrent à la puissance, par l'épée ils périrent. Le Pouvoir Civil du Clergé naquit de la cupidité des Romains et il périt par l'épée, ainsi que son prédécesseur.

## A P O C A L Y P S E

### Babylone.

Saint Jean dit: Puis un des sept anges qui tenaient les sept coupes vint, et il m'adressa la parole, en disant: Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés. Et il me transporta en

esprit dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre.

Et je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Et, en la voyant, je fus saisi d'un grand étonnement. Et l'ange me dit : „Les eaux que tu as vues, sur lesquelles la prostituée est assise, ce sont des peuples, des foules, des nations, et des langues.

Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre.

*Ce qui veut dire :*

Saint Jean dit nettement, que la femme, qui s'appelle „Mystère et Babylone” c'est une ville qui est assise sur des peuples. Cette ville est assise sur la bête à sept collines et a le règne sur des rois. C'est justement la ville de Rome qui est bâtie sur sept collines. Si nous nous rappelons que saint Pierre se soustignait l'église en Babylone nous comprendrons facilement que cette ville prostituée c'est Rome, mais non pas la Rome des Romains, mais la Rome des papes ; c'est le Mystère odieux à Dieu. Où y a-t-il plus de mystères qu'à Rome ? Mystères de Rome, c'est la débacle des peuples, c'est la dépravation de la foule. Le Christ n'enseignait aucun mystère, n'établissait pas des organisations secrètes, ne s'entourait pas non plus de chambellans secrets.

Et le mystère de Rome se repandit dans les palais des rois, dans les Parlements, les Sénats, chez les marchands, dans les bureaux, dans les maisons privées. Mystère et partout mystère, et nul part il n'y a de franchise, de sincérité et de vérité.

Et la femme était ivre du sang des saints et du sang des martyrs du Christ, dit saint Jean. N'est-ce pas vrai que le Mystère de Rome tuait, brûlait vivant, torturait et volait les millions de martyrs du Christ. Et on peut dire hardiment qu'il n'y avait pas de forfait, qu'il n'y avait pas de crime que la papauté n'eût commis.

# A P O C A L Y P S E

## La persécution de l'Eglise.

Dans le chapitre XVIII de l'Apocalypse nous lisons : Autant elle s'est glorifiée et plongée dans le luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle dit en son coeur : Je suis assise en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ! Malheur ! malheur ! La grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de peuples ! Et la lumière de la lampe ne brillera plus chez toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus entendue chez toi. — parce que tes marchands étaient les grands de la terre, parce que toutes les nations ont été séduites par tes enchantements.

*Ce qui veut dire :*

L'abbé Oraczewski disait à sa conférence qu'avant, que ne vienne la fin du monde, l'Eglise sera persécutée.

Qu'appelons nous, fidèles dans Jésus-Christ, Eglise ? Jésus-Christ a nommé l'Eglise l'union spirituelle avec Dieu. L'Union spirituelle avec Dieu ne sera pas persécutée, mais selon la Révélation de Jésus-Christ sera persécuté chaque bête et le mystère, c'est à dire seront persécutés la cupidité, l'avidité, l'orgueil, le mystère et le mensonge, et sans persécution de ces enfants du diable, le Royaume de Dieu sur la terre ne pourra arriver.

L'Eglise a le surnom, d'épouse du Christ, mais la papauté avec son mystère et ses richesses est la reine et non l'épouse. Après l'Ascension du Christ l'Eglise devait se considérer en veuve, qui languit après son époux, mais l'Eglise se contente et se glorifie du titre de reine toute puissante et ne pense plus à son époux. Par les idées et les actions de l'Eglise romaine tous les peuples furent induits en erreur. L'ouverture des derniers sceaux s'approche.

# A P O C A L Y P S E

## La nouvelle Jérusalem.

Saint Jean dit : Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et je vis descendre du ciel,



d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis du trône une forte voix qui disait: Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes! Il habitera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

Puis un des sept anges, qui tenaient les sept coupes, remplies des sept derniers fléaux, vint, et il m'adressa la parole, en disant: Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne. Et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. La muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'agneau. Je ne vis point de temple dans la ville; car le Seigneur Dieu tout-puissant est son temple, ainsi que l'agneau.

Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire.

Il n'entrera chez elle rien de souillé, ni personne qui se livre à l'abomination et au mensonge; il n'entrera que ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'agneau.

Il n'y aura plus d'anathème. Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la ville; ses serviteurs le serviront.

*Ce qui veut dire:*

„Et je voyais un ciel nouveau”, qu'est-ce que cela signifie? Aujourd'hui l'esprit humain a atteint jusqu'à cette invention que les sons ne périssent pas, et qu'on peut les saisir et les envoyer même loin, très loin. Rien ne se perd dans la nature. Alors en nous basant sur la découverte du radio nous pouvons nous imaginer quel aspect a ce grand espace aérien semé d'anathèmes, de malédictions, de pensées lâches. Tout ce, que vous dénouerez sur la terre, c'est à dire tout ce, que vous pardonnerez sera pardonné au ciel c. à. d. reflété, éternisé a dit Jésus-Christ. Et il semble à l'Orgueil humain, cette bête l'une des sept, que si un prêtre jette un anathème, il ordonne ainsi, que Dieu le fasse.

Ne salissons donc pas le ciel par nos pensées, nos discours et nos actions, mais au contraire, tâchons de nettoyer ce ciel, en réparant tous les maux commis pendant des siècles entiers par nos pensées, nos discours et nos actions.

Il n'y aura plus de mensonge ni d'anathème dans ce ciel nouveau car il y aura *la Nouvelle Terre c'est à dire les Nouveaux Hommes.*

L'Eglise riche mais non en or, ni en biens terrestres sera l'épouse du Christ, et c'est alors, que les païens demanderont d'y appartenir, et les prêtres seront des serviteurs fidèles et non des têtes couronnées, non des cardinaux et ces très risibles comtes de Rome.

Il n'y aura pas de mer c'est à dire de peuples, car il n'y aura plus d'antagonisme parmi les peuples, et tous comprendront une seule *Humanité*.

## A P O C A L Y P S E

### Les fondements d'une Nouvelle Ville.

Dans le chapitre XXI de l'Apocalypse, saint Jean dit : „La muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze Apôtres de l'agneau.”

*Ce qui veut dire :*

Pourquoi la muraille de la ville doit avoir douze fondements et non un ? Car l'esprit humain ne peut pas se concentrer dans un domaine de vie et selon Jésus-Christ il y a douze points fondamentaux dans la pensée humaine, de l'art créateur humain. Et les noms de ces points fondamentaux sont : religion, art, commerce, métier, instruction, etc. Les douze apôtres sont les douze ministres qui sont le centre de la pensée humaine. Chaque ministre devait avoir l'emblème d'un des apôtres et ainsi : Le Clergé — saint Pierre. La science — saint Jean etc. et tous les ministres ensemble devaient tâcher qu'on ne se prévale pas les uns les autres et que la justice de Dieu stigmatise leur travail.

## A P O C A L Y P S E

### La Voix du Ciel.

A la fin de l'Apocalypse nous lisons : Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous attester ces choses dans les Eglises. Je suis le rejeton et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Et que celui qui

entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne de l'eau de la vie, gratuitement. Je le déclare à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des fléaux, décrits dans ce livre ; et si quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte, décrits dans ce livre.

Celui qui atteste ces choses dit : Oui, je viens bientôt.



## Le Vatican.

D'après l'ordre de l'empereur Constantin le Grand on traça le plan d'une magnifique église sur le Vatican, et Constantin le Grand prit lui-même la bêche dans sa main, se mit à creuser les fondements, et en l'honneur des douze Apôtres il en sortit douze paniers de terre sur ses propres épaules, C'est ainsi que le décrit le Capucin Procop dans la Vie des Saints imprimée en 1873. L'estime, dont cette église jouissait chez des païens, prouve le fait, que lorsque les Goths sous le commandement d'Alarique, après avoir ravagé en 409 toute l'Italie et avoir détruit toute la ville de Rome par l'épée et par le feu, ils n'osèrent pas toucher ce temple. Mais le pape Jules II osa le démolir, en mettant la première pierre sous l'édifice de la présente et magnifique Basilique, où en même temps se trouvent les appartements et les trésors des papes.

L'architecte Vincent Trojanowski expliqua au public à sa conférence, que le pape avait démolí l'ancienne église pour cette raison, que l'énorme statue de ce pape ne pouvait y être placée.

Il faut mentionner que Constantin le Grand avait bâti l'église en l'honneur des douze Apôtres, et la nouvelle Basilique était seulement érigée sous le vocable de saint Pierre.

Vatican c'est le trésor. Les papes oublièrent ce que le Christ avait dit: „Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, car là, où est ton trésor, là aussi sera ton coeur”.

Le professeur Trojanowski a dit que les sculptures amassées au Vatican font l'impression d'un cimetière et que de ces sculptures on pourrait doter cent musées.

Et par quel argent ces merveilles de l'art ont-elles été amassées, si ce n'est pas par l'argent des chrétiens du monde entier? Le moment s'approche, où le dernier pape Pierre sortira de Rome, et il serait bien de distribuer d'avance aux autres Etats ces trésors accumulés et de rehabíliter par ce fait les papes avides et de nettoyer le ciel italien des ordures de plusieurs siècles.

Le Vatican a besoin de beaucoup d'argent pour entretenir son trésor, car comme le professeur Trojanowski l'a dit, la papauté entretient deux mille ouvriers sans compter d'autres gens.

## Le Riche.

Dans l'Évangile de saint Matthieu, chap XIX nous lisons : „Jésus dit à ses disciples : „Je vous le dis en vérité, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu”.

*Ce qui veut dire :*

La ville de Jérusalem était entourée d'une muraille contenant quelques portes. Une porte avait l'entrée si petite, que les chameaux devaient s'agenouiller pour la passer, et on l'appelait l'oreille de l'aiguille. De là vient cette comparaison de Jésus-Christ.

Si les socialistes connaissaient cet Évangile, de combien il leur serait plus facile de guerroyer avec les riches, afin de leur reprendre quelque chose au profit des pauvres et des sans-toit. Mais la question survint pourquoi les hommes n'auraient-ils pas le droit de s'empressez d'acquérir les richesses, lorsque le successeur du Christ abonde en or ; pourquoi un homme quelconque doit-il être pire que le pape et ne pas donner à une femme selon lui pleine de valeur un cadeau en or, surtout que le pape envoie chaque année un bouquet d'or à une femme qui selon lui le mérite le mieux. La course pour avoir de l'or est générale, car il ne se trouve au pinacle personne qui n'agisse autrement.

## Le Colosse.

Dans l'Évangile de saint Jean, chap. XXI, nous lisons : Jésus dit à Simon Pierre : En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais, où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera, où tu ne voudras pas”. Il dit cela, pour indiquer par quelle mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi parlé, Il lui dit : „Suis-moi”.

Pierre, s'étant retourné vit venir après eux le disciple que Jésus aimait et dit à Jésus : „Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il?” Jésus lui dit : „Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi”.

Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit qu'il ne mourrait point; mais: Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe?"

De cet Evangile nous voyons que malgré que saint Jean devait mourir, mais que son amour pour le Christ devait durer jusqu'à la fin du monde, c'est à dire jusqu'à l'arrivée du Royaume céleste sur la terre. Cet amour alors était, est et sera. Néanmoins l'amour de saint Pierre était temporel, c'était le Roc qui s'émiette en sable fin. La puissance du clergé romain c'était un colosse, mais, comme le dit dans la chaire il y a 20 ans le pasteur de Varsovie Bursche, c'est un colosse aux pieds d'argile; et viendra le moment, disait le pasteur Bursche, où ces pieds ne soutiendront plus le colosse, et il s'écroulera.

L'amour de saint Jean est un colosse impérissable.

## Prière pour les morts.

Dieu, voulant montrer à l'Humanité, de quelle façon elle doit délivrer les âmes des souffrances du purgatoire, nous laissa l'exemple en personne de sainte Christine, origine de Flandre. Sainte Christine, étant déjà dans l'autre monde, et voyant les âmes humaines qui souffraient des souffrances atroces, lorsque Dieu lui demanda, si elle ne voulait pas revenir à la vie et souffrir à l'intention des âmes du purgatoire, elle y consentit.

Elle recouvra la vie, souffrit de différents tourments et pendant trente ans servit d'exemple, qu'offrant à Dieu ses peines et ses douleurs, c'est une prière meilleure, que de forcer Jésus-Christ à s'offrir sans cesse dans des Messes continuelles.

Souffrir ne signifie pas d'augmenter les amertumes, mais de supporter avec patience les maux que Dieu nous envoie. Chaque personne a son propre calice d'amertume qu'elle doit boire. Qu'elle le boive, comme Jésus-Christ à Ogrôjec. Les uns ont leur calice plus grand, les autres plus petit, selon la disposition de Dieu, mais chaque homme doit avoir la force de persévérer, car Dieu ne surpassera pas la mesure et ne donnera pas plus d'amertume, qu'un homme ou qu'un peuple puisse en supporter. Et, s'il y en a qui se suicident, s'il y a des peuples qui n'ont pas eu la persévérance de surmonter l'épreuve, cela signifie qu'ils ne tâchaient pas d'avoir la force de persévérance, ou alors qu'ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes. Prier, pour avoir



la force de persévérer, c'est le devoir de tous les hommes, car sans l'aide de Dieu le petit soucis devient quelque chose d'insupportable.

Il va sans dire, qu'une organisation quelconque, ou qu'un peuple particulier peuvent supporter davantage, qu'un homme particulier. Aujourd'hui le temps est venu, où l'organisation, appelée le Clergé, boira le calice d'amertumes, pour racheter le clergé mort. Naturellement que l'Eglise catholique ne parle jamais de Christine, car elle aurait moins de bénéfices pour les Messes à l'intention des morts.

## Certosa.

Il y a quelques années une femme écrivain, Suzanne Rab-ska, fit cadeau à ses compatriotes les lecteurs du „Courrier de Varsovie” d'une description bien pittoresque de l'Italie et de Certosa, cloître Italien. Je me permets d'en citer un fragment.

Un moine blanc, bien replet, nous fait visiter le cloître d'une allure précipitée. Il est bien fatigué et ennuyeux; il raconte, comme le silence forcé est pénible, et que le plus pénible de tout c'est de se réunir dans la nuit pour faire des prières. (Il soupire et se tait). Le gras moine, tout en baillant, lance des oellades sur un nouveau groupe de curieux; et ce n'est que vers la fin que son gras visage s'éclaircit. Il nous rappelle cordialement que nous n'étions pas encore dans la pharmacie du couvent, où les frères vendent de la liqueur de leur propre fabrication. Elle est très bonne, excellente! assure-t-il avec ardeur. Il devient éloquent, il raconte quels princes l'ont toujours à leur table. Voyant que chacun des visiteurs s'est pourvu d'une bouteille jaune ou verte, il nous salue avec une affectation sincère, et, après avoir roulé de l'escalier, comme une boulé blanche, il attend humblement à la porte du cloître notre obole.

## Evêque William Hickey.

En 1928, en Amérique, dans la ville de Providence de l'Etat Rhode Island on remit à cinquante citoyens américains d'origine française un communiqué officiel d'excommunication par

l'Eglise romaine-catholique. L'anathème était occasionné par la cause suivante: Ces citoyens firent un procès et demandèrent que la cour d'assises publie la défense à l'évêque d'employer l'argent de la paroisse habitée par des Français, pour bâtir des écoles, où la langue anglaise serait la langue d'enseignement. Cet évêque est un Irlandais et s'appelle Guillaume Hickey.

Sans doute cet évêque s'appelle Hickey, mais c'est un Romain; il ne pense qu'à l'Etat de pape qui, à vrai dire, ne se soucie d'aucune nationalité. L'Eglise romaine c'est la noire cosmopolite. Le pape et le latin — c'est la devise de l'Eglise romaine. Pour ces évêques cosmopolites je mentionnerai le fragment de l'Écriture Sainte, dans lequel il est dit bien distinctement, que les Apôtres et les autres disciples avant leur dispersion dans le monde reçurent le jour de la Pentecôte le don de parler toutes les langues, afin qu'ils puissent *respecter la langue natale de ces pays, où ils enseigneraient.*

Ce même Saint Évangile devait être le témoignage, que l'obligation du latin à l'Eglise c'est le désaveu du jour de la descente du Saint-Esprit.

## Le Jeûne.

Dans l'Évangile de saint Matthieu, chap. XV nous lisons: „Jésus-Christ, ayant appelé à lui la foule, il lui dit: Ecoutez et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme. Ne comprenez-vous pas, que rien de ce qui du dehors entre dans l'homme ne peut le souiller. Car cela n'entre pas dans son cœur, mais dans son ventre, puis s'en va dans les lieux secrets, qui purifient tous les aliments. Il dit encore: Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans, c'est du cœur des hommes, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités, les meurtres, les vols, les cupidités, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, la folie. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans et souillent l'homme”.

D'après les mots de Jésus-Christ les catholiques qui introduisirent certains jeûnes, violèrent la loi de Dieu. De combien plus sagement agissent les Luthériens polonais qui ont le jeûne imposé le Vendredi Saint, le jour du martyr et de la mort de Jésus-Christ. En somme cela ne nuirait pas, si tout le monde et

surtout le Clergé, restait à jeûn ce jour-là, et qu'on donnât l'argent économisé au besoin social.

Dans l'Évan. de saint Matthieu, chap. VI, nous lisons: „Quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes mais à ton Père qui est là, dans le lieu secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra”.

Lorsqu'un jour les pharisiens firent des reproches au Christ que Ses disciples ne jeûnent pas, Jésus-Christ leur répondit: „Ils m'ont près d'eux, alors ils n'ont pas besoin de jeûner”. Mais si quelqu'un sent intérieurement le besoin de jeûner pour implorer Dieu, naturellement après avoir réparé les préjudices commis, ou pour obtenir quelque chose, qu'il jeûne, mais ce jeûne sera volontaire et non forcé et ne consistera pas à s'abstenir de manger de la viande et de se régaler de poissons, de sardines et de différentes délicatesses, qu'on voit sur les tables des curés et des dignitaires de l'Église et des gens riches. Si les catholiques connaissaient les Saints Évangiles écrits par les quatre Évangélistes, ils auraient abandonné, depuis longtemps ces jeûnes imposés. Mais il est défendu de lire les Saints Évangiles, et par conséquent la plupart des catholiques sont ignorants et permettent qu'on les mène par le nez.

## La Confession.

Un certain dimanche l'évêque Michel Godlewski parlait de la confession pascale: „Une bonne femme à l'air radieux entra, comme une bombe, chez sa voisine, pour lui dire la joyeuse nouvelle que son mari était allé se confesser et elle termina son récit en répétant plusieurs fois: il alla! alla! alla!”

„Et de quoi te rejoyis-tu, femme, poursuivit le prêtre, est-ce que la confession constitue le Sacrement de pénitence, est-ce que l'aveu fait devant un prêtre peut satisfaire la justice de Dieu? Il faut d'abord effacer les préjudices, commis envers son prochain, et seulement après se confesser”.

Mais l'évêque Godlewski est unique sous ce rapport, car l'Église catholique ne se soucie pas des préjudices; l'Église tient seulement à ce, que les gens se confessent et par cela montrent leur dépendance du Pouvoir Ecclésiastique. Jésus-Christ n'en-



seignait pas de cette façon, et une telle confession ce n'est qu'une entrave sur l'homme libre.

Dans le temps moi aussi je me confessais, mais aujourd'hui je comprends bien que le murmure catholique devant le prêtre ne peut ennoblir l'homme! je comprends bien que le mystère et les entraves de la confession catholique sont la base de la puissance de l'Eglise romaine.

Le ver qui naquit dans le raifort pense, qu'il n'y a rien de plus doux; de même un catholique pense, que lorsqu'une fois par an il va se confesser, le ciel sera grand ouvert devant lui.

Est-ce que les peuples qui n'approuvent pas cet esclavage sont pires que les catholiques?

## La bénédiction de la terre.

Chaque homme doit payer à la mère nature le tribut sous la forme de sa propre cendre. Il y a des gens qui après la mort ne sont pas admis par le clergé pour être enterrés dans la terre bénite. J'ose demander à tous les clergés de toutes les croyances chrétiennes: Qui a béni la terre? Est-ce que ce globe, ce petit atome de tout l'univers, n'était pas honoré par la présence du Christ? Est-ce que Jésus-Christ n'avait pas béni la terre de son propre sang? Est-ce que la terre a besoin encore d'être aspergée par les prêtres?

Mais il semble au Clergé que le sang du Christ ne signifie rien, et que ce n'est que lorsque le prêtre, après avoir pris de la main gauche de l'argent et de la main droite le goupillon, qu'il marmotte de sa bouche mensongère une formule prescrite, que c'est alors que la terre sera purifiée et propre à recevoir sa propre cendre. Partout l'orgueil et l'orgueil!

Les gens meurent sur la terre, sous la terre, sur l'eau et sous l'eau, et Dieu peut être auprès d'eux au moment de leur mort, car Dieu est partout.

Grâce au ministre des affaires intérieures il y aura un cré-matoire en Pologne, j'espère alors que mon corps sera consumé par le feu terrestre et mes cendres parsemées au vent. Il m'est indifférent, où je mourrai, pourvu que mon coeur ne cesse de penser à Celui, vers Lequel je suis allée pendant toute ma vie.

## L'anniversaire du jour des Rois.

C'est aujourd'hui le 6 janvier la Fête des Rois, l'anniversaire de cette grande donation des Mages de l'Orient offerte au petit Jésus. Aujourd'hui je me présente devant Vous, Présidents, Rois, Empereurs, Ducs, Archiducs, Généralissimes, Schah, Bey — Souverains du monde et je Vous prie d'offrir votre don royal à ce Glorificateur de la Vérité en établissant dans Vos Etats des Organisations de „Glorificateurs de la Vérité”. Pas de grands sacrifices, un mot de Vos bouches et Vous ferez un don immense à l'Homme-Dieu.

Que l'Organisation soit générale dans le monde entier avec une bannière blanche, ayant une colombe aussi blanche devise de la Vérité.

Qu'on commence ne fusse qu'avec les enfants.

La Vérité c'est la base de la Fraternité des Peuples et sans Vérité l'Humanité ne pourra être heureuse.

Deuxième prière. Puisque ce livre est imprimé en quantité minime et exclusivement pour les Souverains du monde, alors je prie ces Souverains qui seront favorables envers ce livre, de vouloir bien m'envoyer la somme de 10 dollars équivalente aux frais de l'impression, faite avec de l'argent emprunté.

*Cécile Michaline Sandecka.*

Pologne—Varsovie  
Place de Trois Croix Nr. 13.

## Du dernier moment.

Le 15 février de l'année courante les journaux polonais ont annoncé que: „La conjuration sur le Président du Mexique a été organisée par une cabale bien raffinée, qu'à San Louis Potosi une religieuse aborda le Président et lui remit la lettre suivante: „Confie ton âme au ciel, car tu n'arriveras jamais à Mexique-City. La religieuse disparut. Le Président partit quand même et malgré l'attentat en sortit sain et sauf.

Néanmoins cet attentat n'est qu'un chaînon du complot excessivement branchu qui avec ses antennes pénètre bien profondément dans la vie d'état du Mexique”.

Les Souverains du monde devraient réfléchir mûrement sur ce fait et supprimer les organisations secrètes, afin qu'elles n'atteignent pas avec leurs antennes la vie du peuple.

Pour quelle cause luttent les catholiques du Mexique, veulent-ils servir Dieu, ou servir le pape? Est-ce que la noire cosmopolite ne lutte pas avec les mêmes moyens que la rouge (cosmopolite)? Est-ce que le Christ n'avait pas dit à Pierre qu'il ne faut pas employer le glaive pour sa défense?

*Deuxième nouvelle* du même jour: „Le pape s'est exprimé ainsi: „Grâce au Concordat l'Italie est rendue à Dieu et Dieu est rendu à l'Italie”.

A cette nouvelle un sentiment de pitié pour le peuple d'Italie s'empare de mon âme. Comment! alors là, où il n'y a pas de Concordat, là il n'y a pas de Dieu? Alors depuis 1870 jusqu'à aujourd'hui les Italiens se sentaient sans la protection de Dieu comme un enfant-trouvé, laissé à la merci du sort? Toute la semaine a passé et pas un Italien n'a protesté!...

O, l'Italie! moi, qui ai ressenti de Dieu tant de protections miraculeuses, tant de consolations dans la douleur et la tristesse, j'ai pitié de toi et je t'envoie mes condoléances.

Encore une nouvelle apporté par ce journal: „Il arrive que les Têtes des Eglises catholiques empêchent les mariages entre les princes souverains”.

A cette nouvelle je me permets de citer les paroles du sage polonais Stanislas Staszyc mort en 1826.

„Ecclesiastiques! si vous êtes fidèles serviteurs du Christ dites, que celui-là n'est pas chrétien, celui-là ne vit pas d'après l'enseignement de son Sauveur qui par des causes quelconques renie à un autre homme la justice, le mariage, la liberté innée. Si vous enseignez autrement, vous n'êtes pas des disciples du Christ, mais vous êtes des traîtres du genre humain!! Sous le plus saint nom Jésus, gourmants, calomniateurs, orgueilleux, vous justifiez l'esclavage — écoutez et tremblez. Le sang innocent de l'Homme-Sauveur tombera sur vos têtes et vous condamnera!”...

## Les Anges.

Dans l'Evan. de saint Matthieu, chap. VI, nous lisons: „Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra”.

Ce fragment me rapelle ma première prière pour les anges déchus. Qu'est-ce que l'ange? L'écriture Sainte du Vieux Te-



stament dit que les anges étaient des Esprits créés pour la gloire de Dieu, pour le service dans le salut des hommes et pour leur propre bonheur.

Une partie des anges péchèrent par orgueil et devinrent diables et Satans.

Cependant l'Apocalypse nous enseigne que Jésus-Christ a nommé anges les conducteurs des Eglises. Ces anges terrestres avaient la même tâche : Glorifier Dieu, servir au salut de l'Humanité et à leur propre bonheur. Hélas, une certaine partie n'a pas suivie Christ, et par l'amour des biens terrestres, du mensonge et de l'orgueil ces anges devinrent tentateurs du genre humain et dignes d'être nommés diables et Satans.

Mais dans le ciel polonais est inscrite la prière d'une petite enfant qui pria durant des années, dans le lieu secret, de tout son coeur, dans l'âme innocente ; et alors aujourd'hui, au déclin de ma vie, en baissant mon front devant le Seigneur Tout Puissant, mes lèvres murmurent : Dieu, souviens-Toi de ma première prière, prière enfantine et pardonne aux Satans de tout l'univers et rends — les meilleurs, afin qu'ils puissent être nommés Anges.

Le 23 février 1929.

## Triomphe.

Chaque homme a son moment de triomphe, dont il se rappelle volontiers. Moi aussi j'ai eu le mien qui s'est gravé dans ma mémoire. C'était à la Bourse.

Parmi les fillettes se trouvait Sophie Szaniawska âgée de 14 ans, fille de l'écrivain contemporain. Elle aimait sa mère à un tel point que j'avais permis à celle-ci de venir voir sa fille dans le courant de la semaine, tandis que les autres mères venaient seulement le dimanche et les jours des Fêtes. Une fois étant présente à leur jugement de camarades, j'entendis Sophie qui s'infligeait comme punition pour une faute quelconque de ne pas voir sa maman pendant 8 jours et elle fondit en larmes. Je fus touchée, mais j'ordonnai d'accepter la pénitence.

Un jour j'aperçus dans la salle de récréation, derrière le poêle des noyaux de merises et je voulus savoir laquelle des boursières avait violé le règlement de l'ordre. Pas une des présentes ne voulut s'avouer coupable, et voilà que Sophie entre avec sa mère, alors je l'interroge encore dans l'antichambre. Sophie se tait pour le coup, mais la mère répond pour sa fille

avec assurance que ce n'était pas elle. Je jetai un coup d'oeil sur l'enfant qui changea de couleurs et qui enfin éclata en sanglots et s'écria : „Pourquoi mentez-vous, Maman ! Il y avait tant de désespoir, tant de douleur dans cette exclamation que j'en fus tout électrisée. J'ouvris la porte de la chancellerie et j'ordonnai à la mère d'y introduire la fillette et de la calmer ; moi-même je me retirai dans ma chambre pour me tranquilliser aussi.

Sophie appartenait aux enfants, à qui j'avais désappris le mensonge ; alors au moment donné l'amour envers la mère et celui de la vérité s'étaient livré un combat, et la vérité avait pris le dessus.

J'appris ensuite que c'était la mère elle-même qui avait apporté ces merises, et en les mangeant avec sa fille dans la salle de récréation, elles jetaient toutes les deux les noyaux derrière le poêle. Je fis faire l'ordre avec ces noyaux, mais le cri de l'enfant, cet immense désespoir d'entendre la mère mentir me sonne toujours à l'oreille, et j'espère que cette exclamation est inscrite quelque part dans le ciel et qu'elle sera une des plus belles parures pour ma robe montuaire.

Il est étrange que ce triomphe me rappelle celui du pape sous le règne duquel on organisa à Paris dans la nuit du 24 août 1572 le carnage des protestants, nommé par l'histoire „la Saint-Barthélemy”.

Le son de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois donna le signal pour commencer.

Le massacre réussit, et, lorsque la nouvelle parvint à Rome, le pape ordonna de faire sonner les cloches à toute volée dans toutes les églises, pour annoncer cette joyeuse nouvelle ; de plus, il célébra lui-même une messe solennelle en signe de remerciement, et on chanta l'hymne glorieux „Te Deum”.

Cela s'appelle triomphe d'un saint et d'un infallible pape !

## L'or.

Nous lisons dans le Vieux Testament que de la terre juive naîtra l'or. Et en vérité l'or y naquit c'est à dire Jésus-Christ. Le Christ c'est l'Amour et la Vérité.

Créer un tel or, se soucier d'un tel or, c'est le devoir de tous les hommes et surtout des papes.

La première action du pape-roi actuel c'était de monnayer l'or, mais selon moi, si le pape était parti en Corse et avait travaillé personnellement sur les habitants de cette île, ses pro-

ches voisins, pour laisser la Vendetta, cette fameuse vengeance héréditaire, il aurait fait naître l'or du Christ et aurait suggéré à l'humanité l'idée d'un autre or, qui n'est pas de cette terre.

## Concurrence.

Le vénérable religieux du cloître de la Mère de Dieu à Czestochowa, Alfons Jędrzejewski, a imprimé un livret, dans lequel il a décrit l'histoire du tableau céans et prouvait que les Polonais durant deux cents ans faisaient des démarches auprès des papes pour couronner leur trésor national, et ce n'est qu'en 1717 qu'ils obtinrent la permission et parvinrent à leurs fins.

Cependant en 1925 l'épiscopat de Varsovie a imprimé les petites images de la Mère de Dieu de Czestochowa avec la description de ce fait tout à fait changé. L'épiscopat de Varsovie dit que le nonce du pape, Pierre Vidoni, pendant l'office dans la cathédrale de Léopol en 1636, avait répété 3 fois à la fin de la Litanie : „Reine de la Couronne Polonaise prie pour nous”.

Pierre Vidoni pouvait dire ainsi, car il savait que par cela il s'insinuerait dans les coeurs des Polonais, mais non pour que le désir des Polonais fut déjà sanctifié par le pape.

Pourquoi cette concurrence parmi le clergé, ou d'ailleurs pourquoi l'épiscopat de Varsovie transforme le fait au profit des papes?

Il serait bien mieux que l'épiscopat de Varsovie, ainsi que les autres, veillassent à ce que les femmes, les amantes, et les prostituées comme Marguerite Luti, qui représente la célèbre Madonne de Syxte à Dresde, chef-d'oeuvre de Raphaël, n'aient pas l'aureole des saints et ne soient pas placées dans des églises comme l'image de la Mère de Dieu.

Si les tableaux sont pleins de valeur artistique, qu'ils soient dans des musées et non sur les autels.

*„Fraîche marchandise, fraîche marchandise, que le commerce marche!”*

Ces mots ont été écrits depuis longtemps sur le ciel romain par une main invisible.

## Votum du peuple.

En 1565 le roi polonais, Jean Casimir, étant avec les sénateurs à l'église de Léopol, prononça le voeu de mettre une digue à cette grave offense de Dieu, issue des préjudices et de



l'oppression causés aux paysans polonais. Il termina par les paroles suivantes : „Daigne, seulement Toi, Reine et Dame, qui m'a suggéré cette pensée, à implorer auprès de ton Fils la grâce pour accomplir ce que je promets et jure”.

Le roi n'a pas tenu sa promesse.

Le 3 mai 1791, c'est à dire le jour de la proclamation de la Constitution, les Polonais firent voeu de bâtir un temple sous le vocable de la Providence de Dieu, et aujourd'hui le clergé presse d'accomplir ce voeu.

Lisons ce que l'Écriture Sainte dit sur ce sujet : „Le Très-Haut n'habite pas le temple qui est fait de la main de l'homme. Le ciel est mon trône, et la terre mon marche-pied. Quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur, ou quel sera le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma propre main qui a fait toutes ces choses?”...

Pour ces paroles, dites aux pharisiens, saint Etienne, premier martyr, a été lapidé par eux.

A vrai dire nous avons un temple sous ce vocable, car au-dessus de la porte de la chapelle à Lazienki (palais royal) il y a l'Oeil de la Providence Divine, mais nous n'avons pas de toit pour nos concitoyens qui se nichent dans des trous, comme des animaux sauvages, et perdent leur dignité humaine.

Les Polonais d'autrefois n'avaient pas même rêvé de cas pareils, et les Polonais d'aujourd'hui devraient faire tous leurs efforts pour venir en aide au gouvernement, afin de conjurer ce malheur catastrophale.

## La Chapelle d'Ostrobrama à Vilno.

Le journal „Słowo Wileńskie” donne des détails plus circonstanciels, concernant la caverne découverte au moment de la restauration de la Chapelle „Ostrobramska”.

„Cette caverne, d'un mètre de largeur, commence immédiatement derrière l'image, dans le mur de l'ancienne tour, et mène en bas dans la direction de droite. Après avoir descendu douze mètres, on s'arrête devant le mur de la cave de la maison paroissiale rue des Basiliens. Probablement cette caverne a été bâtie jadis par des moines Basiliens, afin d'avoir une communication secrète avec la maison occupée par eux. En détarrant cette caverne, on a trouvé des poutres de bois, sur lesquelles, sans doute, était la chapelle, brûlée ensuite, comme on le sait. On a aussi trouvé des fragments d'obus de canons”.

Cela est dit par le journal de Vilno.

En apprenant cette nouvelle, je me souvins de la conférence de Mlle Guihommard, professeur de Littérature Française à Varsovie.

Or, parlant de la vie du poète français du Bellay, elle mentionna que lui, comme beaucoup d'autres, moururent on ne sait pas quand et où.

Le poète du Bellay passa quatre années à Rome en qualité d'intendant auprès de son parent, le cardinal du Bellay, ambassadeur à Rome. Ses fonctions consistaient à „courtiser un banquier”, à „rendre sans argent cent créiteurs contents”. Dans ses œuvres il fait le tableau de leur vie hypocrite et solennelle.

Ne pouvait-il alors se trouver sans le vouloir dans un autre quelconque de l'église?

Les gouvernements de tous les Etats devraient visiter toutes les églises et aussi tous les couvents, car si le Pouvoir Civil n'a pas de cachettes inaccessibles au Pouvoir Ecclésiastique, de même ce dernier ne devrait pas avoir des bâtiments inaccessibles au Pouvoir Civil.

## Jeannette.

Dans la chancellerie du directeur des Bourses de Varsovie avait lieu l'inscription des fillettes pour la Bourse III. C'est alors qu'une femme entra et amena une fillette de 8 ans, nommée Jeanne. La petite avait l'air tellement triste que le directeur demanda, si cette enfant était toujours aussi triste.

Ses parents étaient morts il y avait quelques années pendant une épidémie, et l'enfant, devenue orpheline, fut placée dans un asile. Ce fut ma plus jeune pupile.

Trois mois environs après l'ouverture de la Bourse la petite Jeanne fondit en larmes. Je la prends sur mes genoux, je lui demande tout effrayée, si elle n'est pas malade. L'enfant pleure toujours, enfin elle balbutie à travers les sanglots: „Je veux avoir une petite mère”. — Et d'où veux-tu, que je la prenne, chère enfant, lui dis-je? Ta mère se trouve bien haut chez le bon Dieu. — „Soyez ma mère, répond-elle”. — Comment tu veux m'appeler maman, et ma mère grand'mère? — „Oui”.

Les autres fillettes, témoins de notre conversation, furent très émues, de même ma mère qui voulait faire connaissance avec sa petite fille. Comme la fillette allait à l'école primaire qui

se trouvait dans le voisinage de notre logement, alors elle venait souvent voir sa grand-mère qui l'aimait beaucoup et même elle lui cousit personnellement une robe rose.

Depuis ce temps tout le monde à la Bourse me considérait comme la mère de la petite, qui devint radieuse, gaie et agissait en bonne, sage et obéissante fillette aimée de tous.

Il y a tant d'orphelins et d'orphelines au monde et presque tous sont élevés dans de différents asiles : y sont-ils heureux ? ne languissent-ils pas après le paradis perdu ?

Et si les prêtres étaient mariés, ne devraient-ils pas prendre un enfant et être un tuteur modèle.

Jésus-Christ a dit : „Qui reçoit un enfant dans sa maison me reçoit”.

## De la moitié de la lune.

L'abbé Oraczewski, en parlant à ses auditeurs, dit que l'un des papes futurs aurait la devise „De la moitié de la lune”, mais il n'a pas expliqué, ce que cela voulait dire, peut-être il ne le savait pas.

Puisque Dieu m'a expliqué la signification de cette devise, je veux volontiers la répéter à tous.

Comme on le sait, la lune est un corps céleste qui brille non pas de sa propre lumière, mais de celle empruntée au soleil. Mais la lune sourit quelquefois d'une façon si bizarre, comme s'il lui semblait que c'est elle par sa propre valeur qui a tant d'appas pour les habitants de notre terre.

La lune c'est la papauté qui devait se rappeler qu'elle ne brille pas de sa propre lumière, mais de celle de Dieu, de la lumière du soleil éternel. Mais la papauté est fière de ce qu'elle est, et Dieu souvent n'éclaire pas les papes, cette lune, afin de leur prouver que sans la lumière de Dieu ils sont le quart ou l'obscurité.

Viendra le temps où l'Humanité définira et nommera les papes qui d'entre eux étaient la pleine lune, le quart, une lisière de lumière ou des ténèbres.

Ce pape de la moitié de la lune sera le dernier quart, ce qui signifie qu'il n'aura pas de valeur due, mais son successeur sera „du Travail du soleil c'est à dire qui va rechauffer l'Humanité par ses vertus — cet or du Christ.

Après le pape „du Travail du soleil” sera le pape dont la



dévisé: „Gloire de l'Huile”. Ce pape tâchera de cicatrizer les blessures occasionnées à l'Humanité par des papes qui n'étaient pas la pleine lune.

## La perte matérielle.

Le Vendredi Saint 1924, à midi longeant le trottoir de la maison, où nous habitons, mon pied glissa à cause d'une écorce d'orange, je tombai et, lorsque les passants me relevèrent, je sentis une vive douleur dans la main droite. Je compris qu'il était arrivé quelque chose de mauvais, car il faisait de plus en plus noir dans mes yeux, mais j'allai chez le boucher pour acheter du veau pour maman pour les Fêtes, et le boucher avait ordonné de venir à cette heure-là, car plus tard il n'y aurait plus de viande; en général dans ces années-là il n'y avait pas de grands transports. Je fis le signe de croix en esprit et je demandai à Dieu, si je pouvais aller faire cet achat, et si je ne m'évanouirai pas dans la rue; je savais aussi que si je rentrais à la maison, alors ma mère et ma soeur s'occuperaient de moi et oublieraient le reste. Dieu me répondit: „Va”.

Je suis allée chez le boucher, je dis, ce qui m'était arrivé et je priai de me servir la première; les nombreuses dames, voyant ma paleur, me faisaient place; on posa la viande sur ma main gauche, et je revins à la maison. Ma soeur courut immédiatement au téléphone appeler un médecin, et ma mère versait sans cesse de l'eau froide sur la main.

Le docteur arriva et, après avoir examiné la main, dit que les deux os près du poignet étaient cassés, et si on pouvait sauver la main ce serait seulement pour écrire. C'était une grande perte, car l'ouvrage féminin dans une maison pas riche a besoin de la main droite. Mais moi, je ne pensais pas à cela, et quand on me mit la main dans des planchettes, et qu'on me plaça dans le fauteuil, je souriais sans cesse et je remerciais Dieu de m'avoir donné une souffrance le Vendredi Saint le jour de l'anniversaire du martyr du Christ.

Et Dieu accepta mes remerciements, car deux mois n'étaient pas écoulés que j'eus l'inspiration d'écrire le livret intitulé „44” et que je l'écrivis de cette main pas tout à fait guérie.

En 1870, les papes eurent une perte matérielle; on leur reprit ce qu'ils avaient acquis contre la volonté du Christ.

Cependant dans l'Apocalypse nous lisons: „Ne fais point de mal à l'huile et au vin”, cela signifie que personne n'a dé-

fendu aux papes d'accomplir des rites religieuses et être l'huile cicatrisante pour l'humanité.

Il n'y a pas longtemps, j'entendis un prêtre à la campagne dire à son collègue: „Il faut que je parcours les champs, car les enfants du village mangent mes petits-pois”. Celui-ci non plus ne voulait pas avoir de perte matérielle.

Néanmoins réfléchissons mûrement: est-ce que le Clergé devrait avoir des propriétés. est-ce que l'action de garder les petits-pois, les oranges, les vignes, les liqueurs, ne devrait pas leur être ôtée, comme action qui ne s'accorde pas avec les principes du Christ?

## Króliki.

ce qui signifie en polonais „petits rois”  
„ „ „ en français „les lapins”.

Il y a dix ans Dieu me dit: „Królik” (petit roi) c'est un animal qu'on peut nommer la bénédiction des hommes, car il n'a pas besoin de grands soins, il n'est pas difficile à nourrir, il se multiplie abondamment, donne une viande succulente et une assez bonne fourrure.

Les Anglais, voulant enrichir pauvre sous le rapport de la faune l'Australie, ont envoyé beaucoup de „królików”, et voilà ce qui est arrivé. Les „króliki” devinrent le fléau de tout le pays.

Un „królik” c'est non seulement un curé à la campagne, mais chaque prêtre catholique, qui au lieu d'être bénédiction pour son peuple, devient son fléau. L'Angleterre ne peut pas se tirer d'affaire avec ses „króliki”, mais moi je saurai venir à bout avec les miens, termina le Seigneur.

## Ma troisième nouvelle.

Ce fut le 1-er janvier 1930. Le pape-roi Pie XI, se préparait à recevoir les souhaits des ambassadeurs de son royaume à cause de la Nouvelle Année. Il était vêtu de ses habits pontificaux, la tête surmontée d'une triple tiare d'or.

Ainsi paré, il alla dans la Basilique et s'arrêta devant le Crucifix. Le Christ avait la tête baissée et l'air excessivement triste.

Le pape Le toisait de son regard, comme s'il se comparait avec le Fils de Dieu, puis il dit à haute voix : Christ ! Si le monde m'appelle Saint-Père, alors j'ai aussi le droit de t'appeler mon fils, alors mon Fils, quand lèveras-tu ton triste visage ? Ne te réjouiras-tu pas de ma nouvelle dignité ?

Le Christ se taisait.

Tout à coup dans la Basilique déserte parut Cécile Sandecka. Cécile portait une robe blanche de piqué et sur sa poitrine se détachait une branche de muguet. Se mettant devant le pape, elle lui dit :

Au XV siècle vivait en France une femme, nommée Colette. Voilà ce que nous lisons d'elle dans la Vie des Saints, écrites par le moine Procop.

„Sainte Colette, d'origine Française habitait une cellule auprès d'un cloître d'hommes. Un jour dans sa merveilleuse vision elle vit saint François d'Assise, qui à genoux implorait Jésus-Christ d'employer Colette à reformer ses Ordres. Colette, pensant que c'était illusion et un tour diabolique, résistait à cela malgré que Dieu lui donnait souvent les preuves de sa volonté. Pour punition de sa désobéissance elle perdit subitement la parole et la vue, et lorsqu'elle se décida à se soumettre à la volonté de Dieu, elle recouvra immédiatement la vue et la parole.

Elle se rendit alors chez le pape et fut nommée Abbësse et Supérieure Générale de tous les cloîtres d'hommes et ceux de femmes, ayant le droit d'introduire tous les changements qui seraient nécessaires pour rétablir le premier Ordre.

Colette consacra toute sa vie à cette oeuvre de Dieu et faisait des réformes dans des cloîtres en Savoie, en Italie, en France, en Bourgogne, en Belgique et en Allemagne. Elle mourut en Flandre 1447”.

Tu vois alors, Ministre du Christ, continuait Cécile que lorsque le Seigneur donne un ordre à l'homme celui-ci ne peut s'opposer à la volonté Divine.

C'est par l'ordre de Dieu que j'ai écrit ce livre et je te le présente.

Cécile se tut, comme si elle attendait une réponse.

Le pape Pie XI prit le livre, le feuilletta longtemps, puis il lisait, relisait, réfléchissait ; des sentiments différents se reflétaient sur son visage, enfin un calme s'établit sur son front et la



main bénissante du Ministre du Christ se tendit vers Cécile, et ses lèvres prononcèrent dans la plus pure langue polonaise: „Ja ciebie błogosławię w Imię Ojca i Syna i Ducha Świętego”.

Ce qui signifie: „Je te bénie au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit”.

A ces mots Cécile s'agenouilla, baissa la tête et ajouta: „Amen”.

Le 10 mars 1929.

### *La correction.*

Après avoir copié ce chapitre dans un cahier propre, je me suis couchée. Le lendemain, à peine avais-je ouvert les yeux, que Dieu me demanda: „Qu'as-tu dit au pape après sa bénédiction?” — Amen, répondis-je. — „Comment; poursuivit Dieu, le pape s'adresse à toi dans une pure langue polonaise et toi, tu as fini en langue étrangère et non en polonais?”

Je me suis mis à réfléchir sur ces mots et je me suis remémoré que dans les livres de messe français il n'y a pas „Amen” mais seulement: „Ainsi soit-il”, pourquoi alors les Polonais se sont accoutumés au mot „Amen” qui n'est pas polonais.

Puis, je me représentai les mots avec lesquels les Polonais se sont familiarisés et qui ne conviennent ni au caractère ni à la langue des Polonais. Par exemple, le mot „Catholique” a dans la racine „Cat = Kat” (bourreau).

De même un grand préjudice fut commis par le clergé en appelant le jour du Saint Esprit: „Fêtes vertes”.

La couleur de la colombe est blanche, la Vérité doit être blanche, cependant la couleur des habits d'église pour ce jour-là est verte, les hommes garnissent leur maison en vert, le nom de la fête est: „Fêtes vertes”.

Oh! quelle verdure dans la tête, quelle verdure! car bien peu d'hommes pensent au Saint Esprit, à la Vérité.

Quand donc cette verdure se changera-t-elle en blanc de la Vérité?

## L'homme expérimenté.

Le livre de Moïse, chap. XXII dit, que Dieu ordonna à Abraham d'offrir son fils Isaac. Abraham, sans hésitation, se mit à l'exécution de l'ordre Divin, mais au moment, où il leva

la main, armée d'un couteau, pour porter le coup, l'ange retint sa main et lui dit: „Ne tue pas, car Dieu a voulu seulement mettre à l'épreuve ton obéissance et ton amour”.

Dieu connaissait la force morale d'Abraham et savait bien qu'il obéirait, mais cette épreuve fut nécessaire pour Abraham-même, qui ne savait pas avant ce fait jusqu'à quels sacrifices il était capable pour Dieu.

De même chaque homme, après avoir passé par le feu de l'épreuve, peut dire seulement de lui-même, s'il est d'or pur ou mélange.

Dans ce même livre de Moïse nous lisons: Dieu a dit à Abraham: „Puisque tu as été obéissant à ma voix, tous les peuples seront bénis dans ton germe”.

L'obéissance d'Abraham envers Dieu fut germe béni, et ce germe devait passer d'Abraham sur tous les peuples.

Un homme particulier, un peuple particulier, obéissant à la volonté du Père des cieux, est un germe béni.

Le Christ était du germe d'Abraham et Il était obéissant à la volonté du Père des cieux jusqu'à la mort.

## Rebecca.

Pendant la guerre Européenne l'abbé Archutowski imprima l'Histoire du Vieux Testament pour l'usage des écoles. Dans ce livre, après avoir décrit, comme Isaac devait donner la primogéniture à son fils aîné Esai, et que Rebecca lui avait substitué pour ce moment suprême son fils cadet Jacob, l'abbé finit en ces termes: „Rebecca a mal fait et fut pour cela punie”.

Il a répété la même chose au cours catéchétique. Naturellement que j'ai protesté et cela en présence de témoins.

Accorder la primogéniture au fils aîné c'était la loi des hommes, comme c'est encore à présent que le fils aîné du roi hérite du trône après son père.

Mais Rebecca savait par l'inspiration de Dieu que Jacob était plus digne de cet honneur qu'Esai et elle parvint à ses fins.

L'abbé Archutowski fut revolté, mais l'Écriture Sainte atteste que l'action de Rebecca fut agréable à Dieu, car après s'être révélé à Jacob dans son rêve, Il lui dit: „Et ta semence sera comme la poussière de la terre, tu te repandras à l'Ouest et à l'Est, au Nord et au Sud, et seront bénis dans toi et dans ta semence tous les peuples de la terre”.

Non seulement dans la famille le fils cadet peut-être plus digne que l'aîné la même chose arrive dans les peuples.

Le professeur d'histoire, Szpadkowski, à sa conférence, arrangée par le professeur Limanowski, a dit: Il y avait un moment, où la Pologne pouvait avoir de l'influence sur la Russie et prendre entre ses mains la tendance spirituelle de ce peuple, mais Sigismond III, roi Polonais, en obéissant aux intrigants Jésuites, gaspilla ce moment.

Et si ce n'étaient pas les Jésuites peut-être n'y aurait-il pas de Bolchévisme aujourd'hui.

## Ils sont vierges.

Dans l'Apocalypse, chap. XIV nous lisons: „Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges: ils suivent l'agneau partout où il va”.

Se souiller s'appelle se greffer le germe du mal dans son âme. Comme chaque zone du globe terrestre a des plantes propres pour la nourriture des hommes et des animaux, elle en a aussi de vénéneuses; de même chaque peuple, chaque homme a ses vertus et ses défauts. Si l'homme après s'être marié prend les défauts de sa femme il se souille.

Le comte Zamojski, qui amènera une femme espagnole, doit bien veiller, afin que dans sa postérité ne se révèle la passion dégoûtante, pour les Polonais, des combats de taureaux.

Le peuple tout entier peut se souiller aussi.

La Pologne a chez elle le poison étranger dans la fourberie juive, et le Gouvernement polonais doit bien veiller, afin que le commerce qui prend son essor n'acquière des traits qui ne conviennent pas au caractère polonais.

Je veux citer encore une souillure humaine.

Le pape c'est l'ange le plus important de tous les anges, comme Jésus-Christ a nommé les conducteurs des églises particulières.

Les hommes dessinent les anges, ayant le front ceint d'un bandeau d'or; le front c'est le siège créateur.

Comme ce serait joli, si les papes portaient ce bandeau angélique, et que sur ce bandeau on vît la croix, symbole du Martyr du Christ!

Cependant les papes ornaient leur front de diamants de la terre et portaient la Croix sur leurs pantoufles. Et, au lieu



de baisser la tête, leur poussière, afin que les souverains du monde (présents chez eux) puissent embrasser l'emblème du Christ, les papes rehaussaient leurs cendres et présentaient aux Souverains du monde la Croix abaissée jusqu'à leur pantoufle.

Je me rappelle, comme il y a une trentaine d'années ma soeur demanda à mon père, s'il baiserait la pantoufle du pape, le père se récria: „Est-ce que le pape c'est maman!"

De cette réponse on voit que papa chérissait sa femme, mais on peut conclure que dans l'âme de mon père il y avait une protestation vive contre l'installation de la Croix sur la pantoufle.

Les souverains du monde d'autrefois n'avaient pas cette protestation, et, en baisant l'emblème du Christ ainsi placé, ils montraient qu'ils s'étaient souillés du péché des papes.

## La prophétie de Saba.

La reine de Saba, contemporaine au roi de Juifs, Salomon, a laissé des prophéties. Entre autre il y en a une, qui dit, que vers la fin du monde il y aura si peu d'hommes, qu'il faudra faire beaucoup de chemin pour en rencontrer un.

Puisque après le règne de sept papes doit être la fin du monde environs dans 200 ans, alors la guerre avec les gaz paraît nécessaire, afin que la prophétie s'accomplisse.

Cependant sans cette guerre la prophétie s'est accompli.

Si nous nous rappelons, que l'homme créé à l'image de Dieu doit posséder trois éléments: L'art Créateur, Amour et Vérité, nous comprendrons aisément qu'il y a très peu d'hommes dans toute la conception de ce mot, et qu'il faut faire un grand chemin de vie pour en rencontrer un qui ne ment pas.

Les chrétiens marquent leur ressemblance à Dieu par les quatre points du signe de la Croix.

Le point, que nous faisons sur le front, qui signifie l'art créateur, se développa et décrivit un rond si énorme, qu'il embrassa non seulement la terre mais aussi les profondeurs des océans et l'azur des cieux. Le point que nous faisons sur le coeur, qui signifie l'Amour, se développa dans un rond moins grand, mais il se développe sans cesse.

Les deux points, que nous faisons sur les deux épaules et qui signifient la Vérité, ont fait des ronds presque imperceptibles.

Un petit enfant est charmant seulement pour cette raison, que ces trois éléments sont de la même grandeur, et qu'ils forment les ronds de même dimension, ce qu'on ne peut pas dire des adultes.

## La Fraternité des Nations.

Aujourd'hui c'est le jour de saint Joseph, mon troisième patron. Sainte Cécile ma première patronne et celle de la musique m'aidait à toucher sur les sentiments des enfants.

Mon deuxième patron est l'archange saint Michel, qui d'après l'Écriture Sainte a chassé du paradis les premiers hommes pour leur volonté d'égaliser Dieu.

Dans l'année, où je devins amoureuse, lorsqu'en écrivant à l'abbé Gralowski, je me souignai „Michalina” la voix intérieure me dit: pourquoi „Michalina” et non „Michalda”, cela sonne plus en polonais et plus fortement?

Le troisième patron, que j'ai choisi moi-même pour la confirmation, est saint Joseph; je l'ai choisi pour cette raison: d'après moi il eut la plus belle mort, car Jésus Christ était auprès de lui ainsi que la Mère de Dieu et c'est lui qui devrait être le patron de la mort.

Saint Joseph constituait le premier pouvoir masculin sur Jésus-Christ, c'est à dire sur l'Amour et la Vérité. Il exerçait bien son autorité et n'en abusait pas.

Je me rappelle les premiers jours du pouvoir du cardinal Kakowski après sa nomination d'archevêque.

Selon l'usage il visitait alors toutes les églises et parlait au peuple. C'est alors que je l'ai vu pour la première fois; il se tenait devant le maître-autel de l'église de Saint Alexandre et frappait de sa crosse pastorale en criant: „Moi, j'ai le pouvoir, j'ai le pouvoir, sans moi vous ne pouviez même pas être confirmés”. Ici il s'arrêta, comme s'il se souvenait qu'il y avait à Varsovie un évêque Ruskiewicz, qui avait le droit de donner ce sacrement, mais cette méprise ne le déconcerta point, et il frappotta encore quelques fois de sa crosse et répéta avec force: „Moi, j'ai le pouvoir, j'ai le pouvoir”. Depuis ce temps je ne l'ai plus rêvu.

Jésus-Christ a dit autrefois aux apôtres: „Celui-ci aura le pouvoir sur tous, qui sera sans péché, comme un petit enfant”.

Et c'est vrai, car si le pouvoir juste est diffamé par ses subalternes, que dire alors de celui qui est mauvais?

Si les contemporains passent le mal sous silence, l'histoire sortira ce mal au jour, et fustigera ces gens sans pitié.

L'archevêque Kakowski perdit son pouvoir sur moi, car il vivait dans le péché; étant en péché il reçut la dignité de Cardinal, étant dans le péché il consacra les fondements de l'Eglise sous le vocable de la sainte Vierge de Częstochowa et dans cet état il consacra pour évêque le pape actuel, Pie XI.

Mais il est vivant, alors il peut se corriger et mettre en bonne voie ceux qu'il avait corrompus et alors, moi aussi je le reconnaitrai pour mon Pouvoir.

Adam Mickiewicz, notre génie national dit :

„Wtenczas tylko rzetelnie pogodzisz się z wrogiem  
Jeśli ty i wróg twój pierwej zgodzicie się z Bogiem”.

Résumé. Tu te reconcieras bien avec ton ennemi, si avant tout toi et ton ennemi vous vous reconciliez avec Dieu.

Aujourd'hui c'est la Société des Nations qui a le pouvoir

Il y a juste 80 ans, le 14 mars 1849, lorsque Adam Mickiewicz institua à Paris le journal „la Tribune des Nations” et fit l'appel à tous les Peuples de venir à cette Tribune chacun avec sa parole libre.

L'idée de Fraternité des Nations occupait l'Humanité depuis longtemps, et on peut dire que l'actuelle Société des Nations a trouvé sa base déjà préparée.

Et les représentants des Nations vont à cette Société avec leur parole libre.

Il s'agit seulement cette question: est-ce que ces paroles libres, présentées à la Société, sont toujours vraies et dépourvues des traits du mensonge, car la devise digne de la Tribune de toute l'Humanité c'est la Fraternité et la Vérité.

Je prends la liberté de proposer l'emblème aux Glorificateurs de la Vérité et à la Société des Nations.

C'est la fleur nommée „Bratek”  
ce qui signifie en polonais „Frère”  
„ \* „ „ français „la Pensée”.





Elle croit dans les jardins et dans les champs et possède des propriétés médicinales; ses pétales à couleurs variées et aux nuances innombrables charment la vue par leur harmonie et rappellent par leur variété celle — de différents peuples.

Au milieu de cette fleur se trouve un triangle doré pareil à l'Oeil de la Providence Divine.

En plaçant alors l'emblème de la Vérité „la Colombe blanche” au milieu de l'emblème de la Fraternité, on obtiendra l'emblème de la Société des Nations et celui des Glorificateurs de la Vérité.

„Bratek” blanche, c'est à dire en argent, devrait être portée par les Souverains du monde, le Président de la Société des Nations et le Pape.

Des tâches de la Société et de ses devoirs je n'ose pas écrire, je préfère citer les mots de notre psalmiste Sigismond Krasinski:

Ciałom wszystkim rozdać chleba —  
Duszom wszystkim — myśli z nieba,  
Nic nie spychać nigdy w dół,  
Lecz do coraz wyższych kół  
Iść przez drugich podnoszenie. —  
Tak Bóg czyni we wszechświecie —  
Bo cel światów — szlachetnienie.

Résumé. A tous les corps distribuer du pain, à toutes les âmes les idées du ciel. Ne baisser jamais rien, mais aller vers les cercles de plus en plus hauts par l'élévation des autres. C'est Dieu qui fait cela dans l'univers, car le but du monde c'est l'ennoblissement.

## Les Etendards des Papes.

Dans l'Evan. de saint Jean, chap. XVI, nous lisons : „Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas le porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité”.

Ceci signifie que le résultat de la vie du Christ est la descente du Saint Esprit, que le Saint Esprit est le consolateur de l'homme et que la devise de la Vérité „la Colombe blanche” devait être l'étendard général.

Cependant voilà ce que le journal „Goniec Polski” publia dans son numéro des Fêtes de Pâques de cette année :

La commission spéciale, déléguée par le pape, Pie XI s'occupe des étendards du pape. On décida d'introduire deux genres d'étendards : sur les uns il y aurait la tiare et les clés de saint Pierre sur un fond jaune et blanc. Ce seront les étendards officiels du royaume de l'Eglise.

Cependant sur les bâtiments, qui ne seront pas situés dans l'enceinte Citta Vaticano, flottera un étendard au coloris habituels jaune et blanc.

Le journal ne dit rien que cela.

D'après moi luire aux hommes avec la tiare, cela ne vaut pas la peine, car le pape païen d'Asie fait la même chose et encore de tout temps.

Quant aux clés, elles étaient si souvent perdues par les papes que les hommes avaient appris eux-mêmes à se frayer le chemin du ciel.

En ce qui concerne la couleur jaune, cela ne va pas non plus, car c'est la couleur du commerce et de la jalousie.

Il vaudrait mieux alors que le Vatican se pare des étendards blancs avec une colombe, devise de la „Vérité”.

Le 3 avril 1929.

Sous le gouvernement :

du Père du Peuple, Président Ignace Mościcki et  
du Grand-Père du Peuple, Maréchal Joseph Piłsudski.

Pologne — Varsovie.

## Table des Matières.

Aux Souverains du monde.

	Pages.
1. Première prière d'un enfant . . . . .	7
2. Ma Mère . . . . .	9
3. Mes premières larmes . . . . .	11
4. Apuchtin . . . . .	12
5. Il le faut . . . . .	13
6. Les concours . . . . .	14
7. Le calme avant la tempête . . . . .	17
8. La tempête . . . . .	18
9. Après la tempête . . . . .	25
10. La Rade . . . . .	30
11. Troisième Ordre . . . . .	31
12. Le duel . . . . .	33
13. L' Amitié et la Tentation . . . . .	35
14. Le premier baiser . . . . .	38
15. Le passage de mon Père à l'Eternité . . . . .	40
16. Ma culpabilité . . . . .	41
17. Le Miracle . . . . .	42
18. L'empoisonnement . . . . .	44
19. Le désaveu . . . . .	46
20. La dernière Sainte Communion . . . . .	47
21. Le prêtre Ryniewicz . . . . .	49
22. Jérusalem . . . . .	49
23. Le cadeau . . . . .	51
24. L'abbé Kozłowski . . . . .	51
25. Moi . . . . .	52
26. Jeudi Saint . . . . .	53
27. Vendredi Saint. . . . .	55
28. Caïn . . . . .	56
29. Immaculée Conception . . . . .	58



	Pages.
30. Le Cortège du 3 Mai . . . . .	58
31. La bénédiction de la Bourse . . . . .	59
32. L'organisation de la Jeunesse . . . . .	61
33. Directeur des Bourses . . . . .	64
34. La belle-soeur des voisins Michel . . . . .	66
35. Le rêve d'une boursière . . . . .	66
36. Déclamation et Vérité . . . . .	67
37. L'abbé Trepkowski . . . . .	69
38. Amie . . . . .	70
39. Le rédacteur Gołębiowski . . . . .	72
40. Le Chapelet . . . . .	73
41. Ma vie à l'école à la campagne . . . . .	76
42. L'Education . . . . .	80
43. La terminaison du Chapelet . . . . .	82
44. Ma deuxième Nouvelle . . . . .	85
45. „44” Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.	87
46. „ Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. . . . .	88
47. „ Le Mystère . . . . .	88
48. „ Et le Verbe s'est fait chair . . . . .	89
49. „ La création de la terre . . . . .	89
50. „ La création de l'homme . . . . .	90
51. „ Le sacrement du mariage . . . . .	91
52. „ Le péché originel . . . . .	91
53. „ Satan . . . . .	92
54. „ L'orgueil . . . . .	93
55. „ Le mensonge . . . . .	93
56. „ La désobéissance . . . . .	94
57. „ L'arbre de la connaissance du bien et du mal	94
58. „ L'héritage spirituel . . . . .	95
59. „ La terre tremble . . . . .	96
60. „ Le berceau terrestre de Marie . . . . .	96
61. „ Le mariage de la Sainte Vierge . . . . .	97
62. „ „Je ne connais point d'homme” . . . . .	97
63. „ Et elle conçut par l'opération du Saint Esprit”	98
64. „ Une mère . . . . .	98
65. „ La Mère de Dieu perd son Fils . . . . .	99
66. „ Un père . . . . .	100
67. „ Le Roc . . . . .	100
68. „ Le couvent . . . . .	101
69. „ Souillée . . . . .	102
70. „ Les Visitandines . . . . .	102

	Pages.
71. „44” La foule . . . . .	103
72. „ Une légende polonaise des monts Tatra . . . . .	103
73. „ La couronne . . . . .	104
74. „ Parabole de l'économe infidèle . . . . .	104
75. „ La résurrection de Lazare . . . . .	105
76. „ La mort . . . . .	106
77. „ L'Assomption de la Sainte Vierge . . . . .	106
78. „ Ceux qui n'ont point de sépulcre . . . . .	107
79. „ Le Christ dans un sépulcre de pierre . . . . .	108
80. „ Luxurieux point ne seras . . . . .	108
81. „ La Sainte Messe . . . . .	109
82. „ Les piliers du Roc . . . . .	110
83. „ Saint-Paul . . . . .	110
84. „ Le talisman de l'homme . . . . .	111
85. „ Le talisman du peuple . . . . .	112
86. „ Le talisman de l'Humanité . . . . .	112
87. „ La Sainte Communion . . . . .	113
88. „ L'amour du Christ . . . . .	114
89. Histoire du livret intitulé „44” . . . . .	115
90. Mes discours publics . . . . .	116
91. Le passage de ma Mère à l'Eternité . . . . .	119
92. Le but de ma vie . . . . .	124
93. La lecture de l'abbé Oraczewski . . . . .	126
94. Comment Mickiewicz représentait l'Eglise . . . . .	128
95. La voix de Sigismond Krasinski . . . . .	129
96. L'opinion de Victor Hugo . . . . .	130
97. La Vision . . . . .	132
98. Saint Stanislas . . . . .	136
99. Qui est coupable? . . . . .	137
100. Apocalypse ou Révélation de Saint-Jean . . . . .	138
101. „ Eglises et Evêques . . . . .	139
102. „ Vingt-quatre vieillards et quatre êtres vivants. . . . .	140
103. „ Le livre scellé de sept sceaux . . . . .	141
104. „ Le premier chevalier . . . . .	141
105. „ Le deuxième chevalier . . . . .	142
106. „ Le troisième chevalier . . . . .	143
107. „ Le quatrième chevalier . . . . .	144
108. „ Saint-Jean avale le livre . . . . .	145
109. „ La première bête . . . . .	145
110. „ La deuxième bête . . . . .	148
111. „ La fin de deux bêtes . . . . .	149

	Pages.
112. Apokalypse Babylone . . . . .	149
113. „ La persécution de l'Eglise . . . . .	151
114. „ La Nouvelle Jérusalem . . . . .	151
115. „ Les fondements d'une Nouvelle Ville . . . . .	153
116. „ La Voix du Ciel . . . . .	153
117. Le Vatican . . . . .	155
118. Le Riche . . . . .	156
119. Le Colosse . . . . .	156
120. Prière pour les morts . . . . .	157
121. Certosa . . . . .	158
122. Evêque William Hickey . . . . .	159
123. Le Jeûne . . . . .	159
124. La Confession . . . . .	160
125. La bénédiction de la terre . . . . .	161
126. L'anniversaire du jour des Rois . . . . .	162
127. Du dernier moment . . . . .	162
128. Les Anges . . . . .	163
129. Triomphe . . . . .	164
130. L'or . . . . .	165
131. Concurrence . . . . .	166
132. Votum du peuple . . . . .	166
133. La Chapelle d'Ostrobrama . . . . .	167
134. Jeannette . . . . .	168
135. De la moitié de la lune . . . . .	169
136. La perte matérielle . . . . .	170
137. „Króliki” . . . . .	171
138. Ma troisième Nouvelle . . . . .	171
139. L'homme expérimenté . . . . .	173
140. Rebecca . . . . .	174
141. Ils sont vierges . . . . .	175
142. La prophétie de Saba . . . . .	176
143. La Fraternité des Nations . . . . .	177
144. Les Etendards des Papes . . . . .	180

**INSTYTUT**  
**NADAN LITERACKICH PAN-**  
**BIBLIOTEKA**  
 ul. J. Wattrowsa, ul. Nowy Świat 71  
 Tel. 26-66-63

















F  
9827